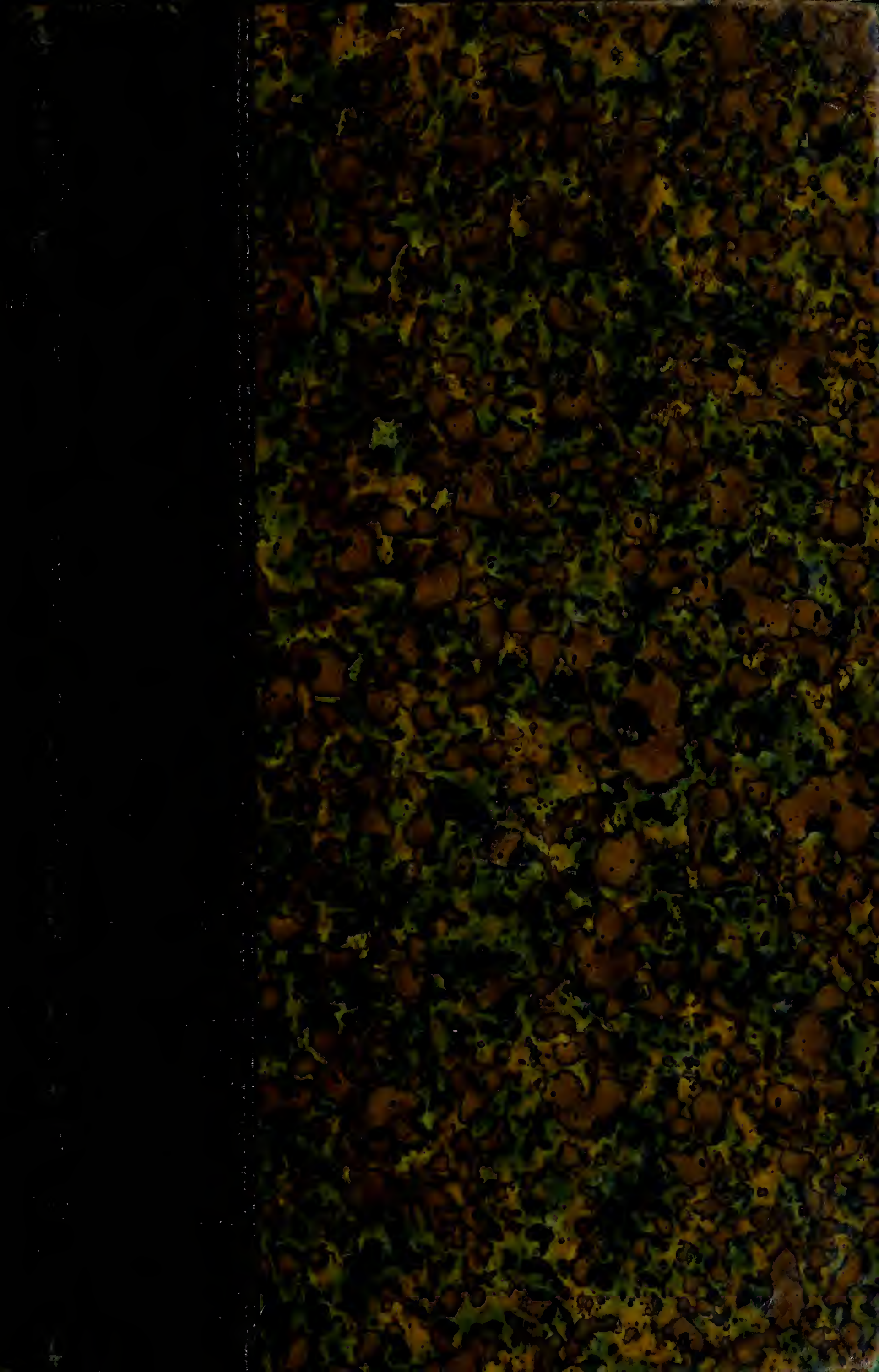
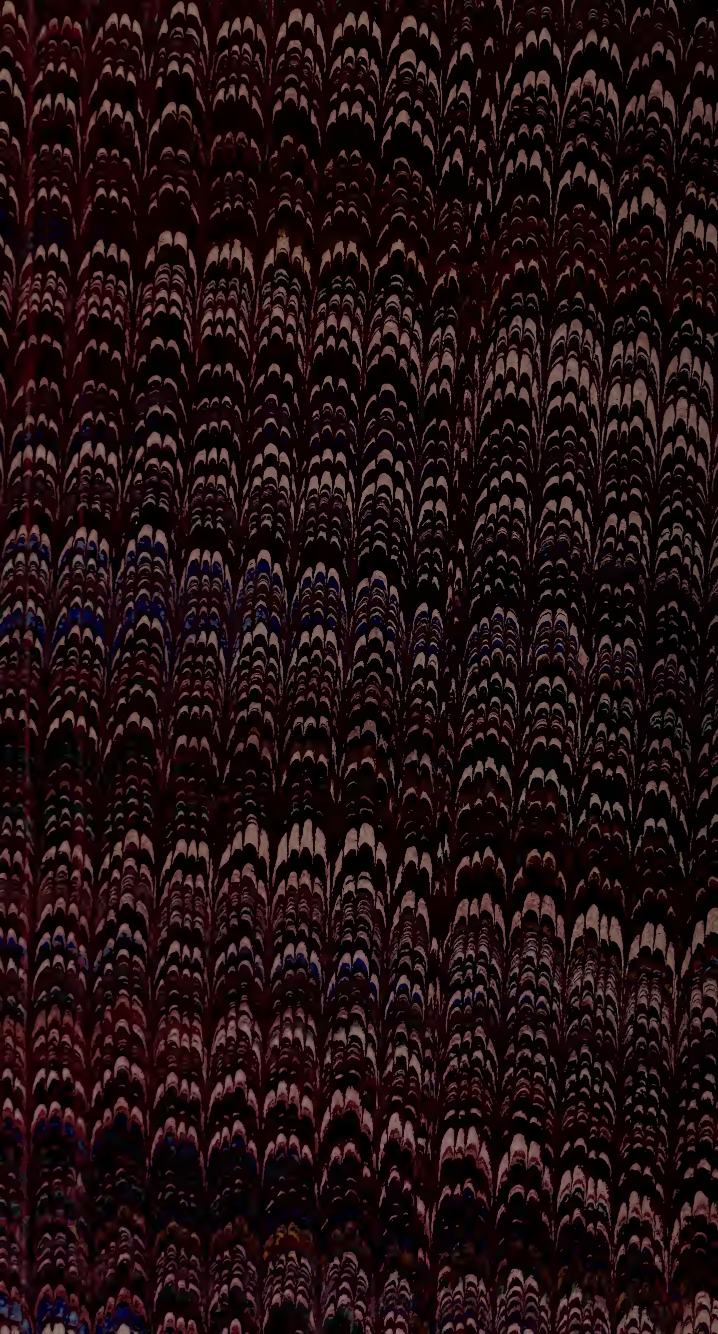
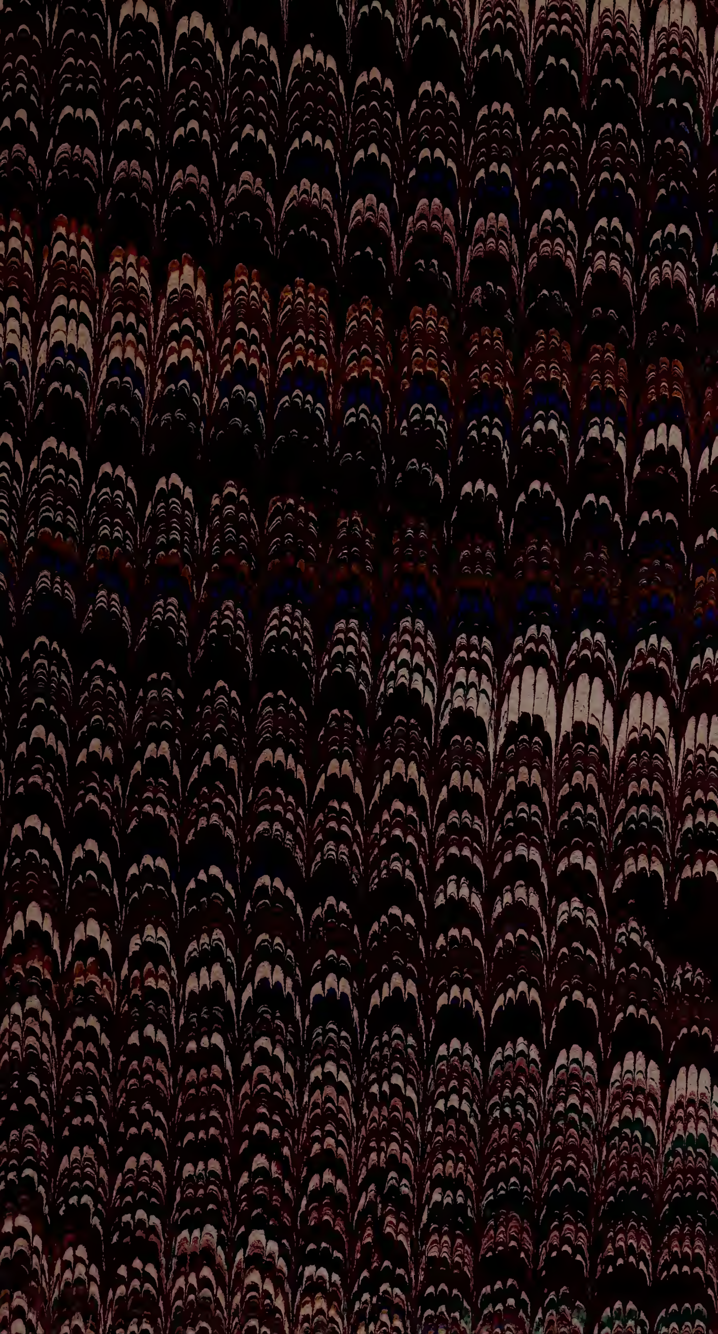






3 originals [illegible]

Chien-Caillou = R. Bresdin



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE.

1re Série.



CHAMPFLEURY

CONTES

— Chien-Caillou —

— Pauvre Trompette —

— Feu Miette —



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1851





CONTES

Chez les mêmes Editeurs

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

Format in-18 Anglais.

1re Série à 2 francs le volume.

Auteur	Titre	vol.
LAMARTINE.	Trois mois au Pouvoir . . .	1
ALEX. DUMAS.	Mém. d'un Médecin (Balsamo)	5
—	Les Quarante-cinq	3
—	Le Comte de Monte-Cristo .	6
—	Le Capitaine Paul.	1
—	Le Chev. d'Harmental. . . .	2
—	Les Trois Mousquetaires. . .	2
—	Vingt ans après.	3
—	La Reine Margot	2
—	La Dame de Monsoreau . . .	3
—	Jacques Ortis	1
—	Le Chev. de Maison-Rouge .	1
—	Georges	1
—	Fernande	1
—	Pauline et Pascal Bruno . .	1
—	Souvenirs d'Antony.	1
—	Sylvandire.	1
—	Le Maître d'Armes	1
—	Une Fille du Régent.	1
—	La Guerre des Femmes . . .	2
—	Isabel de Bavière	2
—	Amaury	1
—	Cécile	1
—	Les Frères Corses	1
—	Impressions de Voyage :	
—	— Suisse	3
—	— Le Corricolo. . .	2
—	Souv. Dramatiq. (s. presse)	
—	Théâtre nouveau. (»)	2
—	Ascanio. (»)	2
E. de GIRARDIN.	Etudes politiques. (Nouvelle édition)	1
—	Questions administratives et financières.	1
—	Le Pour et le Contre	1
—	Bon Sens, bonne Foi . . .	1
—	Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée Nationale, avec une introduction	2
PAUL FÉVAL.	Le Fils du Diable	4
—	Les Mystères de Londres . .	3
—	Les Amours de Paris	2
MICHEL MASSON.	Les Contes de l'Atelier. . . .	2
LOUIS REYBAUD.	Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques.	4
JULES SANDEAU.	Sacs et Parchemins	2
—	Catherine	1
—	Nouvelles	1
—	Un Roman (sous presse) . .	1
ALPHONSE KARR.	Raoul	2
—	Albert et Rodolphe	2
—	Récits sur la Plage (sous presse)	2
JULES JANIN.	Un Roman nouv. (s. presse).	2
EUGÈNE SUE.	Les Sept Péchés Capitaux :	
—	l'Orgueil.	2
—	l'Envie, la Colère.	2
—	la Luxure, la Paresse. . .	1
—	la Gourmandise, l'Avarice	1
EM. SOUVESTRE.	Un Philosophe sous les toits.	1
CHAMPFLEURY.	Contes	1
FRÉD. SOULIÉ.	Le Veau d'Or (sous presse) .	4
F. LAMENNAIS.	De la Société première . . .	1
L.-P. d'ORLÉANS, ex-roi des Franç.	Mon Journal. Événements de 1815	2
L. VITET.	Les États d'Orléans.— Scènes historiques	1
BAB.-LARIBIÈRE.	Histoire de l'Assemblée Nationale constituante. . . .	2
EUGÈNE SCRIBE.	Un Roman (sous presse). . .	1
EMILE THOMAS.	Hist. des Atel. nationaux . .	1
ERNEST ALBY.	Histoire des Prisonniers français en Afrique	2
ALBERT AUBERT	Les Illusions de jeunesse . .	1

2e Série à 3 francs le volume.

Auteur	Titre	vol.
GEORGE SAND.	La Petite Fadette	1
D'HAUSSONVILLE	Histoire de la politique extérieure du gouvernement français, 1830-1848, avec notes, documents, pièces justificatives, entièrement inédits	2
HENRY MURGER.	Scènes de la Bohême	1
—	Scènes de la Vie de jeunesse (sous presse).	1
HENRI BLAZE	Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne.	1

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CONTES

PAR

CHAMPFLEURY

— **Chien-Caillou** —
— **Pauvre Trompette** —
— **Feu Miette** —



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis.*
1851

A M. VICTOR HUGO.

MONSIEUR,

Je vous dédie cette œuvre, quoique j'aie une profonde horreur de la dédicace — à cause de l'impression *jeune homme* qu'elle laisse dans l'esprit du lecteur. Mais vous avez été le premier à signaler *Chien-Caillou* à vos amis, et votre lumineux génie a bien vite reconnu la réalité du sous-titre : *Ceci n'est pas un conte*. Merci, monsieur; j'ai pleuré de bonheur (1).

(1) Peut-être ridicule pour l'*École du bon sens,* mais vrai.

Avant, je vous admirais, car vous êtes la *grande figure,* un mot que je prends aux Allemands qui l'avaient décerné à Gœthe. Depuis, je vous ai aimé.

Ce volume, monsieur, n'est que le premier d'une série qui paraîtra à chaque saison. Aussi ne vous étonnerez-vous pas s'il est d'une gamme mélancolique. Les **FANTAISIES DU PRINTEMPS** seront écrites dans un mode plus joyeux. Le troisième volume, **L'ÉTÉ**, sera ruisselant de bonheur et fera place au quatrième et dernier, **L'AUTOMNE**, conçu dans des sentiments plus calmes et d'un ton plus tranquille.

Permettez-moi, monsieur, de vous remercier de tout cœur et d'aller faire ma profession de foi à quelques animaux que je déteste profondément, mais qu'il faut flatter de temps à autre.

AUX BOURGEOIS.



MON BON BOURGEOIS,

On te calomnie chaque jour en disant que tu n'aimes que les gros morceaux rances du coin de la borne, — des *Juif errant*, des *Fils du Diable* et des *Oiseaux de proie*. Toutes ces choses n'existent plus, étant ramassées tous les matins par les *boueux* qui

s'en vont, pendant ton sommeil, quérir les ordures de la ville, par mesure de sanité.

On dit encore que le public est mort. Grâce à Dieu, cela est un pur mensonge. — Ce brave public qui a plus de têtes que l'hydre de Lerne ne finira jamais. Et il a toujours quelques gros sous dans son gousset droit, — juste au-dessous des breloques, — pour se passer des fantaisies. Eh bien ! mon brave bourgeois, donne vitement tes vingt sous, car voilà de la fantaisie pas cher. Tu n'en seras pas plus pauvre, — au contraire. Tu sauras la vraiment vraie histoire de *Chien-Caillou;* et le soir, devant un bon feu de charbon de terre, tu la raconteras à ta famille, à tes enfants; tu riras et tu pleureras.

— Tu vas peut-être me dire que mon nom t'est étranger. Je te salue alors, j'ôte mon chapeau, je suis Champfleury, et la pantomime de *Pierrot valet de la Mort* est de mon style.

Je ne t'ai parlé encore que de *Chien-Caillou;* mais il ne faut pas oublier les *Quatre Saisons*. Une fois pour toutes, j'ai voulu t'expliquer à ma façon l'hiver et l'été, le printemps et l'automne. C'est plus

simple que Mathieu Laensberg et guère plus ruineux.

Quant au *Doyen des Croque-Morts*, c'est un brave homme qui a au moral un certain point de ressemblance avec l'allemand Hebel. Comme les oiseaux de la ballade, il serait tenté de s'écrier : « Sacrebleu, voilà le soleil. »

Là-dessus, bourgeois, tiens-toi les pieds chauds tout cet hiver, afin de ne pas être emporté par une grosse fluxion de poitrine qui t'empêcherait de souscrire à mon prochain livre, les **FANTAISIES DU PRINTEMPS.**

CHIEN-CAILLOU

CECI N'EST PAS UN CONTE

CHIEN-CAILLOU

CECI N'EST PAS UN CONTE.

—

Silhouette de mon oncle.

..... Un lit et une échelle.

— Bon, ce n'est pas possible.

— Cependant, puisque je vous l'affirme.

— Ah! vous autres feuilletonistes, nous vous

connaissons, et de toutes vos histoires, nous savons ce qu'en vaut l'aune.

Remarquez, s'il vous plaît, ô mon maître le lecteur, le : *Ce qu'en vaut l'aune* de mon oncle. Cette locution ne vous dépeint-elle pas assez mon interlocuteur? Ce qu'en vaut l'aune! Il n'y a guère qu'un boutiquier qui ose se servir d'une pareille expression.

Ce qu'en vaut l'aune m'arrêta tout à coup. Allez donc résister à de pareils chocs? La fameuse histoire des moutons que racontait Sancho à Don Quichotte ne put être continuée par suite d'interruption.

— Tu disais donc, mon neveu, un lit et une échelle...

— Mon oncle, je vous finirai l'histoire une autre fois.

— Hé, hé, tu parles comme les feuilletons, la fin au prochain numéro, dit en riant bruyamment mon brave homme d'oncle, grainetier, rue....., caporal de grenadiers, et abonné du lendemain au *Constitutionnel* pour le *Juif errant.*

Cet oncle, m'ayant rencontré sur le quai des Au-

gustins avec un jeune homme dont l'aspect l'étonna, me demandait plus tard des détails sur ce personnage, lorsqu'à ces mots: « *Un lit et une échelle,* » on a vu de quelle brutale façon il m'interrompit.

Aussi, pourquoi allai-je raconter cette histoire à mon oncle? J'étais puni par où j'avais péché. Je le connaissais de longue main. C'est lui, pour le dépeindre d'un trait, qui me dit un jour avec un grand accent de conviction :

— Les gens qui écrivent l'histoire de Napoléon, cè sont tous farceurs. Pour écrire la vie de cet homme-là, il faudrait *avoir vécu dans sa peau.*

Oh! les oncles! les oncles!

Avis au lecteur.

Mon maître le lecteur, que ceci soit pour vous un avertissement! Ne dites jamais que vous savez *ce que vaut l'aune* de telle histoire. Souvent cette histoire si gaie, si folle, si amusante, aura germé toute gonflée de larmes, de faim, de misères, dans l'esprit de celui qui l'écrira plus tard.

Inventaire.

Chien-Caillou demeurait dans la rue des Noyers. C'est aux environs de la place Maubert, un quartier où l'on a souvent faim. Il louait au septième une petite chambre de 40 francs. Voulez-vous savoir ce qu'est un logis de 40 francs par an?

On entrait dans cette chambre, c'est-à-dire, on n'entrait pas *dans* cette chambre, mais *dans* le lit ou *sur* une échelle. Le lit prenait les deux

2

tiers de la place, l'échelle l'autre tiers. Le lit était à gauche s'enfonçant sous le toit. Un lit avec une couverture douteuse; des draps qui, à force de raccommodages, ne formaient plus qu'une vaste reprise. Les draps couvraient à peu près un matelas d'une maigreur de lévrier. Ce pauvre matelas, qui dans un temps avait contenu de la laine, la misère l'avait converti en paillasse. Un jour une poignée enlevée à propos pour dîner, un autre jour une poignée pour déjeuner, avaient fait vivre Chien-Caillou un mois du matelas, et il trouva tout aussi bon de dormir sur la paille, quand il fut forcé de remplacer la laine.

Pour l'échelle, c'était là un meuble de la plus heureuse invention. Une table aurait gêné. Une commode n'aurait pu tenir dans la mansarde, en raison de l'angle formé par le toit. Un secrétaire était un meuble trop fastueux; au lieu que l'échelle, d'allures solides, avec ses marches plates, servait d'étagère portant le plus étrange mobilier.

Son principal but était de conduire à la fenêtre. La fenêtre était un trou pratiqué dans le toit, ne

pouvant donner passage à la tête, mais destiné à renouveler l'air. — En style d'architecte, *jour de souffrance*.

Sur le premier échelon demeurait un lapin blanc, tranquille, réfléchissant, — j'ai toujours cru que le lapin était un penseur, — et semblant très-satisfait de sa vie de torpeur. Le second échelon portait une brosse, quelques planches de cuivre; le troisième, une boîte de bois blanc où gisaient du fil, des épingles, des aiguilles emmanchées dans du bois, un pot de cirage; le quatrième, un carton ventru d'où sortaient du papier blanc, des estampes, etc.. Au bas, étaient des souliers, plus un meuble que cet honnête M. Lancelot a dénominé dans son Jardin des Racines grecques : « le vase qu'en chambre on demande. »

Rien aux murs qu'une estampe, la *Descente de croix* gravée par Rembrandt. Quelle estampe ! Une épreuve, non pas de celles qui traînent sur les quais, abominables contrefaçons à quinze sous, — mais une épreuve superbe, une épreuve authentique. Cette estampe de 200 francs, au milieu de ce mobilier boiteux, disait toute la vie de Chien-Caillou.

Chien-Caillou était de cette race de bohêmes malheureux qui restent toute leur vie bohêmes. Son père était un ouvrier tanneur du faubourg Saint-Marceau. Chien-Caillou apprit la tannerie; le métier lui déplut et il se mit à colorier des images pour la rue Saint-Jacques. Un jour son père le battit et il s'enfuit. Il rencontra on ne sait comment un groupe de rapins qui voulurent bien l'admettre dans leur société. Il n'avait que dix ans; il dessinait d'une façon si naïve, qu'on accrochait toutes ses œuvres dans l'atelier.

Ce fut alors qu'on lui donna le sobriquet de Chien-Caillou. Il ne sut jamais pour quelle raison, ses amis non plus. Les rapins ne sont pas forts en étymologies. Le surnom lui resta. Il songea à faire de la gravure, mais sa gravure ressemblait à ses dessins; c'était quelque chose d'allemand primitif, de gothique, de naïf et de religieux, qui donnait à rire à tout l'atelier.

Chien-Caillou, fatigué d'être toujours goguenardé, quitta ses amis et ne reparut plus. Il s'installa rue des Noyers, dans la chambre à quarante francs; et il

était encore couché, son pantalon, son gilet, sa casquette, lui servant d'édredon et de couvre-pied, suivant l'habitude des pauvres gens.

A huit heures, il s'éveilla et appela son lapin :

— Eh ! eh ! Petiot, arrive ici.

Petiot, à cette voix amie, dressa les oreilles, descendit de son étage élevé, prit mille précautions, en évitant de déranger sur son passage la brosse, la boîte aux outils, et sauta tout doucement sur le lit. Chien-Caillou l'embrassa sur le nez et le mit réchauffer sous les couvertures. — Car il aimait son lapin plus que Pelisson son araignée.

— Attends, dit-il à Petiot, je vais chercher à manger; nous avons faim, pas vrai?

Il grimpa en chemise à son échelle, prit dans la boîte un gros morceau de pain dur, quelques carottes et revint se fourrer dans les draps. Jamais repas ne fut pris avec plus d'avidité que celui-là. Si Petiot avait un faible pour les carottes, son maître ne les aimait pas moins. Le pain était bien dur, il est vrai, mais on est jeune et on a faim.

— Ah! Petiot, dit-il, quand nous aurons notre bateau!...

Le lapin, qui semblait comprendre tout ce que cette phrase contenait de béatitudes futures, vint se frotter le dos contre son maître, en manière de caresses.

— Allons, Petiot, nous allons donc travailler.

Chien-Caillou se leva, passa son pantalon, frangé au bas comme un châle, et prit une planche de cuivre commencée. Puis il emmancha une aiguille dans un morceau de bois, burin économique, et il s'assit sur son lit.

Pendant ce travail, la figure du graveur s'illumina d'une grimace splendide qui prouvait que son travail n'était pas tout matériel et que sa pensée passait dans son burin. Il travailla ainsi quatre heures. Sa planche esquissée, Chien-Caillou endossa un misérable paletot-sac et il sortit après avoir embrassé son lapin.

— Mon voisin, dit une voix essentiellement musicale, entrez un moment, qu'on vous parle.

Les Mansardes
DES POËTES.

Voici à peu près le procédé employé par les poëtes pour décrire une mansarde :

Une petite chambre au septième ou au huitième, gaie et avenante. Pas de papier, mais des murs blanchis à la chaux. Un

Les Mansardes
RÉELLES.

Voici ce que pourraient écrire les poëtes s'ils avaient l'amour de la réalité :

Une petite chambre au septième ou au huitième, triste et sale. Pas de papier, mais des murs jaunes, album mural qui

violon accroché aux murs (en cas de masculin), un rosier fleuri (en cas de féminin). Un rayon de soleil vient tous les jours faire sa promenade dans la chambrette. On a vue sur le ciel ou sur un jardin garni de grands arbres dont les odeurs volent à la mansarde.

Il est bien convenu qu'une mansarde n'est jamais solitaire, et qu'elle a un pendant. Dans la mansarde d'en face se trouve une voisine, un voisin suivant le sexe du héros du roman; on se

porte les traces de passage de tous les locataires. Le soleil n'y vient jamais, ou, quand il y vient, c'est pour convertir la mansarde en plombs de Venise. On a quelquefois une vue, mais on n'aperçoit que des cheminées, des ardoises, des toits et des gouttières. En hiver, les mansardes sont aussi humides qu'un marais.

Le plus souvent, la mansarde est isolée, et l'on n'aperçoit guère que d'horribles créatures, des juifs, des vieilles femmes, des chats, des marchands de chapeaux ruinés avec lesquels il est peu agréa-

dit bonjour, on s'envoie des baisers; les baisers sont rendus; on se rencontre dans la rue. Un jour la mansarde nº 1 va rendre visite à la mansarde nº 2. Et voilà une nouvelle paire d'amoureux....

On rit, on chante, on boit, — dans les mansardes de poëtes. Quelques vaudevillistes audacieux y font *sabler le champagne*.

Les commis-voyageurs ont chanté partout :

« Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans ! »

ble d'avoir des relations.

Souvent il fait faim dans les mansardes; on n'y rit pas alors, on y chante peu, et on boit moins encore. — Peut-être pourrait-on trouver souvent à boire des larmes...

Malgré ce qu'a dit Monsieur de Béranger,

« Dans un grenier qu'on est mal à vingt ans ! »

Le logis de Mlle Amourette.

— Bonjour, voisin, dit Amourette en riant de la figure étonnée du graveur.

Chien-Caillou avait à peu près raison de s'étonner de cette subite connaissance; il n'avait jamais vu sa voisine, non plus qu'entendu parler. Au fond, il s'inquiétait peu des femmes, il dépensait tout son

amour pour son lapin, et il n'avait jamais songé à mieux placer ses affections.

— Vous sortez, voisin? continua Amourette qui était couchée sur un mauvais lit de sangle.

— Oui, mademoiselle, répondit le graveur.

— J'aurais bien voulu que vous disiez à la fruitière de nous monter pour quatre sous de *frites*.

— Si vous le désirez, je vous les rapporterai moi-même, je n'ai qu'une petite course.

— Ah! mon voisin, que vous êtes gentil!.. Mais ça ne se peut pas, dit-elle en hésitant... Avez-vous quatre sous?

Quoique cette demande fût faite un peu brusquement, en raison de la nouveauté des relations, Chien-Caillou trouva cela tout naturel. Les malheureux sont si vite frères!

— Ma foi, dit-il, je suis aussi pauvre que vous.

— Eh bien! je vous remercie tout de même; dites à la fruitière de monter les frites; quand elle sera ici, elle n'osera pas les remporter, quoique nous lui devions déjà quelque chose.

— Bon, je vais faire comme vous dites.

— Ah çà, voisin, vous reviendrez nous voir, j'espère? Pourquoi ne venez-vous jamais?

— Je ne sors pas et je ne savais pas que vous étiez si près de moi.

— Il faut que vous voyiez ma sœur. Vous avez l'air triste, nous vous ferons rire. Ah! comme nous nous amusons toutes les deux ! Est-ce que la petite folle n'a pas vendu hier ma robe et mes jupons! Nous n'avons plus qu'une robe pour nous deux. Elle me laisse en chemise. Tenez...

Et Amourette releva la couverture, non par effronterie, mais par misère joyeusement cynique; ce dont fut tellement effrayé Chien-Caillou, qu'il ouvrit la porte et descendit précipitamment l'escalier.

Quelque temps après, la sœur d'Amourette rentra:

— Eh bien ! Nini, as-tu de l'argent?

— Pas un liard; mais j'ai faim.

— Le voisin est descendu chez la fruitière. Nous allons manger. Tu n'as donc pas trouvé M. Clément?

— Il est parti à la campagne, à ce que m'a dit sa bonne. Dis donc, Amourette, la bonne me fait une fière paire d'yeux quand j'y vais.

— Elle se doute peut-être de quelque chose.

— Qu'est-ce que ça lui fait? Ne dirait-on pas que je ruine son M. Clément?... Ah! le vilain vieux avare! Faut-il que nous ayons besoin de manger... Il est laid, il prise, il a une perruque...

— Je ne veux plus que tu y retournes, Nini; c'est pour moi que tu te sacrifies, parce que je suis une paresseuse. Mais demain je veux retourner *chiffonner* avec papa. Il me battra, ça m'est égal; au moins tu ne seras plus obligée d'aller avec *ton vieux*.

— Tu resteras, Amourette; je veux que tu restes avec moi, dit Nini dont les paupières s'emplissaient de larmes; tu voudrais donc me laisser seule. Tu sais bien que nous sommes trop grandes pour *faire* le chiffon, que le métier ne va pas, et que, si papa nous a renvoyées, c'est qu'il ne pouvait plus nous nourrir. J'ai rencontré une femme qui m'a dit qu'elle nous apprendrait la brochure; nous pourrons gagner tout de suite six sous par jour chacune.

— A la bonne heure, dit Amourette, nous pourrons vivre avec les six sous. Tu n'auras plus besoin du *vieux*.

— Je tâcherai de mettre quelque chose de côté, dit Nini; je m'achèterai une petite robe comme j'en ai vu l'autre jour, à sept sous le mètre; un petit dessin à fleurs qui est gentil tout plein. Avec ma robe, j'aurai aussi un bonnet neuf à la Charlotte Corday, des brodequins pas cher; on en vend d'*occase*, pour presque rien. Et puis, nous irons au bal. Hein ! Amourette.

— Oui, nous irons chez Constant... Entends-tu monter, Nini ? C'est la fruitière sans doute.

— Ma voisine, c'est moi, cria Chien-Caillou en dehors.

— Ne parle pas de M. Clément devant lui, dit Amourette.

Parenthèse.

O mon oncle, que vous avez eu raison de m'interrompre au lit et à l'échelle! Vous m'auriez accusé de nager en plein dans les eaux de l'immoralité. Qu'auriez-vous pensé d'Amourette qui relève ses draps pour montrer qu'elle est en chemise, et surtout de Nini qui vend son corps à *un vieux ?*

J'entends déjà vos déclamations, ô mon oncle, grainetier vertueux qui vendez vos tulipes, vos dahlias trois fois le double de leur valeur, si *la pratique* n'y entend rien.

Un beau jour, après une pareille vente, mon oncle, qui passe dans le quartier pour un estimable commerçant, rentra dans son arrière-boutique. Sa fille lisait.

— C'est mon neveu, dit-il, qui t'a prêté ce volume?

— Oui, père.

— Quel est son *intitulé ?*

— *Paul et Virginie*, père.

— Ah! le drôle! il infestera toujours ma maison de *publications dangereuses*. Tu ne l'as pas lu tout entier, j'imagine... Voyons, où en es-tu?... A la page 12... il n'y a pas trop de mal...... Ma fille, je te défends de lire dorénavant les livres que ton cousin apporte; ne regarde même pas les titres.

Le soir, mon oncle me fit un discours très-moral sur les romans-feuilletons qui semblaient prendre à tâche de gangrener les familles; à la suite de quoi

il m'interdit l'entrée de sa maison, si j'avais des livres sous le bras (1).

Plaise à Dieu que le présent livre ne lui tombe pas sous la main !

(1) Cependant mon oncle fait des réserves. Il trouve M. Sue un homme très-moral et rempli des meilleures intentions.

Comment on dine quelquefois.

Chien-Caillou entra la mine triste.

— Elle ne veut pas?... dit Amourette, qui comprit cette pantomime.

— Elle m'a insulté par-dessus le marché.....

— Qui donc? demanda Nini.

— La fruitière. Elle a fini ainsi, en mettant ses poings sur ses hanches : — Pas d'argent, pas de *frites*.

— Si nous avions seulement du pain..... dit Amourette.

— Du pain ! répondit Chien-Caillou tout joyeux, j'en ai à votre service; il est noir, mais il est bon. J'ai aussi des carottes. Vous ne les aimez peut-être pas. Moi, je n'aime que ça, mon lapin aussi.... Je cours vous chercher à manger.

— Voisin, vous êtes trop bon, vraiment.

— Vous avez un lapin chez vous ? dit Nini.

— Oui, un beau lapin blanc, Petiot, qui est gentil comme tout.

— Oh ! amenez-nous-le, nous rirons un peu.

Chien-Caillou sortit, et revint aussitôt avec du pain de munition et une botte de carottes. Le lapin se tenait gravement sur son épaule, à l'instar des perroquets. Ce furent des cris de joie sans nombre, dans la mansarde, à la vue du lapin.

Amourette le prit dans ses bras et le baisa sur le nez. Après quoi, il passa dans les mains de Nini,

qui le dévora de caresses. Jamais le lapin n'avait été aussi embrassé, ce qui ne lui faisait pas perdre son sang-froid. Tous les quatre s'installèrent sur le lit et mangèrent avec appétit ce repas improvisé. Entre deux bouchées :

— Voisin, comment vous appelle-t-on, dit Amourette.

— Chien-Caillou.

— Oh! le drôle de nom! Moi aussi j'en ai un drôle, on m'appelle Amourette; c'est à cause d'une romance, voilà tout ce que je sais... Il est bien bon, votre pain...

— Les carottes aussi, dit Nini. Ça doit vous coûter encore cher, monsieur Chien-Caillou, de nourrir votre lapin?

— Je ne le nourris pas toujours si bien; quelquefois il n'a que du son; quelquefois il jeûne. Une fois j'ai cru qu'il allait mourir, mon pauvre Petiot; nous avions été deux jours sans manger : j'étais couché, moi, comme un propre à rien. Je ne pensais plus à lui; il vient tout d'un coup se frotter contre moi, et puis il me regardait avec ses grands yeux. Faut-il

que je sois lâche ! me dis-je. Parce que tu meurs de faim, tu laisses mourir de faim les autres. Je descends quatre à quatre, je cours dans la rue; heureusement la fruitière avait épluché ses choux, je rapporte bien vite les mauvaises feuilles. Ah ! il était temps; pauvre Petiot ! il était couché sur le flanc... J'ai d'abord cru qu'il était mort... pensez donc, il n'y a que lui qui m'aime...; en m'entendant, il dresse les oreilles, je lui jette les feuilles, et il l'a échappé belle...

— Pauvre Petiot! dit Nini en l'embrassant. Quel dommage s'il était mort !...

— Vous êtes bien bon, monsieur Chien-Caillou, dit Amourette, et je vous aime déjà comme si je vous connaissais depuis deux ans.

— Ah! mademoiselle, dit le graveur embarrassé... Écoutez, demain, j'aurai sans doute de l'argent; le père Samuel viendra, nous dînerons mieux...

— Nous ne voulons pas, dit Amourette, vous ruiner... Nous en aurons peut-être aussi... on en doit à ma sœur...

— Allons, au revoir, dit Chien-Caillou, j'ai un peu à travailler : à demain.

— Adieu, monsieur Chien-Caillou, dirent les deux jeunes filles.

Mise en scène du père Samuel.

Chien-Caillou finissait sa planche, lorsqu'on frappa à sa porte : — C'est le père Samuel, dit-on.

Le père Samuel entra. Un vieillard grand, maigre et barbu; des vêtements en défaillance et sales; sur la tête, un chapeau qu'une marchande du Temple ne voudrait pas étaler; des souliers de poëte du

quartier latin : tel était le père Samuel, juif et brocanteur, protecteur de Chien-Caillou. Le protecteur valait le protégé, et tous les deux s'harmonisaient parfaitement avec la mansarde.

Le père Samuel est connu dans tous les ateliers de Paris. Il vend des crayons, des canifs, des couleurs, ou les échange contre de vieux habits. Il achète des esquisses, des pochades de jeunes peintres, et passe pour très-compétent en matière d'arts. On le dit riche et usurier, car il prête aux étudiants.

— *Foyons foir la blanche*, dit-il dans son baragouin.

— J'en ai tiré une épreuve, dit Chien-Caillou, mais je ne suis pas content.

— *Evegdifement, il n'est bas drés pien fenu.*

— Si vous saviez comment je l'ai tirée?

— *Gomment ça?*

— Avec du cirage et une brosse à souliers.

— *Et bourguoi?*

— Ça coûte dix sous chez les imprimeurs; vous ne payez pas assez cher...

— *Allons, allons, fous n'êdes chamais gondent.*

— Père Samuel, voilà trois jours que je travaille là-dessus, je ne peux pas vous la donner pour cinq francs comme les autres... J'aime mieux garder mes *machines* pour moi, à ce prix-là.

— *Pah! nous nous arrancherons, che fous tonnerai une ponne retincode bour l'hiver.*

— Non, non, dit Chien-Caillou; une redingote, je n'en ai pas besoin. Avez-vous des pommes de terre?

— *Gomment, tes bommes té derre?*

— Oui, je veux dix francs, et vous m'assurerez un boisseau de pommes de terre par semaine, en admettant que je travaille pour vous... Il me faut dix francs par planche...

— *Terteifl! fous mé ruinez. Bonchour, ché né beux bas à ces gontidions.*

Et le père Samuel s'en alla. Chien-Caillou, qui connaissait cette ruse particulière aux juifs et aux marchands d'habits, le laissa faire. Deux minutes après, le père Samuel remontait, en offrant cinq francs et les pommes de terre, et jurant ses grands

dieux qu'il était ruiné pour toujours; le graveur tenant bon, il s'en alla une seconde fois. Cependant il revint encore, car il avait ses motifs pour ne pas rompre avec Chien-Caillou.

Le père Samuel, qui brocantait aussi les tableaux, ayant vu dans un atelier des dessins à la plume et des eaux-fortes de Chien-Caillou, devina tout le prix de ces croquis. Chien-Caillou gravait comme personne ne grave; ses longues contemplations de Rembrandt lui avaient donné un *faire*, non pas exactement copié d'après ce grand maître, mais qui, mitigé d'après ses propres inspirations, produisait quelque chose d'extraordinaire. Chien-Caillou était artiste comme Albert Durer, avec autant de naïveté. Sans éducation littéraire, sans éducation artistique, il était parvenu à faire des œuvres d'un grand sentiment. Il avait la foi naïve du Pérugin et des vieux maîtres.

Pour comprendre les eaux-fortes de Chien-Caillou, il fallait être artiste. La plupart des gens n'y auraient rien vu; les véritables amis de l'art y découvraient un monde. Jamais la pointe ne s'était jouée d'autant

de difficultés. Le père Samuel avait deviné, avec son instinct de brocanteur, le génie de Chien-Caillou. Il se mit en rapport avec lui et lui acheta ses gravures à vil prix.

Le père Samuel connaissait beaucoup d'amateurs : il porta les eaux-fortes chez quelques-uns qui répondirent ce que Diderot disait des dessins à la plume de Rembrandt : Je ne comprends rien à ces *griffonnages*. Mais un vieux collectionneur d'estampes, mieux avisé, poussa un cri d'admiration à la vue de ces dessins et demanda le nom de l'auteur. Le rusé père Samuel répondit que l'auteur était un Hollandais, sans doute du XVII[e] siècle, que le hasard l'avait mis sur les traces de ce trésor et qu'il ne soupçonnait pas le nom de l'auteur.

Le collectionneur intrigué alla au cabinet des estampes montrer cette rareté à M. Duchesne. M. Duchesne, quoique très-savant, y perdit son latin. On remua tout le cabinet, on feuilleta tout l'œuvre des Flamands, des Hollandais, des Allemands; il fut impossible de rien trouver : on en conclut que ces gravures étaient d'un élève de Rembrandt. Le vieil

amateur acheta chaque estampe 200 francs au juif; et celui-ci, pour ne pas éveiller les soupçons, les jaunissait, les maculait, les froissait et les déchirait, ce qui leur donnait l'aspect de gravures très-anciennes.

On voit par là qu'il ne faisait pas un mauvais trafic avec Chien-Caillou. Aussi, après avoir juré contre la misère des temps, après avoir réfléchi, accorda-t-il les dix francs et le sac de légumes, ce qui mit le pauvre graveur tout en joie. Jamais il ne s'était vu si riche. Après avoir arrêté rigoureusement les clauses du marché, le père Samuel s'en alla en recommandant à Chien-Caillou de soigner ses planches.

Un mariage au soleil.

Le lendemain, Amourette vint réveiller Chien-Caillou en grattant à sa porte.

— Voisin, venez vite déjeuner. Nini a rapporté toutes sortes de bonnes choses. N'oubliez pas d'apporter le lapin.

Amourette était rentrée sans attendre la réponse. Chien-Caillou se leva, prit Petiot dans ses bras et

sortit. En ouvrant la porte de ses voisines, il fut frappé de l'odeur qui errait dans la chambre. Le lapin dressa les oreilles et agita son vaste nez.

Sur une petite table était un plat contenant force côtelettes dont la chaleur s'échappait en fumée. Ces côtelettes dorées nageaient dans une sauce appétissante, parsemée çà et là de cornichons d'un vert joyeux. A côté des côtelettes s'élevait une pyramide de frites, sur lesquelles une main prudente avait dispersé les grains argentés de sel nécessaire. Chien-Caillou, qui n'avait jamais assisté à pareil festin, ouvrait de grands yeux d'étonnement.

— A table, voisin, dit Amourette, à table, pendant que tout est chaud.

Tout le monde s'assit sur le lit et mangea avec plus d'appétit encore que la veille. — Il est de notre devoir de déclarer que le lapin refusa les côtelettes et les frites, ce qui donnerait à penser que Petiot était plutôt gourmand que gourmet. — Il y avait aussi par terre une certaine bouteille de vin qui redoubla la gaieté de l'assemblée, peu habituée aux capiteux.

— Je suis riche aussi, dit Chien-Caillou, le père Samuel est venu.

— N'est-ce pas un vieux bonhomme, dit Nini, qui a un *bolivar* tout bosselé?

— C'est lui-même. Il ne faut pas en dire de mal; il me fait vivre, et bien. Maintenant je suis sûr de passer un bon et chaud hiver.

— Ah çà, voisin, dit Amourette, sans être trop curieuse, qu'est-ce que vous faites?

— Je fais de la gravure. Et vous?

Amourette rougit et balbutia :

— Nini travaille un peu; j'ai essayé de faire des fleurs en porcelaine, mais je n'avais jamais assez d'argent pour acheter des outils.

— Ah! dit Chien-Caillou, si j'avais mon bateau!

— Quel bateau?

— Petiot le sait bien, lui; nous en avons assez causé du bateau! Voilà ce que c'est. Quand j'aurai amassé quelques sous, ce qui ne sera pas long, j'achète des planches d'occasion et je me fais un petit bateau. Je mets dedans des pommes de terre, un sac de pain de munition, des carottes, du son

pour mon lapin, et puis tout ce qu'il me faut pour graver..... Il y aura une petite chambre où on pourra faire du feu pour l'hiver..... Je porte mon bateau au Pont-Royal, je monte dedans avec Petiot. Nous allons en Belgique, en Hollande, tout partout où il y a des tableaux de Rembrandt... Pendant que nous serons en pleine eau, je graverai. J'aurai aussi quelques économies pour renouveler mes provisions..... D'ailleurs, je vendrai mes gravures, je connais des amateurs très-riches en Belgique. Voilà ce que j'ai rêvé toute ma vie... Mais l'année prochaine...

— Et on ne vous verra plus? dit Amourette, dont la voix s'altéra.

— Oh! je ne reviendrai pas de si tôt!

— Et vous nous oublierez, méchant? Vous ne pensez donc plus à nous, à moi? dit Amourette.

Chien-Caillou fut touché de ces reproches.

— Je vous emmènerais bien avec moi toutes les deux; mais le bateau ne serait peut-être pas assez grand.

— Oh! je veux partir avec vous, moi, dit Amou-

rette. Je ne suis plus heureuse que quand vous êtes là. Je vous aime encore plus qu'hier, et demain je vous aimerai encore plus qu'aujourd'hui. M'aimez-vous un peu, monsieur Chien-Caillou ?

Chien-Caillou, qui était embarrassé par la présence de Nini, répondit avec un gros soupir : — Oh ! oui.

— Moi, dit Nini, je ne veux pas aller dans le bateau. D'abord, je vous gênerai, et puis il n'y a pas de bal, on ne dansera pas dans votre bateau. J'aime bien monsieur Chien-Caillou, je t'aime encore plus, Amourette, mais j'aurai peur de me noyer... Vous m'écrirez, je pleurerai souvent en pensant à vous... je pleure déjà, dit-elle en sanglotant.

— Allons, Nini, ma sœur, nous ne sommes pas encore partis. Veux-tu pas pleurer ? Fi ! tu veux donc me faire du chagrin !

Les deux sœurs s'embrassèrent, et la joie reprit son cours. Comme Chien-Caillou s'en allait, Amourette lui parla bas à l'oreille : — Attendez-moi ce soir.

Chien-Caillou s'en retourna fort intrigué, et, la

nuit venant, il s'étendit sur son lit. Amourette vint peu après.

— M'aimez-vous beaucoup, monsieur Chien-Caillou? dit-elle d'un ton sérieux.

— Plus que je ne saurais le dire.

— Voulez vous que je sois votre femme pour toujours?

— Je le veux bien, balbutia Chien-Caillou qui perdait la tête.

Là-dessus Amourette raconta sa vie passée à Chien-Caillou; elle avoua toutes ses fautes. Le pauvre graveur tenait la main d'Amourette dans sa main, et il était heureux, car jusqu'alors il n'avait pas pensé aux trésors d'amour qui sommeillaient dans son cœur.

Le matin, les deux amants furent réveillés par Petiot, qui vint s'abattre sur le lit. Chien-Caillou eut un cri sublime :

— Je crois que je t'aime mieux que mon lapin, dit-il à Amourette, timide comme une jeune mariée.

— Ah! dit Amourette, maintenant je suis sûre de toi.

Et, pendant une heure, les projets de ménage futur allèrent leur train. Le bateau jouait toujours un grand rôle. Amourette devait apprendre un état qui lui permettrait de soutenir le ménage de son côté. Nini vint embrasser Chien-Caillou, qu'elle appela son frère, et la petite mansarde, si noire et si triste, prit elle-même un air de fête.

La queue du bonheur.

Le jeune ménage fut heureux un grand mois Cependant Chien-Caillou avait les yeux fatigués; il travaillait beaucoup. Amourette lui causait en travaillant. Jamais elle n'avait été aussi gaie. Le graveur avait installé ses quelques outils dans la mansarde de sa maîtresse, où il faisait plus clair.

Un matin, il sortit pour aller chez le père Samuel.

La portière monta chez Amourette :

— Le propriétaire veut qu'on le paie, à la fin...

— Je n'ai pas d'argent... dit Amourette.

— Ah! vous n'avez pas d'argent. Eh bien! vous allez filer à la minute, et toutes les deux...

— Mais... dit Nini.

— Je crois que vous voulez vous révolter. Qu'est-ce que c'est que des gueuses pareilles!... Ah! vous n'avez pas d'argent... Vous mangez donc tout? D'ailleurs, *monsieur* ne veut pas de coureuses dans sa maison... Allons, qu'on file, et bien vite...

— Laissez-nous attendre au moins M. Chien-Caillou...

— Oui, en voilà encore une autre bonne pratique, qui doit deux termes et plus... Son compte ne sera pas long... Allons, voulez-vous f..... votre camp, ou je vous fais mener par la garde chez le commissaire.

Les deux jeunes filles sanglotaient et ne trouvaient rien à répondre à la vieille mégère; elles firent un petit paquet de leurs habits. Nini écrivit quelques mots sur la porte de Chien-Caillou, et elles

descendirent tout en pleurs, pendant que la portière leur disait :

— Vous êtes encore bien heureuses que je vous laisse emporter vos *effets* et que je ne vous dénonce pas à la police, petites rouleuses.

Chien-Caillou, en rentrant le soir, lut sur sa porte ceci :

« Nou ceron à midi à vousse atandrr den le Lussambour. »

Il descendit, le cœur ému, chez la portière qui lui dit sèchement :

— *Monsieur* a commandé qu'on les mette à la porte. Si vous croyez qu'on peut garder, pour l'amour du bon Dieu, des locataires qui ne paient pas... Du reste, elles ne sont pas les seules, et il y en a d'autres qui...

Chien-Caillou, sans en entendre davantage, courut au Luxembourg. Il était six heures du soir. L'hiver commençait et le brouillard tombait; il fit le tour du jardin, s'arrêtant à chaque femme qu'il rencontrait; il ne trouva pas les deux sœurs. Bientôt le tambour battit; on ferma les portes, et le pauvre

graveur revint seul à la maison. Il ne pleurait pas, mais il avait la mine sombre et l'œil égaré.

Petiot vint se frotter à lui, et pour la première fois Petiot fut repoussé brusquement. Chien-Caillou ne dormit pas; toute la nuit sa petite chambre retentit de soupirs. Le lendemain, à six heures du matin, il était à la grille du Luxembourg; il attendit deux heures l'ouverture. Toute la journée, il resta sans manger, marchant comme un fou, fouillant les moindres buissons, comptant les heures, parcourant les allées, les contre-allées, et regardant sous le nez les filles du quartier, qui riaient beaucoup de cette mine effarée.

Pendant huit jours il fut fidèle à son poste; pas d'Amourette. Il revenait quelquefois les habits trempés, jurant et voulant se casser la tête contre les murs. Un jour, le lapin ayant manifesté ses caresses trop longuement, Chien-Caillou le prit par les oreilles et le lança contre la muraille.

Petiot poussa un faible cri et retomba sur le plancher. Il était mort. — Il est impossible de peindre la douleur de Chien-Caillou; il le ramassa,

le baisa sur le nez, le mit réchauffer dans son lit, car il croyait qu'il n'était qu'étourdi. Mais Petiot ne bougeait pas; il commençait à avoir froid.

Chien-Caillou s'étendit sur son lit et jura de se laisser mourir de faim... Il avait les yeux tout grands ouverts, secs et rouges; s'il avait pu pleurer, il eût été moins malheureux, mais il était pris d'une douleur sourde et implacable qui ne trouve de fin que dans le suicide.

Peu à peu sa vue s'obscurcit; il entendait sonner les heures de l'église voisine. Huit heures du matin tintèrent; ses yeux étaient ouverts.

— Ah ! dit-il en poussant un grand cri, je ne vois plus...

Quelques locataires montèrent entendant ce cri...

Le pauvre Chien-Caillou n'est plus aujourd'hui un homme, un artiste, ni un graveur; il est le numéro 13 de la Clinique.

6 octobre 1845.

LES SOUVENIRS

DU

DOYEN DES CROQUE-MORTS

A M. Théophile Gautier.

LES SOUVENIRS

DU

DOYEN DES CROQUE-MORTS.

M. Petrus Borel, — ce nom vient tout naturellement quand on parle croque-morts, — écrivit jadis sur cette matière un article remarquable et d'un goguenard inouï. Un matin, on sonne à sa porte, il va ouvrir.

— Je suis Bug-Jargal, dit l'entrant.

— En quoi puis-je vous être agréable, monsieur?

— Laissez faire, vous nous l'avez été déjà assez... Nous voulions vous voir et nous sommes venus... Vingt-cinq cercueils ! Nous vous remercions de tout notre cœur... Ah ! sacristi, quand vous mourrez, nous vous porterons comme un prince, tout à la douce et sans vous secouer...

M. Petrus Borel ouvrait de grands yeux.

— Il y a un petit malheur, c'est que vous ne soyez pas du 11e arrondissement. On vous aurait porté au Mont-Parnasse ; on est là comme chez soi. Pas besoin de tombeau. Moi, je me chargeais de vous entretenir de bon terreau, j'ai un ami jardinier par là; il ne faut pas autre chose sur son cadavre que des fleurs, c'est plus gai.

Alors seulement l'homme de lettres commença à comprendre que le personnage qui débutait par un tel discours pouvait bien être un croque-mort. Si l'accoutrement de Bug-Jargal était insolite, sa physionomie ne l'était guère moins. Une petite tête ronde grêlée, jovialisée par trois fossettes faisant élection de domicile sur les joues et sur le menton;

le nez rouge et gros comme celui d'un buveur de Teniers; des besicles, instrument inaccoutumé aux gens de cette profession; et sur le tout un crâne nu comme un ver. L'habit-veste de drap noir, la cravate blanche, le gilet et le pantalon noir donnaient l'idée d'un huissier de province endimanché.

— Monsieur Bug-Jargal, répondit M. Petrus Borel, je suis très-charmé de votre aimable visite et vous remercie de vos non moins aimables propositions ; mais je n'ai encore aucune idée de faire un tour à Mont-Parnasse ou au Père-Lachaise...

— Je l'entends bien de même, reprit Bug-Jargal; histoire de rire tout simplement. Ah! faut-il faire monter les autres?

— Quels autres?

Bug-Jargal alla à la fenêtre et montra du doigt à M. Petrus Borel une cinquantaine de croque-morts qui se promenaient gravement dans la rue, les uns causant, les autres fumant. Tous avaient revêtu leur costume officiel.

— Eh! mais quel est votre dessein?

— Les faire monter ici.

— Non, non et non.

— Sacrés cercueils, ils ne seront pas contents. Voilà ce que c'est. Je suis leur doyen, tel que vous me voyez. Je leur ai lu votre travail entre deux verres de vin, et ils m'ont dit : — Ça ne peut pas se passer comme ça, allons remercier l'*auteur*. Et puis, nous sommes venus. Voilà donc pourquoi ils ont pris la liberté de m'envoyer en avant.

— Je vous remercie, vous le leur direz de ma part; mais ils me feraient grand plaisir de ne pas rester là trop longtemps... On pourrait croire qu'il y a un mort dans la maison...

— Bon, reprit Bug-Jargal, je saisis vos systèmes; les auteurs ont des drôles d'idées, enfin n'importe. Nous allons vous obéir; au moins faites-nous un petit plaisir... Après, nous partons.

— Je suis tout à votre service.

— Allons, vous êtes un brave auteur, monsieur Petrus Borel. Puisque vous ne pouvez pas recevoir mes camarades, montrez-vous une minute à la fenêtre; qu'ils puissent vous voir.

— C'est convenu. Adieu, monsieur Bug-Jargal.

— A l'avantage de vous revoir, monsieur Petrus Borel! Surtout, si le malheur voulait que vous vous trouviez un de ces quatre matins *in extremis*, vous pouvez compter sur nous.

Bug-Jargal descendu conta à ses amis son entrevue avec l'*auteur* et leur dit :

— Attention, la fenêtre s'ouvre.

L'homme de lettres parut à son balcon.

— Vive M. Petrus Borel! crièrent les cinquante croque-morts.

Ce hurrah étonna beaucoup les boutiquiers du quartier, qui sortirent de leurs maisons, fort surpris d'entendre des croque-morts faire des souhaits de vie en l'honneur de quelqu'un,—ce qui va contre leur métier.

L'anecdote fut racontée au Divan, et tous les membres de ce cénacle pourraient au besoin l'affirmer.

Ce fait nous a servi à poser Bug-Jargal, doyen des croque-morts. Il y a trente-deux ans que Bug-Jargal est employé dans l'administration des pompes funèbres; pendant ces trente-deux ans, il n'a mérité

que des compliments de ses chefs. Depuis deux ans, il aurait pu se retirer du service, il a droit à une pension, mais Bug-Jargal a l'amour de l'art.

— Un croque-mort, l'amour de l'art, vous voulez rire! — Je me garderai bien de rire en pareille occurrence. Cela semble en effet bizarre pour ceux qui n'ont pas remarqué que les individus s'attachent à leur profession, en raison de leur bassesse. — Parent-Duchâtelet cite les récureurs d'égouts comme gens bridés à leur état par goût.

La seule faveur que demanda Bug-Jargal aux Pompes fut d'être employé à l'avenir au transport des *petits*. Ce n'était pas le zèle qui faisait faute, mais la force. Un matin, il avait laissé glisser d'un second étage une bière contenant un très-gros grenadier de la garde nationale, mort d'apoplexie. Ce lui fut un avertissement du ciel. « Mes bras s'en vont! » dit-il.

L'administration lui accorda sa demande; et depuis, Bug-Jargal fut chargé du service des petits. — Le *petit*, en style des Pompes, correspond à enfant, en français. Voilà Bug-Jargal heureux, pouvant *tra-*

vailler à sa fantaisie et vivre libre comme l'air; car le petit s'en va plus qu'on ne le croit, isolé, au cimetière. Quand le petit est mort, les parents disent souvent : *Un fier débarras!*

Donc, Bug-Jargal s'en allait plus d'une fois *au* Mont-Parnasse, — sous-entendu cimetière, — portant la *biérette* sous le bras. Nous n'avons pas encore dit que le doyen des croque-morts était en même temps l'homme le plus poétique, le plus buveur, le plus philosophe et le plus lacrymal des Pompes. Quand il était seul par les chemins, servant tout à la fois de corbillard, de convoi, de parents et d'amis, pour se distraire, Bug-Jargal composait des manières d'oraisons funèbres rhythmées qu'il adressait à *son* mort. Il avait adapté à ces discours de petits airs de fantaisie qui en relevaient la monotonie.

Voici une de ces ballades naïves que nous tenons de l'amitié de l'auteur :

— Eh bien! le petit, te voilà donc dans un bon lit de planches? —

— Tu es heureux, le petit; à ton âge, on est mieux couché dans le sapin que vieux dans un lit de plumes. —

— Comme tu vas faire un bon somme, le petit.... le sommeil de l'éternité. —

— C'est que, vois-tu, le petit, la vie est une mort quotidienne, tandis que la mort est une vie perpétuelle. —

— Là-bas, le petit, où que tu vas être enterré, ton corps va faire pousser de la belle herbe verte et des marguerites. —

— Tu quittes, le petit, une vallée de larmes pour une vallée de joies. —

— Le bon Dieu va faire de toi un ange, le petit, parce que tu n'as pas encore péché. —

— Quand tu seras un ange, le petit, souviens-toi de moi, le vieux Bug-Jargal, qui seul t'accompagne.—

— Adieu, le petit, et prie pour moi. —

Bug-Jargal n'a jamais eu aucun penchant voltairien, et il croit sérieusement que *les petits* s'occupent de lui. « J'ai déjà là-haut, disait-il, deux cent

cinquante-trois anges qui me connaissent. » Car il les compte et les inscrit sur un livre.

Quand il a remis la *biérette* aux fossoyeurs, Bug-Jargal s'en revient tranquillement faire un tour chez la *mère aux chiens*. On nomme ainsi la propriétaire d'un cabaret de la barrière d'Enfer. Là, se donnent rendez-vous les employés des Pompes, qui viennent vider nombre de fioles en mémoire des morts.

Ce cabaret, qui a pour enseigne *à la Girafe*, n'est pas des plus remarquables à l'extérieur. Il est même vilain avec le badigeon rouge criard dont on a jugé à propos de l'orner. Mais il existe une grande salle, exposée à tous les vents, avec un toit de bois, des tables et des bancs de bois solidement fichés en terre. Le jour n'y pénètre qu'à demi et donne à cette longue salle un aspect tout particulier, qu'on ne retrouve guère que dans les *brawery* de Hollande.

La cabaretière, une grosse personne, incessamment suivie d'une légion de jeunes chiens, d'où lui vient son surnom, est depuis longues années en fort bonne intelligence avec Bug-Jargal. La calom-

nie, qui s'assied même au cabaret, a prétendu qu'elle était sa maîtresse. Nous n'en croyons rien, pas plus qu'à la nouvelle de son mariage, facétie inventée par un croque-mort plaisant.

L'origine de ces bruits vient de ce que Bug-Jargal prend ses repas à la Girafe. Aussi bien le vénérable doyen a le mariage en horreur, et il répète souvent :

« Le mariage est un corbillard rempli de cahots. Il y a des mariages de première classe qui sont aux corbillards de première classe ce que les mariages de dernière classe sont aux corbillards de dernière classe. »

La conversation de cet homme étonnant est semée de mots en harmonie avec sa condition. Il a composé même une chanson *lariflatique* sur la mort, qui est dans le sentiment jovial et mélancolique des fresques que peignait à Bâle Holbein, et que la gravure a conservées sous le titre de la *Danse des Morts*. Nous en donnons trois couplets pour qu'on juge du ton philosophique qui est empreint dans cette chanson. La poésie n'en est pas des plus fines;

mais à quoi bon des règles qui gêneraient les pensées de l'auteur ?

AIR : *Larifla.*

La mort pour tous est bonne.
Oh ! la belle besogne,
Quand aux petits et vieux
Elle éteint les deux yeux.
Larifla, fla fla,
Larifla, fla, fla, etc.

Brrr, la froide fille !
Disait un joyeux drille,
Sentant à son grabat
Claquer de maigres bras.
Larifla, fla, fla, etc.

La folle personnière
Enfourne dans la bière
Les soucis du passé
Avec le trépassé.
Larifla, fla, fla, etc.

Le public n'a pas grande sympathie pour les employés des Pompes. Cela vient de ce que les croque-morts, en général, n'ont pas de dehors.

D'ordinaire, ils sont vêtus de noir, qui est bien la couleur la plus distinguée; — mais on ne sait pourquoi leurs habits de drap deviennent tout d'un coup du lasting, et de noir passent à un ton verdâtre et malheureux qui chagrine la vue. Leurs crêpes sont tout de suite loques, et plus d'un chiffonnier en ferait fi! Voilà ce qui indispose le public.

Au contraire, Bug-Jargal a le sentiment du costume. Son habit ne se déforme pas; son drap reste du drap et le noir demeure du noir. De cette tenue magistrale lui arrivent en foule les sympathies. Il a de tout temps exercé une certaine suprématie sur ses camarades; ils admirent non-seulement le doyen, mais encore l'homme.

Du temps qu'il exerçait pleinement son métier, il reçoit l'ordre d'aller *encercueiller* un *homme* de haut parage. Les parents avaient recommandé au concierge de les avertir quand les croque-morts se présenteraient. Rien ne ranime la douleur comme un affreux croque-mort. Bug-Jargal monte et sonne; il s'adresse justement à l'épouse du défunt qui le prit pour le notaire. —On ne peut pas faire de

plus grand éloge à un employé des Pompes. Ce n'est pas tout, la bonne le voyant tout frisé et guilleret, — Bug-Jargal était jeune alors, — ne sut contenir son admiration et s'écria :

— Seigneur! qu'il est donc gentil et propre... On dirait qu'il *sort d'une boîte*...

Cette expression que quelques lecteurs pourraient prendre pour une allusion, et qui est très usitée dans la province, prouve simplement la bonne tenue et les soins exquis que Bug-Jargal a pour sa personne.

D'où vient-il? d'où sort-il? demanderont les personnes qui veulent savoir l'alpha et l'oméga d'un personnage. D'autres vont dire : On ne s'appelle pas Bug-Jargal, et mille autres réclamations fort désagréables à tout biographe.

Il n'avait pas de nom quand il sortit des enfants-trouvés. On l'appelait Pierre, singulière prédestination quand on songe à l'état qu'il devait embrasser dans la suite. Chose plus étrange encore! il entra en apprentissage chez un menuisier. De menuiserie en menuiserie, il arriva chez l'entrepreneur des cer-

cueils. De confectionneur à porteur de cercueils, il n'y a qu'un pas. Ce pas, il le franchit. Alors paraissait un des premiers romans de M. Victor Hugo; l'ex-menuisier le lut, le relut et le lut encore. Il en parla et reparla à qui voulait l'entendre; il le récitait à ses amis; ce fut une rage. La Fontaine parlant à tout le monde du prophète Barruch était moins ennuyeux.

Bref, on surnomma Pierre Bug-Jargal en raison de sa profonde admiration pour le livre; comme il n'avait pas de nom, il garda celui-là. N'en valait-il pas un autre?

Les entasseurs de tomes, qui se piquent d'écrire des *choses* en dix volumes, peuvent aller trouver Bug-Jargal. Il les recevra comme un marquis ne reçoit pas et leur racontera des histoires étranges qui laissent de bien loin en arrière Mme Radcliffe et M. Sue, qui surpassent en invention les *Mystères d'Udolphe* et les *Mystères de Paris*. Bug-Jargal, par sa position, ne sait-il pas tout? N'a-t-il pas remarqué dans les familles, au jour de l'enterrement, les douleurs et les larmes qui ressemblent tant à des pâtés

d'opéra-comique : — des douleurs et des larmes de *carton ?*

Nous qui n'avons voulu tirer qu'un simple crayon de cette figure originale, nous nous bornerons à narrer un seul fait observé par Bug-Jargal.

— Un homme pas riche, dit-il, venait d'être enterré au Mont-Parnasse. Je dis pas riche, à cause de son convoi qui était *maigrelet.* Huit jours se passent. Voilà un matin, une femme, longue et maigre, pâle comme la lune, qui demande la place où était son mari. Le concierge l'y mène. Elle tombe à genoux sur la terre et fond en sanglots. Nous sommes habitués à cela, pas vrai? eh bien! ça nous faisait de la peine. Ces sanglots-là n'étaient pas naturels. Il n'en sortait pas de larmes. Après, elle tire de dessous son châle une bouteille, mon Dieu! faite comme toutes les bouteilles; et puis elle ôte le bouchon et verse de l'eau sur la terre. Ensuite, elle s'en va. Une semaine après, elle revient. Toujours les mêmes sanglots et toujours la même bouteille.—« Madame, que lui dit le concierge, faut pas vous gêner à apporter de l'eau, nous en avons ici à votre service. »

Elle le regarde avec ses grands yeux fixes et ne répond pas. Ce commerce dura je ne sais combien. Pour lors, nous apprenons que la pauvre affligée passait son temps à pleurer; et ce qu'elle apportait dans sa bouteille, c'étaient des larmes, oui, monsieur, ses larmes de la semaine.

Ce simple narré, — qui laisse bien loin la douleur mythologique d'Artémise en l'honneur du roi Mausole, est un des mille faits dont est chargée la mémoire du croque-mort.

Tout dernièrement il a eu une idée originale. Il fit placer, sur la tombe d'un ouvrier qui s'était acquis une réputation par ses chansons dans les goguettes, une bouteille cassée.

Bug-Jargal a peut-être un défaut. Il n'aime pas la nature, il lui préfère le vin; ou il ne voit la nature qu'à travers un prisme sépulcral. Je regardais une plantation de jeunes arbres que faisaient sur le boulevard d'Enfer des ouvriers.

— Ces arbres-là, dit-il, c'est des cercueils qui poussent.

29 décembre 1845.

MONSIEUR LE MAIRE

DE CLASSY-LES-BOIS

A M. Arsène Houssaye.

MONSIEUR LE MAIRE

DE CLASSY-LES-BOIS.

— Joséphine, Joséphine ! cours chercher ce diable d'abbé et dis-lui que, s'il veut toujours me faire attendre ainsi, il n'a qu'à rester chez lui.

— Monsieur le maire, j'y vas.

Joséphine partie, le maire de Classy-les-Bois se laissa tomber dans son fauteuil, devant une table où un damier était préparé. M. le maire était un homme de cinquante-huit à soixante ans, portant des cheveux poudrés et à queue, et habillé d'une veste bleue, d'un pantalon noir râpé et de souliers à boucles; vieillard vert, long et maigre, à l'œil méchant, aux lèvres pâles et maigres, qui semblait habitué à commander et à voir les autres obéir. En effet, il avait fait partie, pendant la Révolution, du tribunal révolutionnaire de Laon. Sous le Directoire, les membres se dispersèrent dans le département. Potofeu, l'accusateur public, dont les braves gens parlent encore comme d'un Fouquier-Tainville, s'était établi procureur à Saint-Quentin, fort heureux d'avoir échappé à la condamnation de Babœuf, avec quiil comparut au tribunal de Vendôme. Gorju, — le maire, — avait acheté quelques biens à Classy-les-Bois, et s'était tenu très-tranquille pendant la Restauration.

La révolution de juillet arrivée, Gorju crut au retour de la république, porta le premier la cocarde

tricolore, fit prendre aux fermiers leurs fusils de chasse, chanta la *Marseillaise* et prononça un discours où l'histoire romaine, la liberté, le civisme, jouaient un grand rôle. En conséquence, Gorju, après s'être donné tant de mal pour la révolution de juillet, après avoir voulu envoyer combattre à Paris les garçons du village, fut élu maire à l'unanimité. Beaucoup le craignaient, surtout croyant voir dans l'année 1830 un pendant de 93.

Le premier acte de Gorju maire fut de faire arrêter une patache qui dessert Laon et Coucy, par la raison qu'elle ne portait pas de drapeau à l'impériale. Il fit comparaître à la mairie le conducteur et lui déclara qu'il l'enverrait à la guillotine si le lendemain les couleurs nationales ne flottaient pas sur la patache. Cette décision répétée à Laon, à Coucy, à Classy-les-Bois et dans les villages avoisinants, inspira un grand respect pour Gorju, qu'on qualifia depuis de *Monsieur le maire*.

La cure de Classy-les-Bois était alors desservie par l'abbé Duflot, vieillard de soixante-dix ans qui avait passé à travers les orages révolutionnaires, non sans

être inquiété, mais sans être ému. Les paysans adoraient l'abbé Duflot, prêtre tolérant, sans passions, qui ne suivait pas au pied de la lettre les chansons de M. de Béranger, mais qui laissait danser tranquillement, sur la grande place, sans y trouver à redire, les filles et les garçons.

Quoique Gorju détestât l'abbé Duflot, il le voyait arriver avec plaisir deux fois par semaine chez lui, car il ne trouvait personne autre dans le village pour faire sa partie. L'abbé, sans s'en douter, avait blessé profondément Gorju en l'appelant tout simplement M. Gorju, au lieu de lui donner ce titre de *monsieur le maire*, qui plaisait tant à l'ancien juge révolutionnaire.

Sur les huit heures du soir, l'abbé Duflot entra. C'était un de ces types de curé de campagne d'autrefois, — qui se perdent tous les jours, — grand, gros, les épaules légèremont voûtées, la face colorée. De grosses lèvres charnues indiquaient un certain penchant pour les plaisirs de la table; sa physionomie respirait cet air ouvert qui établit une si grande différence entre le curé des villes et le curé de campagne.

— Bigre! dit insolemment Gorju, vous venez trop tard, l'abbé.

— Hé! monsieur Gorju, j'ai été visiter les Panot, de pauvres gens bien malheureux!

— Des malheureux! dites plutôt des brigands, des contrebandiers que je voudrais voir rouer.

— Ah! monsieur Gorju, soyez plus compatissant aux infortunes d'autrui. Parce que les Panot font la contrebande de tabac.. Vous en fumez vous-même..

— Moi, jamais!

— Et ce tabac que je vois sur votre cheminée, dans du papier jaune, viendrait-il de la régie?

— Ah çà! dit le maire embarrassé, croyez-vous que je sois ici à confesse? Ça ?... c'est des pièces de conviction... justement... qu'on m'a apportées; mais je les ferai empoigner par les rats-de-cave, vos gredins de Panot; je veux qu'ils moisissent au fond d'un cachot.

Gorju était au comble de la colère. Il fumait gratis du tabac belge de contrebande qu'on vend dans le pays moitié meilleur marché que le tabac de régie. Un contrebandier de ses protégés lui en faisait

cadeau. On disait même tout bas que la maison du maire servait de cachette à la contrebande. Gorju détestait les Panot, contrebandiers avoués, parce qu'ils faisaient un tort immense à son protégé. Les paysans de Classy-les-Bois prétendaient à tort ou à raison que le tabac des Panot était très-bon, tandis que celui du protégé de M. le maire était souvent mouillé et quelquefois moisi, de plus qu'il apportait trop souvent du numéro 20, qui est bien loin d'atteindre à la qualité du 220. Toutes ces considérations avaient fini par procurer une grande clientèle aux Panot, ce dont M. le maire était profondément irrité.

— C'est bon, je sais ce que j'ai à faire, dit Gorju battu. L'abbé, vous n'êtes pas venu pour me quereller, jouons? le damier est prêt.

— Voulez-vous commencer?

— C'est un désavantage; mais enfin, puisque vous le désirez...

— Allons, poussez, c'est à vous...

— Je vous souffle, monsieur Gorju, dit l'abbé qui souffla naïvement sur la dame, comme pour donner plus d'autorité au coup.

— Peuh ! c'est une subtilité; vous profitez de tout, l'abbé...

— Je joue le jeu : tenez ! encore un coup de trois; une, deux, trois, s'écria l'abbé au comble de la joie.

— Au diable ! dit Gorju, en bouleversant le damier; vous me parlez de trente-six choses à la fois, je n'y suis plus; c'est à recommencer.

— Comment donc, à recommencer! mais vous abandonnez la partie, j'ai gagné...

— Non, du tout, la partie ne compte pas.

— Alors, monsieur Gorju, je ne jouerai plus.

— L'abbé, vous jouerez, ou vous savez bien ce qui vous pend à l'oreille, dit-il avec menace.

— Je sais bien, quoi? Je ne sais rien de rien.

— L'abbé, prenez garde à vous ! Votre servante Thérèse est une malhonnête, une mal embouchée, qui a insulté mon garde-champêtre... et dans l'exercice de ses fonctions. Ah ! vous croyez, monsieur l'abbé, dit-il en cherchant à donner à ses yeux méchants un air goguenard, que vous êtes au-dessus de la loi? Pas du tout, monsieur l'abbé;

vous paierez l'amende, et votre servante aura l'honneur d'aller en prison.

— Mais... j'ignore tout cela, dit l'abbé Duflot; qu'y a-t-il ?

— Il y a que vous donnez des goûts aristocratiques à vos valets et à vos *satellites*.

— Mes satellites, monsieur Gorju, dit l'abbé très-étonné.

— Oui-dà, monsieur l'abbé; votre bedeau, votre sonneur, votre chantre, vous les payez pour dire du mal de moi dans le pays; ils m'appellent révolutionnaire, mais attendez un peu; je leur ferai couper la tête.

— Allons, monsieur Gorju, ne vous laissez pas emporter. Mon chantre est un ivrogne dont je voudrais bien être débarrassé. Mon bedeau est doux comme un mouton. Pour le sonneur, Dieu le sait, s'il est possible de trouver sur la terre une meilleure pâte d'homme. Mais je ne vois pas où vous voulez en venir avec Thérèse. Elle est vive. Dame, elle a son franc-parler. Vous dites que c'est une aristocrate. Ah ! la pauvre fille ! elle, aristocrate ! Elle voudrait

déjà être dans le fond de son village avec les 200 livres de rente que je lui ai promises. Elle m'aime beaucoup, elle m'est toute dévouée; mais dites-moi, de grâce, ce qu'elle a fait à votre garde-champêtre; j'irai lui parler, elle fera des excuses. Ma pauvre Thérèse en prison! Ciel! que me dites-vous là?

— Il y a qu'elle fait exprès de contrevenir à mes ordonnances de salubrité publique. Jamais elle n'arrose sa porte à l'heure voulue. Ses amies les commères l'imitent, on se f... de moi. Mon garde-champêtre a fait sa tournée. Il a été prévenir votre servante qui lui a dit qu'elle n'avait pas le temps, et qu'elle arroserait quand ça lui plairait. Entendez-vous? quand ça lui plaira. Ah! bigre! l'abbé! Si vous croyez que je suis un maire pour rire... Nous verrons bien.

— Monsieur Gorju, allons, je m'en vais gronder Thérèse. Elle est si préoccupée, la pauvre fille, du matin au soir, qu'elle perd la tête. Tenez, monsieur Gorju, oublions tout cela, et faisons une partie de dames.....

— Non, non! Il faut que justice se fasse.

— Ils n'ont rien fait de mal pendant mon absence?

— Je n'ai rien vu, madame.

— C'est bien, faites cuire les crépinettes, je vais préparer la table.

Comme elle allait vers l'armoire à linge, son neveu, qui voyait l'orage se préparer et qui espérait le détourner, l'arrêta par la robe :

— Maman Brodart? dit-il.

— Tu ne pourrais donc pas me parler sans me tirer les jupes? Qu'est-ce que tu veux ?

Le neveu ne sut que répondre et parut embarrassé.

— Ah ça mais ! en voilà bien d'une autre, tu m'appelles, tu ne sais que dire... Il y a quelque chose là-dessous.

Et elle alla vers l'armoire à linge.

Nous devions être blêmes. Elle ouvrit un des battants de l'armoire ; d'après ce que nous avions calculé, la serinette, appuyée contre la porte, tomba sur le plancher.

— Oh ! la musique, dit-elle stupéfaite de l'accident.

— Elle est cassée, fis-je, voulant faire croire que cette chûte l'avait endommagée.

— Ça ne casse pas ainsi, dit-elle.

Elle la ramassa. Mais nous n'avions plus pensé que le bois était mouillé. Elle s'en aperçut en la touchant.

— La musique est fraîche, s'écria-t-elle. Qui est-ce qui l'a trempée dans l'eau ?

Personne ne répondit.

— Quand je disais qu'on n'est pas une minute tranquille... quelle invention ! Tremper la musique dans l'eau !

Mme Brodart ne soupçonnait pas encore l'étendue du malheur... Cependant, par intérêt, elle tourna la manivelle... Il est impossible de peindre l'effroi qui s'empara d'elle, quand aucun son ne se fit entendre. Ses yeux et sa bouche s'étaient dilatés comme si elle eût aperçu une vipère. A l'effroi succéda la colère, une colère terrible ;

mauvais jeu, puis l'avantage se décida en sa faveur. Il *fit une dame*, ses yeux verts s'illuminèrent. L'abbé avait conservé tout son sang-froid, et, quoique voyant sa perte assurée, en ennemi courageux il voulait se défendre jusqu'à la fin. C'était sa campagne de Waterloo. M. le maire goguenardait de toutes ses forces; il n'était pas satisfait de terrasser son adversaire, il lui fallait l'humilier. Il se fit servir un second verre de *vieille*, pour arroser sa dame. Jamais vainqueur n'eut un pareil triomphe. L'abbé possédait encore huit dames, bien en ordre il est vrai, mais qui devaient être inévitablement écrasées par les dames ennemies. Celles-ci, assurées de la victoire, marchaient à la débandade, offrant partout des *repaires* dangereux dans un autre moment, mais la dame-maître les enveloppait de sa protection toute puissante. La petite troupe de l'abbé marchait toujours en ordre vers un coin.

— Eh! l'abbé, dit Gorju, enivré des *fumées de la gloire*, vous n'êtes pas encore content de perdre, vous voulez que je vous fasse des *cochons*.

Chacun sait que les *cochons* sont des dames

acculées et frappées de paralysie. Mais les fins joueurs ne désespèrent jamais; sur ses huit dames, l'abbé avait fait le sacrifice de deux; l'une, s'avançant traîtreusement sur la grande ligne où régnait la dame de son adversaire, la força à la prendre pour venir retomber dans ce gouffre qu'on appelle un *tiroir*. Gorju, désenivré tout d'un coup, lâcha un formidable juron. La chance tournait; sans *dame*-maître, Gorju devait perdre; ses troupes étaient éparses çà et là, tandis que la phalange de l'abbé s'avançait triomphante et serrée, sous la forme terrible d'un triangle. — Le triangle est le bataillon carré du jeu de dames.

— C'est encore une surprise, dit Gorju.

— Une surprise! répondit l'abbé, peut-on dire cela? J'ai joué le plus loyalement du monde.

— Loyalement, loyalement, vous voulez dire en enfant de Loyola.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par là, monsieur Gorju.

— Est-ce que les jésuites jouent loyalement? Vous êtes un vieux jésuite, l'abbé.

L'abbé Duflot haussa les épaules.

— Si je vous avais connu au bon temps, l'abbé, comme je vous aurais fait accrocher en haut de la lanterne, pour voir si elle brûlait!

— Baste! continuons notre partie, vous n'avez pas encore perdu.

— Non, non, je ne joue pas avec les hommes qui jouent frauduleusement.

— Monsieur Gorju, vous allez trop loin; il me semble que je me suis toujours conduit en honnête homme.

— Je vous dis, l'abbé, que je ne peux pas sentir les jésuites et les cafards; avec toutes vos momeries, vous ne cherchez qu'à tromper les *citoyens*.

L'abbé, prévoyant un orage et un discours révolutionnaire, prit son chapeau et se leva en disant : — Monsieur Gorju, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Le maire ne répondit pas. Il appela sa bonne : — Toutes les fois que l'abbé viendra, dit-il, réponds que je n'y suis pas. Mais l'abbé ne revint plus, et Gorju dit à Joséphine d'aller le chercher; ce à quoi l'abbé répondit que, le nombre des mal-

heureux augmentant tous les jours, il croirait manquer à son ministère en jouant au lieu d'aller les consoler. Gorju, furieux, le fit condamner à un franc d'amende pour avoir contrevenu aux arrêtés concernant la salubrité publique; Thérèse fut acquittée, à propos de prétendues injures adressées au garde-champêtre *dans l'exercice de ses fonctions*.

La haine s'amassa dans le cœur du maire. Il assista un jour au sermon, et il écrivit au préfet que le curé prononçait des sermons henriquinquistes, et qu'il supprimait le nom de *Philippum* dans le *Domine*. Ces mensonges valurent au pauvre abbé Duflot les sévères réprimandes de l'évêque de Soissons. Mais Gorju n'était pas content, ces petits moyens ne satisfaisaient pas sa vengeance. Un jour, il se leva avec un grand air de joie. Ses petits yeux verts clignaient de méchanceté. On eût dit les yeux d'un chat guettant une souris. Il appela son garde-champêtre Valot, et lui donna quelques ordres à voix basse. Valot fit une grimace de plaisir, et partit.

Vers le soir, on vint prévenir Gorju que M. le

curé Duflot avait eu une attaque d'apoplexie en traversant la place. Le maire se dit : *Enfin!* et répondit :

— Ah ! le pauvre homme !

M. le curé, en traversant la place, avait aperçu la grande croix de pierre, qui est au milieu, *peinte en tricolore*. — La vengeance du maire avait porté ses fruits. L'abbé Duflot mourut des suites de son apoplexie.

En 1840, j'ai vu cette croix de pierre, toujours tricolore; un fermier de Classy-les-Bois m'a conté ces détails, que j'ai essayé de reproduire dans toute leur naïveté.

9 décembre 1845.

FANTAISIES

ET

BALLADES

L'HIVER.

A M. Gérard de Nerval.

Paris a froid, Paris a faim. La neige est venue. Paris a son grand manteau blanc qui dit au riche de prendre le sien. Le peuple ne met pas son manteau, lui ; il n'a que sa pauvre vieille blouse. Encore ses bras nus passent-ils souvent par les coudes troués.

«On a pêché, dans le bassin des Tuileries, les petits poissons rouges, afin de les préserver du froid.»

A la nuitée, les trottoirs reçoivent leurs déguenillés clients de chaque jour. Plus l'endroit est sombre, mieux garnie sera la place. Le pauvre craint l'œil des sergents et les sergents ne fouillent pas tous les endroits obscurs. Une mère porte ses trois enfants : — La charité, monsieur, s'il vous plaît ? — Le passant passe.

« On a pêché, dans le bassin des Tuileries, les petits poissons rouges, afin de les préserver du froid.»

La caisse du Mont-de-Piété est vide. Les matelas, les *couvertes* ont tout emporté... c'est l'hiver. Le Mont-de-Piété du faubourg Saint-Marceau — *le faubourg souffrant*, comme dit le peuple dans son langage coloré — est encombré. C'est une queue de pauvres comme à l'Opéra on n'a jamais vu queue de riches. Beaucoup sortent la tête basse, l'air morne.

La femme et les enfants attendent le *prêt* pour souper, et l'employé a signifié cette terrible formule : « Nous ne pouvons pas prêter là-dessus. »

« On a pêché, dans le bassin des Tuileries, les petits poissons rouges, afin de les préserver du froid. »

L'homme entre; sa femme ne lui dit rien, elle a deviné. —Allons, ma femme, console-toi. Nous ne souperons pas aujourd'hui... Je rapporte le drap, nous n'en aurons que plus chaud. — Mais demain!

« On a pêché, dans le bassin des Tuileries, les petits poissons rouges, afin de les préserver du froid. »

La malheureuse va, timide, chez le boulanger, mais crédit est mort pour les pauvres gens. — Vous me devez déjà trois francs. — Mon mari vous paiera quand il aura reçu sa semaine, monsieur. — Non, je ne fais plus crédit; on est trop exposé dans ce quartier. —Je vous en prie mon bon monsieur. — Bah! il y a des bureaux de charité. — Mes enfants meu-

rent de faim! — On ne meurt jamais de faim. Du reste, le gouvernement ne s'occupe-t-il pas assez des malheureux? dit le boulanger, qui a lu, le matin, dans son journal :

« On a pêché, dans le bassin des Tuileries, les petits poissons rouges, afin de les préserver du froid. »

19 décembre 1844.

LE PRINTEMPS.

A M. Auguste Vacquerie.

I.

Quelquefois, sur le matin, je suis réveillé par un orgue atteint d'aliénation mentale, dont la manivelle détraquée se livre à de fols égarements; cet orgue joue un certain air fort trivial qui a passé par tous

les gosiers avinés des buveurs de la barrière, qui a roulé par tous les ruisseaux de Paris. — J'aime cet air-là; une amie à moi dedans le temps le chantait tout le jour : j'ai perdu l'amie, j'ai gardé l'air. Quand je l'entends, c'est comme si j'avais une bague des cheveux de la morte. Pour accompagnement à l'air, il entre par le coin du rideau volage un brin de soleil qui court sur le lit.

II.

Le soleil me dit avec ses rayons jaunes et gais : Voilà le printemps qui m'envoie te saluer. Ce sera bientôt le moment d'aller batifoler à la Sablière de Ville-d'Avray.

III.

J'ouvre vitement la fenêtre pour donner un sou à cet orgue faux qui est si harmonieux. — Où est l'orgue? où est le soleil? Ils sont partis tous les deux

bras dessus bras dessous... A leur place roulent mornes et désolés deux corbillards nègres.

IV.

C'est donc là le signal du printemps, des corbillards faisant queue! C'est donc ainsi qu'il fait son entrée dans la capitale, le jeune printemps! — Triomphateur lugubre, que les poëtes mercenaires chantent annuellement!

V.

D'après l'avis d'un philosophe, j'avais pris logis près des champs. Mais les cimetières sont aux champs aussi comme les marguerites et les lilas. Et les convois longent ma rue, des convois de toutes les classes, pauvres et riches, des barons et des laquais, des pairs et des maçons, des gardes nationaux et des bossus,

VI.

On traduit devant la cour d'assises pour moins de crimes d'honnêtes gens qui ont à peine donné un petit coup de couteau à leurs maîtresses, des femmes vertueuses qui font manger à de prosaïques rentiers d'appétissants gâteaux à l'arsenic. Pourquoi un *ministère public* de sens n'aurait-il pas le courage de mettre en accusation le printemps?

VII.

Je me sauve de ma fenêtre — grillée par tous ces corbillards. — La rue du Bac a ce charme particulier que, si elle est longue à mourir, on n'y rencontre pas de demi-sots. — Par hasard, il y a un gros de foule qui se tourne du côté de Saint-Thomas-d'Aquin.

VIII.

Ce ne seraient pas les témoins à charge qui man-

queraient dans l'affaire du printemps. Tous ceux qu'il a griffés de sa griffe cruelle n'auraient qu'à sortir de leurs tombeaux. Avec de telles preuves, le printemps serait condamné, malgré les avocasseries, — sans circonstances atténuantes.

IX.

Encore une mort qui est écrite en chapes noires, avec ornements d'argent au front de Saint-Thomas-d'Aquin. Cinquante voitures attendent à la porte; pour les conduire, cinquante messieurs, gros et gras, la mine fleurie, l'oreille rouge, chapeau à cornes avec *pleureuse* en pendeloques et bottes à l'écuyère, luisant comme des soleils. — Au dedans de l'église, se fait entendre une musique lamentable. Quelques invités pleurent, quelques parents rient. Les invités pleurent à cause des bémols, — expression de la douleur, — à cause surtout d'un groupe de violoncelles mélancoliques qui mettent l'âme en deuil. Pendant que trois trombones vigoureux lancent aux voûtes

leur note déchirante, les parents rient à cause qu'ils pensent que *leur* mort doit être très-satisfait de ce qu'on lui a offert une musique de violoncelles et de trombones.

X.

— Voilà une belle journée de printemps, dit à la porte l'ordonnateur des Pompes, en offrant une prise à un subordonné.

— Merci bien, il est à la fève....

— Oui, je le prends à la Civette.

— Je m'en doutais... Nous aurons un temps superbe, du soleil, pour la cérémonie. (*Déposition consignée au procès.*)

XI.

On n'enterre pas qu'au faubourg Saint-Germain. Là-bas, à l'hôpital, dans une chapelle dénudée, sont des jeunes hommes en vêtements pâles. Leurs habits

rient, leurs souliers pleurent. C'est des gens intelligents, qui prient agenouillés, parce que l'un d'eux est mort sans nom... L'hôpital l'a appelé tyranniquement numéro 98, et le printemps n'a eu aucune pitié pour cet humble numéro. A côté sont trois croque-morts, les rebuts des Pompes; l'un d'eux met la main à sa poche, en tire quelque chose, roule le quelque chose et le porte à la bouche. Cela fait une petite montagne rondelette à la joue gauche. La joue droite, par balance, se creuse et fait la fossette, —*le crachoir des amours*, a dit Henri Heine. Cependant le prêtre s'avance, bénit le pauvre cercueil; les amis deviennent si blêmes en secouant le goupillon sur le mort, que la montagne du croque-mort affligé change de place et force la fossette à prendre un chemin opposé....

XII.

O poëtes, vous rendrez compte un jour de vos adulations! Ce printemps que vous disiez si jeune,

il est vieux et met du fard pour cacher sa tête de mort d'hiver. Ce printemps qui emporte dans les fourgons des Pompes des gerbes de beaux jeunes gens, des gerbes de belles jeunes filles, des gerbes de vieux vieillards, c'est pis que peste, c'est pis que choléra : — c'est une goule affamée !

XIII.

Le croque-mort à la montagne et à la fossette vaut mieux que le printemps. O poëtes, les temps sont venus de chanter le croque-mort.

5 avril 1846.

L'ÉTÉ.

A M. Auguste Lireux.

Alors le soleil est le roi du monde. Il assemble ses rayons : — « Brillants serviteurs, allez-vous-en par toute la terre.

« Toi, tu attendriras l'asphalte.

« Toi, tu te percheras sur le dos du nègre, at-

tendu que le colon a soif et qu'il *aime boire la sueur des noirs.*

« Toi, je te recommande de dorer le blé.

« Toi, tu iras demeurer dans cette mansarde qui a eu froid l'hiver.

« Toi, tu vas faire que le raisin de cette année soit bel et bon.

« Toi, tu chaufferas l'eau des rivières.

« Toi, tu te tiendras sur les toits pendant que le maçon chante un duo avec le pinson.

« Toi, tu t'introduiras dans les forêts et tu jetteras un peu d'or parmi tout ce vert. »

Quand le soleil a parlé de la sorte et ainsi fait bien d'autres commandements, les rayons lui tirent leurs chapeaux et s'en vont en congé trimestriel. Le soleil, qui est un brave homme, ne veut que le bien; mais il a des serviteurs qui outrepassent ses intentions et qui font le mal, parce qu'on leur a laissé le licou trop lâche.

Je veux raconter un méfait qu'un de ces rayons a commis l'an passé à mon préjudice, et qu'il suffira sans doute de consigner pour que cet abus dispa-

raisse à l'avenir. — J'avais un pastel de Boucher, un pastel charmant qui a été gravé en couleur par le sieur Demarteau : c'était une tête de jeune fille qui tenait les yeux baissés et qui affectait les mines les plus pudiques du monde.

Jusqu'alors cette jeune fille s'était tenue tranquille et ne m'avait fait aucune infidélité. Elle demeurait dans ma chambre, calme, accrochée par un clou au mur. La fenêtre était ouverte constamment; la jolie fille eût pu regarder les cavaliers dans la rue, mais elle ne daignait pas lever ses beaux yeux gris.

Je n'ai rien de la duègne dans mes idées, encore moins de Bartholo, cependant cette innocence me causait de vifs plaisirs. — Un jour pourtant, je m'aperçus que mon amie était plus pâle que de coutume; j'attribuai cette pâleur à un malaise passager. Le lendemain et le surlendemain virent la jeune fille perdre de plus en plus ses couleurs rosées; elle paraissait triste. Ses lèvres de cerise devinrent transparentes comme un grain de raisin blanc. Inquiété, je me cachai derrière un rideau, afin de voir ce qui lui causait un chagrin si violent.

Vers le midi, un rayon de soleil grimpa par la fenêtre et entra dans la chambre; la figure de la jeune fille s'illumina de bonheur : c'était son amant. Le rayon commença par lui baiser la joue, les lèvres; *elle* paraissait heureuse et ruisselante de bonheur. Ces baisers durèrent trois heures; j'aurais tué l'infâme rayon qui me ravissait mon bonheur.

Quand le rayon partit en descendant par la fenêtre comme il était venu, le visage de la jeune fille s'assombrit et sembla voilé par sa pâleur. Sans gourmander mon amie, sans lui faire le moindre reproche, je l'emportai et l'enfermai dans un cabinet inaccessible à ce rayon séducteur; mais mon amie de ce jour resta morne et désolée. Et plus ses rosées couleurs ne sont revenues.

30 novembre 1846.

L'AUTOMNE.

A M. Pierre de Fayis.

Quand la feuille jaunit,

La diligence amène de jeunes messieurs pâles, poëtes de leur état et, qui pis est, poëtes élégiaques. Ils s'en vont au bois,

Quand la feuille jaunit,

Au bois où se récolte le poitrinaire. Tirily ! voilà que les feuilles muent et prennent un ton fauve. Elles ne tombent pas encore aujourd'hui; elles s'accrochent par un dernier effort aux branches jusqu'à demain.

Quand la feuille jaunit,

Les allées du bois s'emplissent. Les pauvres gens vont aux feuilles avec des sacs. C'est quasi du bois pour les dures soirées d'hiver.

Quand la feuille jaunit,

Le poëte ne se sent pas de joie, à cause que, saint Vincent de Paule de l'automne, il est en quête de poitrinaires-trouvés et que le poitrinaire-trouvé représente généralement 300 vers (75 fr., à 25 cent. le vers).

Quand la feuille jaunit,

Le poëte cherche, cherche et recherche. — Pas de poitrinaires, pas de pain, dit-il. — Cependant, tout là-bas, au bout de l'allée, un homme pâle marche lentement. « Oh ! s'écrie le poëte, voici venir un fort beau poitrinaire, grand, long, la mine désolée. Joli poitrinaire, ma foi ! »

L'étranger, qui est au bout de l'allée, tire son calepin, écrit en murmurant : « L'année est mauvaise. Celui-là qui vient vers moi ne vaut pas cent vers. A trois sous le vers, je ne gagnerai guère que quinze francs... mauvais métier ! Enfin je prendrai ce méchant poitrinaire tel qu'il est. »

Quand la feuille jaunit,

Ils arrivent tous deux en présence. — Monsieur, dit l'un. — Monsieur, dit l'autre. — Je désirerais vous emporter chez moi. — Je vous demanderai la permission de venir faire un petit tour à mon logis. — N'êtes-vous pas poitrinaire ? — Et vous-même, mon bon monsieur. — Moi ! j'en vends. — Moi !

j'en mange. — Vous seriez donc poëte ? — Vous l'avez dit. Et vous? — Hélas ! j'ai ce malheur. — Ah ! s'écrient-ils d'une voix désolée,

Quand la feuille jaunit !

10 octobre 1846.

LA MORGUE.

A M. Wallon.

Un bâtiment bourgeois et carré qui baigne ses pieds dans la Seine, — voilà la Morgue au dehors.

Huit lits de pierre, huit cavaliers dessus, voilà la Morgue au dedans.

La Morgue aime la Seine, car la Seine lui fournit des épaves humaines.

Ce qu'elles consomment à elles deux, ces terribles recéleuses, on l'ignore; mais le nombre en est grand.

Elles ne tiennent pas à avoir des amants beaux et coquets, roses et blonds. Ouich! elles veulent la quantité.

Aussi la Morgue s'entend-elle avec la Seine pour défigurer les hommes, afin de les garder le plus longtemps possible.

Ce n'est pas dans Paris que la Seine est une gaie rivière, et il faut marcher loin pour retrouver les *bords fleuris* de madame Deshoulières.

La Seine de Paris est une rivière fétide, verte l'été, jaune l'hiver, obscure comme une chambre noire.

Quand la Seine empoigne un homme, elle vous le prend au collet comme un sergent de ville et l'emmène dans son lit. Les matelas de ce lit sont rembourrés de tessons de bouteilles, de bottes moisies, de clous rouillés, de chiens et de chats sans

poils, enfin la quintessence des immondices de Paris, la ville aux immondices.

La Seine est capricieuse comme une femme; elle a des fantaisies. Elle garde son nouvel amant quelquefois un jour, quelquefois une semaine, quelquefois un mois, selon que le cavalier lui plaît. Puis, fatiguée, elle le lâche en le parant de ses couleurs. Il revient vert ou jaune.

Alors la Morgue ouvre ses grands bras et s'empare des restes de la Seine. Elle commence par ôter au cavalier ses habits qui pleurent.

Elle l'étend sur un lit de pierre après l'avoir bien nettoyé, bien lavé, bien *ficelé*, disent quelques-uns.

Et tous les jours la Morgue ouvre ses portes au public. Elle ne craint pas, l'impudique, d'accuser le nombre de ses amants.

La foule, gourmande d'émotions, y court; surtout les femmes. Par hasard j'entrai un jour.

Sur un lit était étendu un vieillard que la Seine avait teinté de rose. Les cheveux étaient blancs, rares et hérissés. Sur la poitrine se dressaient quelques poils, blancs et rares aussi. Le ventre était

gonflé sous le masque de cuir, — qui est la feuille de vigne de la Morgue.

Parmi les curieux se trouvait une femme portant dans ses bras un enfant. La femme aurait voulu avoir dix yeux pour voir. L'enfant sommeillait. — Eh! petit, dit la mère en montrant du doigt le vieillard plus terrible que la plus terrible toile espagnole, regarde donc, vois-tu le *beau monsieur?*

16 août 1846.

TRADUCTION DE HENRI HEINE.

A M. Pierre Dupont.

Appuie sur mon cœur ta main blanche! Dis-moi, entends-tu le bruit qui s'y fait?

C'est un charpentier qui me met le cœur en émoi en clouant un cercueil pour quand ma mort sera inscrite au sablier funèbre.

Nuit et jour le gredin rabote ses planches, et sa scie m'empêche de fermer l'œil.

— Ah ! monsieur le charpentier, de grâce, finissez vitement votre cercueil, que je puisse m'y coucher tout entier.

30 novembre 1846.

BIOGRAPHIE

DE

CARNAVAL

BIOGRAPHIE DE CARNAVAL.

À M. Pier-Angelo Fiorentino.

Vous connaissez tous le *chien Berganza*, d'Hoffmann, ce chien si philosophe, ce chien si fin, ce chien si observateur, qu'il devient un chien de génie. Il *jappe* ces quelques phrases :

« Sous un certain rapport, chaque esprit quelque

peu original est prévenu de *folie,* et plus il manifeste de penchants *excentriques* en cherchant à colorer sa pâle existence matérielle du reflet de ses visions intérieures, plus il s'attire des soupçons défavorables. Tout homme qui sacrifie à une idée élevée et exceptionnelle, qu'a pu seule engendrer une inspiration sublime et surhumaine, — son repos, son bien-être et même sa vie, — sera inévitablement taxé de *démence* par ceux dont toutes les prétentions, toute l'intelligence et la moralité se bornent à perfectionner l'art de manger, de boire, et à n'avoir point de dettes. »

Ces quelques lignes d'Hoffmann sur l'*excentricité* furent pour moi une illumination. Depuis lors je me suis défié des accusations de *folie* qu'on jette si gratuitement à la tête du premier venu.

Où est la route qui sépare la raison de l'excentricité, l'excentricité de la folie ? Personne n'en sait mot, pas même les célèbres médecins qui ont écrit sur les maisons de fous, — les hôpitaux de l'âme, — a dit M. Alphonse Esquiros.

Il savait bien ce qu'il faisait, le grand Hoffmann,

en se cachant sous la peau du chien Berganza; il prenait lui-même sa défense avant de mourir. Walter Scott, cet antiquaire froid et anglais, n'attaquait-il pas d'une façon impie les œuvres du poëte, que son imagination protestante ne pouvait pas comprendre? Et, de nos jours, Hoffmann n'est-il pas traité par ses admirateurs de romancier *fantastique*, tandis que ce fantastique n'est autre que de la réalité la plus réelle?

. . . .

Entre tous les habitués que recèle la Bibliothèque royale, et qu'on voit tous les jours d'étude régulièrement de dix à trois heures, les étrangers s'arrêtent avec surprise devant un homme penché sur son travail sans lever la tête. Cet homme est habillé d'une petite veste rouge éclatante, d'un pantalon étroit, court, à pont, rouge, d'un gilet rouge et de pantoufles rouges aussi. Autour de son cou flotte une décoration inconnue, — un grand cordon bleu moiré. Près de ses papiers, de ses livres et de ses journaux sur la table, gît un chapeau de paille dont le ruban est remplacé par une chaînette d'acier; à

cette chaîne pendent quelques fleurs artificielles aussi fanées que des fleurs naturelles, des grains d'Amérique, des verroteries, du clinquant, enfin les ornements chéris des sauvages ou des bourgeois du temps des breloques de montre, ou des paysans qui reviennent en pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse.

L'inconnu est âgé; ses cheveux rares sont blancs, sa barbe grise. Sur sa belle figure amaigrie courent des sillons nombreux qu'ont dû creuser les larmes. — La pluie creuse les grès !

Trois heures vont sonner au cadran de la Bibliothèque. Les employés remettent en place les livres. Chacun se lève. L'inconnu prend son chapeau de paille et sort. Il monte la rue Richelieu et suit la ligne des boulevards jusqu'à la Madeleine, sans être même suivi par les curieux. Et cependant son costume est étrange.

Par hasard un provincial le regardera avec des yeux inquiets; peut-être le suivra-t-il quelques minutes; mais, fatigué de marcher seul à la suite d'un homme vêtu de rouge, il s'arrêtera et demandera, l'imagination tourmentée par ce grand cor-

don qui ne peut appartenir qu'à un prince ou un ambassadeur étranger :

— Quel est cet homme? — C'est Carnaval. — Ah! dit le provincial la bouche ouverte par l'étonnement que lui cause le nom. Et il s'éloigne en se disant : — C'est un fou.

On pourrait croire en effet que Carnaval est un surnom. Le costume est dans la gamme du nom. Et le peuple parisien a bien assez d'esprit pour se faire le parrain d'un original. N'est-ce pas les dames de la halle qui avaient surnommé les marchands de vinaigre les *limonadiers de la passion ?*

Mais on se tromperait ici. Carnaval est un nom sérieux, un nom réel; Carnaval est bien le fils de Carnaval père. Son frère est un des prêtres les plus remarquables de l'Italie; il réside à Naples et s'appelle aussi Carnaval.

Ainsi tombent les arguments de ceux qui, ne pouvant pas contester la réalité du nom, prétendront peut-être que ce nom a dû influencer sur le moral des Carnaval.

Il vint à Paris vers l'année 1826. Il arrivait d'Italie

avec quelque peu de fortune. Ses compatriotes le reçurent à merveille; puis il disparut. On n'en sut que plus tard la cause. Carnaval était devenu amoureux; il perdit la femme qu'il aimait : ce lui fut un coup de foudre.

Tous les jours il allait au cimetière prier sur la tombe de la défunte. Le gardien remarqua qu'il tirait de sa poche un papier en forme de lettre et qu'il le cachait près de la pierre. Aussitôt après le départ de Carnaval, on alla à la cachette et on trouva cinq lettres dont trois étaient devenues indéchiffrables à cause de l'humidité ou de la pluie. L'avant-dernière n'était qu'un billet. Quant à celle qu'il venait de déposer, elle fut donnée, ainsi que les autres, à M. B....i, un riche Italien qui s'intéresse à tous ses compatriotes, qui fut le premier à retrouver les traces de Carnaval, et qui nous a permis d'en copier quelques fragments. La voici telle que la traduction, — car elle était écrite en italien, — peut la reproduire fidèlement :

« AMIE,

« Vous ne me répondez pas. Vous savez cependant que je vous aime... Est-ce que les distractions de l'*autre* pays vous font m'oublier? Ce serait mal, bien mal. Voilà déjà cinq jours, cinq longs jours que j'attends de vos nouvelles. Je ne dors plus, ou, si je m'assoupis un peu, c'est pour rêver de vous.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé votre adresse? Je vous aurais envoyé vos robes, vos habits... ou bien plutôt, ne me les redemandez pas, laissez-les-moi, de grâce. Je les ai mis sur des chaises, et il me semble que vous êtes là, dans une pièce à côté, et que vous allez entrer pour vous habiller. Et puis ces vêtements qui vous ont touchée embaument ma petite chambre; alors je suis heureux en rentrant.

« Je voudrais avoir votre portrait, mais bien fait, bien ressemblant, qui puisse rivaliser avec l'autre; car j'en ai un autre; il est dans mes yeux, et celui-là ne s'altérera pas. Que je ferme les yeux, que je les ouvre, je vous vois toujours... Ah! mon amie, qu'il est ha-

bile le grand artiste qui veut bien me laisser ce portrait!

« Adieu, amie; répondez-moi demain, aujourd'hui si vous le pouvez. Si vous êtes trop occupée, je ne vous demande pas une page ni une ligne, trois mots seulement. Dis-moi seulement que tu m'aimes.

« CARNAVAL. »

M. B.....i crut à une mélancolie douce dont chaque jour devait dévorer une parcelle, et il pria le gardien du cimetière d'enlever quotidiennement les lettres à mesure que Carnaval en apporterait; mais M. B.....i se trompait. Carnaval tomba dans un morne désespoir en voyant que son amie ne lui répondait pas. Il cessa de revenir au cimetière après avoir écrit trente lettres.

C'est alors que, passant sur le boulevard, il s'arrêta devant un marchand de nouveautés qui avait à son étalage des étoffes d'un ton criard. En les voyant, Carnaval sourit, et il entra dans la boutique acheter quelques aunes de chacune de ces étoffes.

Huit jours après, il parut sur le boulevard tout

habillé de rouge. On le suivit et il rentra chez lui avec un cortége d'au moins cinq cents personnes.

Le lendemain, il traversa le même boulevard, vêtu entièrement de jaune. Les flâneurs, les gamins, coururent après lui et continuèrent à lui servir de gardes du corps.

Le surlendemain, il était habillé de bleu-de-ciel. Ce nouveau costume n'inquiéta pas autant la curiosité; cependant il occasionna encore un attroupement, quoique moins nombreux.

Jusqu'à l'année 1830, Carnaval apparut aux habitants du boulevard dans des habits d'une coupe et d'une couleur originale. On s'habituait à lui, et lui s'habituait aux curieux. La révolution de 1830 arriva; le 28 juillet, Carnaval traversait le Pont-Neuf à peu près habillé comme Henri IV. Il ne voyait personne à cette époque, ne lisait pas les journaux, et était loin de se douter que Paris était en pleine révolution. Il fut tout d'un coup arrêté par une bande d'insurgés armés de fusils et de sabres.

— Voilà un carliste, enfin. — C'est un prince, dit-on.

Carnaval les regardait fixement.

— Il faut le mener au poste. — Non, nous n'avons pas le temps, il faut le descendre. — A la Seine le prince ! crièrent plusieurs voix.

Déjà quatre bras vigoureux s'apprêtaient à l'enlever lorsqu'un cocher de fiacre, passant, s'écria :

— Eh ! arrêtez, les autres! — Qu'est-ce que tu veux, toi? — Pourquoi voulez-vous faire boire un coup à ce pauvre homme? — C'est un carliste. — Et non, c'est Carnaval.

Les insurgés se regardèrent et prétendirent que cet homme voulait insulter à la révolution en se présentant dans les rues vêtu en *Bourbon*.

— Vous ne voyez donc pas, dit le brave cocher, que cet homme est fou? Il se promène comme ça sur les boulevards, dans cet harnachement, depuis un temps infini.

Cette explication satisfit pleinement les insurgés, et Carnaval fut ramené en voiture par le cocher qui craignait qu'un nouvel accident n'eût pas des suites aussi heureuses. Tout le long du chemin, il répéta tellement à Carnaval : *Vous l'échappez belle !* que

celui-ci finit par comprendre que Paris n'était pas aussi calme que de coutume. Aussi, le lendemain, reprit-il ses anciens habits noirs.

Mais la tristesse avec. Il sentit son cerveau se troubler. Il se rappela la mort de son amie. De jour en jour il comprenait que la raison l'abandonnait. Ayant bien réfléchi à ce changement d'humeur, Carnaval alla tout droit sonner à la porte de Bicêtre. Il y resta peu de temps à subir un traitement modéré. Le médecin était tout étonné d'entendre un fou raisonner avec autant de froid sur sa position.

— Faites venir mes habits de couleur, dit Carnaval.

On s'empressa de satisfaire à ses demandes. Quand il eut passé une manche de son habit rouge, il était gai comme devant.

— C'est les habits noirs, dit-il, qui m'avaient rendu malade. Je ne peux pas voir le noir. Vous êtes bien *fous*, dit Carnaval, de sacrifier à une mode aussi laide. Vous avez toujours l'air d'aller à l'enterrement. Moi, quand je suis très-joyeux, je mets mon habit rouge. Il me va si bien... d'autant plus que mes

amis sont avertis. On se dit : Tiens, Carnaval est de très-bonne humeur aujourd'hui... Si je suis moins folâtre, vite l'habit jaune... Il ne va pas mal non plus. On sait ce que ça veut dire. Quant à l'habit bleu, je le porte les jours où le soleil est moins brillant, où je suis un peu mélancolique. — Ah! dit le médecin, vous êtes guéri. Habillez-vous ainsi qu'il vous plaira.

Carnaval, dont les petites rentes diminuaient plutôt qu'elles n'augmentaient, songea à se créer un état. Très-connu de ses compatriotes, il se mit à donner des leçons d'italien. Les familles italiennes le préféraient aux jeunes professeurs, à cause des demoiselles.

De plus, Carnaval avait trouvé une nouvelle méthode d'enseignement. Il ne se servait ni de corrections, ni de *pensums;* il ne grondait jamais.

— Vous savez bien votre leçon, disait-il aux demoiselles ses élèves, à la bonne heure; demain je mettrai mon costume vert-pomme.

Ou bien, comme punition :

— Ah! disait-il, vous n'avez pas fait votre thème, je ne mettrai pas mon habit café au lait.

Il récompensait avec ses habits, et cela lui était facile, car il possède près de soixante costumes, chacun d'une couleur appropriée, tous étiquetés et appendus, avec le plus grand soin, dans une chambre où nul autre que lui n'entre.

Ainsi vit-il, ce brave homme qu'on traite souvent de fou et qui en remontrerait aux sages. Il n'est pas riche; mais le peu qu'il gagne lui suffit et au delà. Plus d'une fois, il a secouru de pauvres Italiens qui allaient le prier de les introduire auprès des grands personnages de leur pays.

Carnaval connaît tout le monde. Il dîne souvent à l'ambassade italienne, où il tient le haut bout. Les dames lui font cadeau de bijoux sans valeur, de perles, de fanfreluches qui enrichissent sa collection et qui servent à décorer son chapeau.

Tous les matins il se lève à cinq heures de son fauteuil de cuir, car il ne veut pas coucher dans un lit. Il va au marché, sinon pour lui, du moins pour ses amis. Les marchandes de poisson le connaissent aussi bien qu'il se connaît en poisson. Il n'y a pas à

Paris deux cuisiniers plus habiles que lui pour choisir le poisson.

Les achats sont destinés à la table des artistes des Italiens, qui l'aiment infiniment. Pour lui, sa cuisine est bientôt faite; un plat de pommes de terre qu'il accommode lui-même, et il se met aussitôt après en course.

Il est bien rare qu'en sortant de la Bibliothèque royale Carnaval ne rencontre pas quelqu'un et ne lui prenne le bras; alors ce sont des conversations, des dissertations, des discussions sans fin sur l'Italie, sur la musique. Ce *quelqu'un* à qui *il donne le bras*, c'est BELLINI, c'est la MALIBRAN, c'est NAPOLÉON (1).

Après avoir *causé* avec ces illustres personnages, si Carnaval voit sur son chemin le ventre de Lablache qui encombre le trottoir, il l'arrête.

— Bonjour, Lablache. — Ah! vous voilà, mon cher Carnaval! — Je viens de rencontrer Bellini. —

(1) Carnaval, que je ne connaissais que de vue, est venu me rendre, après la publication de cet article, une visite à l'*Artiste.* Il paraît que j'avais oublié M. *Laffitte* en parlant des célèbres morts-vivants.

Comment! dit Lablache, la première fois qu'il entendit parler de cette rencontre posthume. — Je vous dis que j'ai causé avec Bellini. — Lequel? dit le chanteur-éléphant. — Lequel, lequel? répond Carnaval, il n'y en a pas deux... Je vous parle de l'auteur de la *Norma*.

Le ventre de Lablache diminuait d'étonnement.

— Mais, Carnaval, vous savez aussi bien que moi que ce pauvre Bellini est mort... — Ah! Lablache, vous êtes fou, dit en s'éloignant Carnaval.

Lablache mit la main sur son ventre pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve. Il était habitué aux excentricités de son compatriote, mais l'accusation de folie que celui-ci venait de lui jeter à la tête le surprenait violemment.

Plus tard il en parla dans une soirée d'artistes.

— Cela n'a rien d'étonnant, dit M. B.....i, Carnaval est venu tout dernièrement chez moi; il quittait Malibran, m'a-t-il dit. Je discutai longtemps avec lui là-dessus, et comme vous, Lablache, il m'a traité de fou. — Mais c'est vous, lui dis-je, qui êtes fou. Carnaval prit son air sérieux et me dit : — Je

sais bien que je vous parais fou, mais vous vous trompez. Seulement je suis doué de sens que vous n'avez pas. Vous croyez, pauvres gens, fit-il en haussant les épaules, que Napoléon est mort, et Marie Malibran, et Bellini. Ils sont morts pour vous, je le veux bien; mais pour moi jamais. Je vous assure, disait-il avec la plus grande conviction, qu'ils ne sont pas morts, qu'ils m'aiment et qu'ils me fréquentent. Carnaval m'a fait douter de moi-même, continua M. B.....i; peut-être est-il doué de la seconde vue des Écossais. — En tout cas, reprit Pier-Angelo Fiorentino, un des plus charmants esprits de ce temps-ci et de plus le *seul* traducteur de Dante, Carnaval est loin d'être dépourvu du vulgaire bon sens que nous autres, qui n'avons pas la seconde vue, possédons. Il y a dix ans, j'arrivai à Paris et je me promenai dans les Tuileries. Un homme habillé de rouge me sauta au cou. C'était Carnaval. Je le connaissais très-peu, alors que j'écrivais en Italie. — Ah! vous voilà, Fiorentino, me dit-il. Un peu effrayé de causer avec cet homme rouge, je l'entraînai sous les marronniers. — Ne retournerez-vous

pas un jour à Naples? lui dis-je. — A Naples! répondit Carnaval; mais songez donc qu'il me faudrait être suivi pendant dix ans par les enfants dans mon pays, à cause de mes habits. Non, non, je resterai à Paris; le peuple ne s'inquiète plus de mes vêtements de si jolies couleurs, mais il m'a fallu dix ans pour lui faire son éducation.

18 octobre 1846.

A M. EUGÈNE DELACROIX.

MONSIEUR,

Je devrais commencer par parler de vous et non de moi; mais cet *égotisme* est ici tellement nécessité par vos œuvres que je n'hésite pas à me rendre coupable d'une pareille impolitesse.

Il y a un an je faisais dans un journal, qu'il est de mon intérêt de ne pas vous nommer, la critique du salon. J'ai pu m'apercevoir alors, mieux que jamais, de la terreur que vous inspirez aux propriétaires de gazettes; s'il faut aux masses une initiation profonde de la peinture pour la

comprendre, quelles âneries doivent débiter les gens qui se refusent à tout travail, à toute étude et qui s'en rapportent à leur *moi* dont la nourriture intellectuelle est si malsaine. Ce *moi* est rempli, vous le savez, Monsieur, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau pour la littérature *classique* et philosophique; de M. Eugène Süe pour la moderne; des Drolling père et fils pour la peinture. Un peu de daguerréotype, des animaux en verre filé sur la cheminée et une horloge à musique complètent l'éducation de ce *moi.*

Avec d'aussi vagues renseignements, Monsieur, — mais je compte sur l'intuition dont les grands artistes sont tous doués, — vous feriez le portrait d'un propriétaire de journal. Et ils se ressemblent tous, du grand au petit, du petit au grand. On parle encore de la censure de la Restauration en

matière de journaux ; mais jamais elle n'atteindra les proportions énormes que les propriétaires de feuilles quotidiennes exercent habituellement. J'ai des faits de grands romanciers, de grands poëtes, de grands critiques à remplir ce volume : malheureusement ces faits choqueraient trop d'amours-propres. Que ne devait-il pas arriver il y a un an, Monsieur, à moi inconnu et débutant dans la critique picturale ? Eh bien, malgré la censure, malgré les cris des propriétaires, je fis insérer ces lignes dont je vous donne un extrait, car vous ne lisez pas ces journaux :

« Quoique Delacroix se soit souvent inspiré de Gœthe et de Shakespeare, il faut bien prendre garde de lui appliquer les mêmes critiques que nous faisions à M. Ary Scheffer, par rapport au choix de ses sujets. M. Scheffer, *cherchant son succès dans la métaphysique* (opinion de Thoré) plutôt que dans la partie technique de la peinture, est un peintre-littérateur. Au contraire, Eugène Delacroix est seulement

peintre ; il ne prend pas ses brosses en s'écriant : je vais faire de la poésie, il peint.

» J'ai vu quelques bourgeois, effrayés de cette fière peinture, *discuter* le dessin de Delacroix. — Cette opinion a longtemps parcouru le monde ; il est inutile d'expliquer ce dessin aux abonnés têtus qui sont très heureux d'avoir une opinion sur le *dessin*. *Margaritas antè porcos !* — Ce qui m'a le plus étonné, ç'a été d'entendre, le dimanche au salon, le peuple très préoccupé de l'auteur des *Adieux de Roméo*. M. Horace Vernet n'est pas plus populaire. Un Invalide disait à un de ses camarades, en épelant la signature : « *Delacroix, c'est notre premier peintre.* » Un marchand de vins gros et brutal, tenant deux petits garçons, était arrêté depuis longtemps devant la *Marguerite*. — « Regardez-moi ça, petits, leur disait-il avec un ton de voix très admiratif ? » Les petits garçons répondirent qu'ils préféraient une *Fleur-de-Marie* quelconque, qui était près de là. — « Ah ! vous aimez mieux le vernis (il voulait dire le brillant et le clair de cette peinture porcelaine) ; mais le vernis ne fait pas le peintre, dit en s'éloignant cet homme. »

« Cette conversation, daguerréotype fidèle, prouve que le peuple vaut mieux que le bourgeois par certains côtés, car

on lui a dit : Delacroix est un grand génie et il le croit fermement ; tandis que le bourgeois qui a le sentiment moins artistique que le peuple, a la manie de discuter, espérant prouver par là qu'il *sait.* »

Le surlendemain de la publication de cet article, je ne me hasardai qu'en tremblant dans les bureaux de la rédaction. J'avais des pressentiments fâcheux qui se réalisèrent. Les avocats qui ne plaident pas, les graveurs sur bois sans ouvrage qui s'occupent de belles-lettres, clamaient contre moi ; le gérant rugissait ; le caissier me regardait comme fou, et le rédacteur en chef avait de violentes envies de me *flanquer à la porte*, suivant l'expression de Vacquerie. Un de mes *amis-hostiles* déclara qu'il trouvait l'article très-bien et qu'il avait obtenu la veille un grand succès au club, — je ne sais trop quel club de commerçants ; — l'article avait été lu à haute

voix, et le club s'était immédiatement désabonné. Ceci, Monsieur, vous dévoile un des misérables côtés de la petite presse parisienne, dite si spirituelle, si jeune, qui est rédigée par des vieillards en cheveux blancs.

Trois jours après, un de ces vieillards qu'on appelle M. Courtois, qui faisait d'ordinaire la critique de peinture, outré des hommages que je rendais à votre génie, venait dans le même feuilleton déclarer que « *vous peigniez avec un balai ivre* », et autres plaisanteries. Est-il nécessaire d'ajouter que ce M. Courtois est un homme doué d'une surdité complète, qui regarde les tableaux du salon avec un cornet acoustique-lorgnette.

Depuis, je me suis retiré volontairement de ce journal dont le rédacteur en chef a été condamné à huit mois de prison pour diffamation. Pour-

quoi, Monsieur, ne condamne-t-on pas à une détention perpétuelle les critiques comme M. Courtois? Et à quoi bon la critique en peinture? J'ai vu le plafond de la chambre des Pairs, le seul plafond français; il est impossible de rendre cet immense chef-d'œuvre par l'analyse ou la critique. Un feuilletoniste qui a consacré neuf colonnes à analyser le *Dante aux Champs-Elysées* n'a réussi qu'à me laisser un monde d'ennuis. Votre plafond, Monsieur, m'a laissé un monde de bonheurs.

Et par hasard, un poëte allemand, Ludwigh Tieck, m'a rappelé en quelques lignes cette grande peinture: « Ils virent les grands poëtes de l'antiquité et causèrent avec eux. Ils en trouvèrent beaucoup dans ces allées vertes et boisées, entre les rochers et les fleurs, près de fontaines murmurantes et de ruisseaux qui fuient, ou bien

sur les hauteurs de la montagne ; et tous chantaient ou composaient en silence. Des nymphes gracieuses et de charmantes jeunes filles les accompagnaient, prenaient soin d'eux, ou les égayaient de leurs douces plaisanteries. La musique la plus douce retentissait dans la forêt, où de tendres zéphyrs se berçaient en murmurant, et l'écho et les rossignols répondaient à ces chants. »

MONSIEUR PRUDHOMME

AU SALON.

MONSIEUR PRUDHOMME

AU SALON.

—

M. PRUDHOMME *(donnant le bras à madame Pastéris).*

Quel temps, belle dame! quel soleil chaleureux !

Mme PASTÉRIS.

C'est vrai ; il fait bien beau.

M. PRUDHOMME.

Il faut beaucoup aimer les arts pour aller au-

jourd'hui au *Muséum* de peinture; mais les arts sont une si belle chose !

Mme PASTÉRIS.

Et puis ça fait aller le commerce.

M. PRUDHOMME.

A l'âge de quinze ans, j'avais voulu me lancer dans cette partie. Mon père connaissait un certain Jobé, peintre en miniature, homme de talent s'il en fut jamais. Ce Jobé tenait à ce que j'apprisse la miniature; mais mon père me dit : Joseph, remarque bien Jobé, c'est un artiste de talent, il est jeune, joli, bel homme; tel que tu le vois, il finira sur la paille. Joseph, tu annonces une belle main; avec une belle main, on arrive à tout. Mon père ne dit que trop vrai. Jobé mourut à l'hôpital : je devins un calligraphe de quelque réputation, j'ose m'en flatter.

Mme PASTÉRIS.

Une femme qui reçoit de vos lettres doit être bien flattée.

M. PRUDHOMME.

Madame, sans me vanter, j'ai fait quelques conquêtes avec ma plume, quoique la plume seule ne soit rien. A la calligraphie unissez le style, a dit un sage. Et j'avais un style bien brûlant, bien incendiaire. J'aurais pu combattre vingt fois pour ce sujet, si mon caractère et les lois du pays ne s'y fussent opposés. D'ordinaire je terminais mes pamphlets amoureux par une signature à moi, une signature qui disait tout. La missive s'adressait-elle à une femme légère, j'employais la signature déliée et coquette. Pour la femme à sentiments, une signature pleine, passionnée et languissante.

Mme PASTÉRIS.

Ah! monsieur, que je regrette de n'être plus jeune!

M. PRUDHOMME.

Vous vous moquez, belle dame; vous êtes dans toute la force des sentiments, si j'ose m'ex-

primer ainsi. Les printemps vous ont abandonnée, mais pour faire place à un été plein de feu, et les grappes de votre automne seront bien douces à cueillir.

Mme PASTÉRIS.

Ah! Monsieur Prudhomme!

M. PRUDHOMME.

Faut-il, pour mon malheur que les frimas de l'hiver aient glacé mes sens! j'aurais voulu, madame, vous faire l'offrande de mes hommages...

Mme PASTÉRIS.

Et M. Pastéris!

M. PRUDHOMME.

M. Pastéris ne s'en porterait que mieux. (*Riant*) Hé! hé!

Mme PASTÉRIS.

Monsieur Prudhomme, vous êtes bien léger...

M. PRUDHOMME.

Ne faut-il pas toujours avoir le petit mot pour

rire? autrement la vie ne serait qu'un calice d'amertumes. Belle dame, nous voici au palais de nos rois. Prendrons-nous le catalogue du Muséum? je vous avouerai que je préfère deviner le sujet du tableau. On a le plaisir de la surprise. Du reste, je suis tout entier à vos ordres.

Mme PASTÉRIS.

Ce sera comme vous voudrez, monsieur.

M. PRUDHOMME.

Je n'en prendrai pas, alors. Je devine facilement; l'histoire romaine, l'histoire grecque, la mythologie n'ont aucun secret pour moi. La mythologie surtout. Je lis et relis sans cesse le délicieux ouvrage de Demoustier, ses lettres à Emilie. Quelle finesse, quel tour gracieux règnent dans cet ouvrage! On n'est pas plus galant. J'aurais fait des bassesses pour connaître Demoustier, s'il n'était mort. Demoustier et Voltaire, voilà mes auteurs favoris. Ah! madame, la *Pucelle*... On ne refera jamais la *Pucelle*. Le connaissez-vous, cet ouvrage piquant?

Mme PASTÉRIS.

M. Pastéris l'a dans sa bibliothèque, mais il me défend de le lire.

M. PRUDHOMME.

Je vous le prêterai, madame, je vous le prêterai, et vous le dévorerez, j'ose m'en flatter. *(Ils entrent dans le salon carré.)*

Mme PASTÉRIS *(devant un tableau de M. Horace Vernet.)*

Voyez, monsieur Prudhomme, quel beau tableau !

M. PRUDHOMME.

C'est d'Horace Vernet, le fils de Carle Vernet; un farceur encore celui-là. J'ai beaucoup connu un de ses amis. C'était l'homme aux calembourgs...

Mme PASTÉRIS.

Oh ! un officier français qui va être tué par un Arabe. Malheureux jeune homme !

M. PRUDHOMME.

Cependant le marquis de Bièvre l'emportait sur lui...

Mme PASTÉRIS.

Sur cet officier?

M. PRUDHOMME.

Pardon, belle dame; je dis que le marquis de Bièvre faisait mieux le calembourg que Carle Vernet, le père d'Horace Vernet dont le tableau est sous nos yeux. Un jour il dit à Boilly...

Mme PASTÉRIS.

Mon Dieu, il faut la vie d'un homme pour peindre tout cela.

M. PRUDHOMME.

Détrompez-vous, belle dame; tous ces personnages que vous voyez là ne sont rien; le peintre ne s'en occupe guères; il ne fait que les mains.

Mme PASTÉRIS.

Ah! vraiment?

M. PRUDHOMME.

Certainement, les mains sont très difficiles à

rendre ; le reste, les habits, les têtes, est peint par les élèves. Je reviens à Boilly, que j'ai beaucoup connu : ce fut lui, peut-être, le premier qui porta une tabatière à musique. C'était nouveau alors, nous étions en 1815. Boilly était invité, à cause de son esprit de saillie, dans toutes les grandes réunions. Un soir, il met sa tabatière à musique dans sa poche. On causait au coin du feu ; il lâche un air. Toute la société se regarde ; personne ne s'expliquait d'où venait cette délicieuse musique. Quand Boilly eut joui de l'embarras, il montra l'instrument : on rit beaucoup. Il ne fallait que deux ou trois farceurs comme Boilly ponr mettre le monde en révolution. La tabatière à musique devint de mode. Moi-même je cédai à la vogue ; j'en achetai une et je m'en trouvai bien ; je crois même...

Mme PASTÉRIS.

Monsieur Prudhomme, voici un paysage qui me paraît...

M. PRUDHOMME.

Il est fort beau : signé, madame Empis. Il serait bien pour un homme; éclos sous les pinceaux d'une dame, c'est tout dire. Admirez un peu la perspective. Ah! c'est que la perspective est tout dans un paysage ; sans la perspective, point de paysage.

Mme PASTÉRIS.

Et les biches; voyez, elles vont boire!

M. PRUDHOMME.

Très-bien : l'eau est parfaitement rendue ; on distingue même les feuilles des arbres. Ah! le paysage! On fit, si j'ai bonne mémoire, un joli couplet sur le paysage. C'était dans *Fanchon-la-Vielleuse*, une pièce dans laquelle Mme Belmont fit courir tout Paris; elle y mettait un mélange de simplicité, de bon ton, d'enjouement et de sensibilité qui vous émouvaient malgré vous, surtout quand elle disait au jeune peintre Francarville, sur un air connu : *(à mi-voix)*

Au bas d'un fertile coteau,
Dont je garde la souvenance,
Je ferai peindre le hameau
Qui vit les jours de mon enfance.
Il faudrait être mon époux
Pour faire avec moi ce voyage :
J'avais jeté les yeux sur vous...,
Mais peignez-vous le paysage? (*bis*)

UN RAPIN *(écoutant)*.

As-tu fini?

M. PRUDHOMME *(s'échauffant)*

Frondeur audacieux! Les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien mal élevés. Éloignons-nous, madame; je suis d'un caractère bouillant, et il pourrait arriver des malheurs.

Mme PASTÉRIS.

Je vous en prie, monsieur Prudhomme, ne vous fâchez pas; laissez tranquille ce va-nu-pieds avec ses longs cheveux. Ça doit être un peintre.

M. PRUDHOMME.

Jamais, madame; les peintres sont gais, mais

insolents, non. *(Ils arrivent près d'un tableau d'Eug. Delacroix.)* Oh! l'horreur! Il est inconcevable que les jurés reçoivent de pareilles choses. Mais c'est peint avec un balai... un balai ivre, même.

Mme PASTÉRIS.

Passons vite, cette peinture m'agace...

M. PRUDHOMME.

Voyons un peu le nom de l'auteur : Delacroix. On n'a pas d'idée de quelque chose aussi affreux. Je ne prendrais pas ce tableau pour rien. Je ne voudrais pas, moi qui vous parle, avoir fait cela. Pouah! l'indignité; j'ai très-peu dessiné, mais je me flatte, avec ma plume, d'arriver à des résultats plus agréables. Une fois, cependant, je faillis me compromettre : c'était lors de la création des préfets. J'habitais le département de Saône-et-Loire, chef-lieu, Mâcon. Vous avez dû, belle dame, boire du vin de ce pays, il est fort bon et peu coûteux. Si mes souvenirs sont

exacts, il coûte 75 centimes la bouteille; ce n'est pas ici, à Paris, où l'on ne boit que des vins falsifiés, qu'on en trouverait à ce prix. Franchement, je voudrais revoir Mâcon rien que pour ses vins. Les habitants sont aimables ; on y tient bonne table. Le bon vin ! il m'en souviendra longtemps.

Mme PASTÉRIS.

Oh ! les pauvres petits; ils vont être dévorés par le loup ; et la pauvre mère qui se dresse contre la croix. Le loup a l'air d'avoir bien faim. Croyez-vous, monsieur Prudhomme, qu'il les dévorera, le loup?

M. PRUDHOMME.

Soyez tranquille, madame. Remarquez dans le fond un garde-chasse qui arrive avec son fusil. Il ne laissera pas se consommer un attentat aussi déplorable. Cependant il n'y a pas toujours de gardes-chasse. Nous voyons à chaque instant, dans les gazettes, des évènements beaucoup plus douloureux. Le peintre n'a rien inventé.

Mme PASTÉRIS.

Vous croyez qu'il l'a vu.

M. PRUDHOMME.

Certainement, madame. Mais voici qui est plus gai, ce portrait de villageoise âgée; elle va parler.

Mme PASTÉRIS.

Et elle reprise ses bas. Pauvre vieille femme, à son âge!

M. PRUDHOMME.

Ce n'est pas qu'elle ait mauvaise vue. Son mouchoir est parfait d'exactitude.

Mme PASTÉRIS.

Oui, c'est de la laine toute pure.

M. PRUDHOMME.

Et les rides. Voilà ce qui me confond dans la peinture. C'est à s'y tromper. Remarquez encore une fort belle peinture, là, un peu élevée...

Mme PASTÉRIS.

Des femmes nues, c'est un peu libre.

M. PRUDHOMME.

Pardon, madame, le sujet en est historique.

Mme PASTÉRIS.

Alors, il n'y a rien à dire; mais il est bien compliqué, ce sujet. Un Espagnol, très-bel homme, du reste; beau costume, et des Turcs.

M. PRUDHOMME.

Je ne suis pas bien au courant, je vais m'enquérir près de ce monsieur qui a un catalogue. *(A un monsieur) :* Un million de pardons, monsieur, si je vous dérange, c'est pour une dame qui désirerait connaître le n° 688?

LE MONSIEUR.

Comment donc, monsieur, pour une dame, certainement. *(Il lit) :* « Don Alvarès à la re-
» cherche de sa femme, enlevée par des pirates
» d'Alger, la retrouve en vente dans un marché
» d'esclaves; XVe siècle. »

M. PRUDHOMME.

Monsieur, c'est à charge de revanche. Belle

dame, vous aviez deviné juste en disant que c'était un Espagnol : don Alvarès, sujet historique. Des pirates, les Turcs, l'avaient enlevée. L'action se passe au XV[e] siècle ; on était encore en pleine barbarie, les mœurs n'avaient pas alors le vernis d'aujourd'hui.

Mme PASTÉRIS.

Je crois bien, enlever des femmes !

M. PRUDHOMME.

Ce don Alvarès dut être fort désolé, car son épouse est très-bien.

Mme PASTÉRIS.

Elle a tout au plus vingt ans.

M. PRUDHOMME.

Lui porte sur sa physionomie vingt-cinq à vingt-sept ; une union bien assortie. Enfin le mari se met à sa recherche dans les pays les plus lointains. Il arrive chez les Turcs. Vous n'ignorez pas qu'ils trafiquent sur les femmes.

Mme PASTÉRIS.

Les barbares !

M. PRUDHOMME.

Il croit reconnaître une taille chérie, il lève le voile. O surprise! c'est son épouse. Vous pensez s'il est heureux. Le contentement se lit sur son visage. Voilà ce que j'appelle un sujet bien rendu.

Mme PASTÉRIS.

C'est très-intéressant.

M. PRUDHOMME.

Nous en verrons bien d'autres. Tenez , ce décrotteur. Oh ! c'est parfait : la dame trousse un peu sa robe. On voit même le mollet ; hé ! hé !

Mme PASTÉRIS.

C'est trop.

M. PRUDHOMME.

Au contraire, ce n'est peut-être pas assez ; hé ! hé !

Mme PASTÉRIS.

Oh! vous êtes trop libre, monsieur Prudhomme. Mais, c'est particulier; une femme nue, à droite, et qui fume.

M. PRUDHOMME.

Où voyez-vous? Là-bas, j'aperçois. Ceci demande des explications. C'est *une* modèle.

Mme PASTÉRIS.

Comment, *une* modèle?

M. PRUDHOMME.

Oui, qui sert aux artistes.

Mme PASTÉRIS.

Et elle se déshabille ainsi, sans rien, devant deux cents personnes, car ils sont deux cents?

M. PRUDHOMME.

Que voulez-vous? C'est son état de se déshabiller.

Mme PASTÉRIS.

Fi! l'horreur.

M. PRUDHOMME.

C'est un mal pour un bien; il n'y a pas de peinture possible sans cela.

Mme PASTERIS.

Mais elle n'a pas besoin de fumer, et sans chemise, surtout.

M. PRUDHOMME.

Je vous l'abandonne sur ce point. Vous devez sentir que ce ne sont pas des femmes de mœurs très-régulières ; cependant on en a vu...

Mme PASTÉRIS.

Je ne crois pas; une créature qui se prive de tous ses effets devant un tas d'hommes... Non, on ne m'ôtera jamais cette idée-là !

M. PRUDHOMME.

Les artistes ne laisseraient jamais entrer qui que ce fût quand ils ont *une* modèle.

Mme PASTERIS.

Voyez-vous bien? C'est assez clair.

M. PRUDHOMME.

Cependant un jour feu Drolling me laissa voir *sa* modèle ; il est vrai qu'elle était habillée...

Mme PASTÉRIS.

A la bonne heure.

M. PRUDHOMME.

Feu Drolling est celui qui a peint au Louvre *l'Intérieur de Cuisine*, un bijou, c'est ravissant ; les marmites sont à prendre à la main. On compterait volontiers chaque brique du plancher; mais il prenait son temps. Il me disait, à moi qui vous parle : « Monsieur, j'ai mis quatre mois à peindre » le balai. »

Mme PASTERIS.

Quelle patience !

M. PRUDHOMME.

Oui, nous avons des personnes qui pensent qu'on dessine par dessous la jambe ; ces personnes se trompent. Feu Drolling disait toujours :

« Le génie sans la patience n'est rien, » et il avait raison. Je lui portai un jour, par plaisanterie, un soldat dessiné par moi en traits à la plume. Je ne vous dis pas cela, madame, pour me flatter; il le trouva très-bien et le fit encadrer.

Mme PASTÉRIS.

Vous êtes vraiment un homme universel, monsieur Prudhomme... Vous étiez né artiste!

M. PRUDHOMME.

Aussi les ai-je toujours fréquentés. La mort de feu Drolling m'affecta beaucoup. La mort est cruelle! j'oserai même la qualifier d'impitoyable; elle s'attaque aux rois comme à leurs plus simples sujets. Elle moissonne les artistes avec sa faux tranchante... Mais je vous ennuie peut-être avec mes pensées philosophiques...

Mme PASTÉRIS.

On ne s'ennuie jamais avec vous, monsieur Prudhomme.

M. PRUDHOMME.

Vous êtes trop aimable, belle dame. Veuillez voir ce sujet gracieux.

Mme PASTÉRIS.

Le petit amour!

M. PRUDHOMME.

Précisément; encore un emprunt à la mythologie. L'idée est ingénieuse de l'avoir fait voguer sur son arc comme sur un bateau. Il est tranquille celui qui cause tant de passions. Sa flèche, qui a transpercé tant de cœurs, sert d'éventail, et son mouchoir tient lieu de voile.

Mme PASTÉRIS.

On voit qu'il y a du vent.

M. PRUDHOMME.

C'est un doux zéphyr qui le mènera vite à Cythère.

Mme PASTÉRIS.

Comme c'est bien peint; c'est tendre.

M. PRUDHOMME.

Il est impossible de rendre avec plus de chasteté une image voluptueuse. Il a beaucoup de talent, et il ira loin, ce jeune artiste.

Mme PASTÉRIS.

Vous croyez?...

M. PRUDHOMME.

J'en suis sûr; il a dû recevoir des conseils de Girodet. Encore un grand artiste que les arts pleureront longtemps.

UNE DAME *tenant par la main un petit garçon.*

Vois-tu, Fifi, n'a pas été bien sage le petit garçon à sa maman qu'est malade.

FIFI.

Oui, maman.

LA DAME.

N'a renversé le bouillon.

FIFI.

Oui, maman.

LA DAME.

La maman le gronde beaucoup; n'a l'air triste, le petit poulot.

FIFI.

Oui, maman.

LA DAME.

Tu ne seras pas *méçant* jamais, comme le petit à sa maman.

FIFI.

Oui, maman.

M. PRUDHOMME.

Voilà un petit garçon bien intelligent. *(La dame fait un sourire.)* Elle est bien conservée, cette dame.

Mme PASTÈRIS.

Oh! cela dépend.

M. PRUDHOMME.

Je m'entends, pour son âge. *(Bas.)* Voyez-vous ce tableau du roi à Windsor?

Mme PASTÉRIS *(haut)*.

Louis-Philippe.

M. PRUDHOMME *(bas)*.

Lui-même. Il ne faut pas parler trop haut devant ce tableau. Cette peinture est due au pinceau d'Edouard Pingret. Je le connais aussi ; il m'aime beaucoup : nous avons à peu près le même caractère. Il ne fait pas un de ses délicieux petits tableaux sans me consulter.

Mme PASTÉRIS.

Vraiment ?

M. PRUDHOMME.

Il était de la suite du roi, en Angleterre. C'est un homme fort bien en cour ; mais il ne ressemble pas à tous ces gueux d'artistes qui mangent tout, qui vont au café, qui font les cent dix-neuf coups. Non, il est riche, avec cela économe. Pingret donne des soirées délicieuses, où va le grand monde. On prend chez lui du moka délicieux. Quel moka ! Je ne sais trop où il se

fournit. Dernièrement, l'empereur de Russie lui a envoyé du thé de caravane, ce qu'il y a de plus fin en thé.

Mme PASTERIS.

Alors c'est un bon peintre?

M. PRUDHOMME.

Les souverains se l'arrachent.

Mme PASTÊRIS.

C'est beau, pourtant, d'arriver là.

M. PRUDHOMME.

Oui, mais tout le monde ne s'appelle pas Pingret.

Mme PASTÉRIS.

Regardez donc, monsieur Prudhomme, la robe de cette dame, une robe gorge-de-pigeon.

M. PRUDHOMME.

C'est vraiment du satin; il est impossible de pousser plus loin l'illusion. Mais je la reconnais, cette dame, c'est Mme Lecocq.

Mme PASTÉRIS.

Oh ! non, Mme Lecocq n'a jamais porté de robe aussi riche.

M. PRUDHOMME.

La robe ne fait rien ; voyez plutôt le nez, la bouche, les yeux...

Mme PASTÉRIS.

Mme Lecocq a le nez beaucoup plus fort, et elle prise, avec ça.

M. PRUDHOMME.

Je ne dis pas; alors le peintre l'aura flattée. Au surplus, je veux en avoir le cœur net. *(A un jeune homme :)* Monsieur, auriez-vous l'insigne complaisance de me permettre de vous demander si le nom de cette dame est sur le catalogue.

LE JEUNE HOMME.

C'est le portrait du maire d'Yvetot.

M. PRUDHOMME, *étonné.*

Pardon, monsieur, vous errez ; je vous parle de la dame à la robe gorge-de-pigeon.

LE JEUNE HOMME.

Oui, monsieur, c'est le maire d'Yvetot. *(Il s'éloigne.)*

M. PRUDHOMME.

Ce jeune homme me paraît très-original ; mais il est peu complaisant.

Mme PASTÉRIS.

Le voyez-vous, votre jeune homme, qui rit là-bas avec un de ses amis, ou qui se moque?

M. PRUDHOMME.

C'est un peintre, alors; les peintres n'en font pas d'autres. Duval-le-Camus père excelle dans ces sortes de plaisanteries.

Mme PASTÉRIS.

Je ne trouve pas cela plaisant.

M. PRUDHOMME.

Oh! elles ont bien leur charme. Dernièrement on tracassait Duval-le-Camus père dans une maison pour obtenir de lui une croquade. Les croquades de Duval sont très-recherchées, peut-être plus encore que celles de Pingret. Duval demande une feuille de papier très-longue; on l'entoure, on est dans l'enchantement d'avoir une croquade d'un homme artiste jusqu'au bout des ongles. Duval dessine une corde de danseur tendue; puis, dans le haut, un petit bonhomme imperceptible tenant un balancier. Cette plaisanterie me fit rire aux larmes, ainsi que toute la société.

Mme PASTÉRIS.

Effectivement, c'est très-amusant. Monsieur Prudhomme, n'en avons-nous pas assez pour aujourd'hui? Ces tableaux vous donnent mal à la tête.

M. PRUDHOMME.

Vous n'êtes pas la seule, belle dame; il faut

en avoir l'habitude. Ce n'est pas l'unique inconvénient de la peinture. De tous ces jeunes peintres, la moitié peut-être aura trépassé l'année prochaine.

Mme PASTÉRIS.

Seigneur ! est-il possible ?

M. PRUDHOMME.

Hélas! il n'est que trop vrai! La peinture mine la santé. Vous comprenez, le vernis, l'odeur ; l'estomac est bien vite délabré. C'est ainsi qu'on explique la mort de Girodet.

Mme PASTÉRIS.

Vous avez bien fait alors de ne pas vous mettre artiste.

M. PRUDHOMME *(faisant retentir sa basse-taille)*.

Oh ! nous avons du creux (1).

20 mars 1846.

(1) Quelques-uns me reprocheront peut-être d'avoir emprunté

à M. Henri Monnier la célèbre création de *Monsieur Prudhomme.* Je réponds à cela que *Monsieur Prudhomme* n'est pas un individu, mais des individus. Le célèbre caricaturiste a créé, *sans s'en douter*, la plus grande figure du 19e siècle. Autrefois le peuple s'appelait *Jacques Bonhomme;* aujourd'hui la bourgeoisie s'appelle *Monsieur Prudhomme.* Cela est malheureux pour la nation française, mais cela est.

Qu'on ne s'y trompe pas, *Monsieur Prudhomme au salon* n'est pas une simple farce; cette étude a la prétention de peindre la classe d'individus qui a nommé cette année M. Brascassat à l'Institut, qui souffre les inspirations de M. Chapuis. Montlaville à la chambre, qui s'enthousiasme devant les caricatures de feu Grandville, qui a dévoré, acheté avec ou sans illustrations, les huit et quelques éditions de *Jérôme Paturot*, en un mot les *Monsieur Prudhomme.*

GRANDEUR ET DÉCADENCE

D'UNE SERINETTE.

A M. Jules Janin.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

D'UNE SERINETTE.

—

Madame veuve Brodart, la mère.

..... Toute petite ville de province a une rue particulière, une rue occupée seulement par des bourgeois, isolée, à l'ombre et silencieuse. Il y pousse de l'herbe. Cependant cette rue calme comme un cercueil, où les rideaux sont soigneu-

sement tirés, gouverne la ville : c'est de là que partent les accusations les plus terribles, en ce sens qu'elles sont sourdes, anonymes et qu'elles éclatent sur la ville comme des trombes.

Un étranger passe dans cette rue : il n'a vu personne aux fenêtres; mais vingt yeux embusqués derrière l'ouverture imperceptible d'un rideau ont pris son signalement. Chacun s'interroge; aussitôt après, on fait l'instruction.

Si les bourgeoises de la rue Châtelaine espionnent ainsi les étrangers, quelle attention n'apportent-elles pas à disséquer, à scalper les moindres faits et gestes de leurs concitoyens. Le malheureux *sujet* qui est dénoncé à ce féminin tribunal des dix, est plus à craindre que s'il était accusé d'empoisonnement; les bourgeoises sont aussi habiles à trouver matière à diffamation que l'est l'appareil de Marsh à recueillir du poison. — On sait que cet appareil trouverait de l'arsenic dans une botte de foin.

Madame veuve Brodart, que toute la ville

appelait *la mère*, pour la distinguer de sa bru, madame Brodart-la-jeune, demeurait dans la rue Châtelaine; quoique entourée du terrible comité secret, elle n'en faisait pas partie active. Elle y remplissait le rôle de *personnage muet*, c'est-à-dire que son grand âge l'empêchant de sortir, elle recevait des voisines qui entamaient chaque soir les histoires à l'ordre du jour. Madame Brodart prenait plaisir à cette gazette vivante, mais elle n'y voyait point de mal.

Elle était receleuse de secrets, sans le savoir.

J'allais souvent chez madame veuve Brodart pour jouer avec ses neveux et ses nièces. Peut-être dois-je à cette brave dame le goût prononcé de la musique. Voici comment.

Dans une grande armoire de chêne, pleine de linge rangé avec une propreté hollandaise, se trouvait une serinette qu'on nous confiait lorsque nous avions été bien sages à l'école.

— « Surtout prenez garde de l'abîmer, s'écriait madame veuve Brodart. » Cette serinette portait

sur le couvercle un petit papier imprimé, indiquant les airs notés. Ainsi :

« *Ouverture de la chasse du jeune Henri.*
« Air *de Philadelphie* (2 *fois*).
« *Le Point du jour.*
« *La Monaco* (3 *fois*).
« Air *de la Flûte enchantée.*

Je me rappelle que le *Point du jour*, quoiqu'inscrit sur le catalogue, manquait. Un neveu de madame Brodart avait tourné trop violemment le cylindre et avait éraillé quelques petites pointes de cuivre nécessaires à cette *musique.*

— Ah ! Seigneur, disait madame Brodart d'un ton de voix douloureux, ils m'ont abîmé mon *Point du jour*... Passez vite à l'autre air, petits *brisaques*. — Brisaque, dans le dictionnaire néologique de la province, signifie un enfant qui casse, qui détruit tout. — Un jour que je jouais l'air de *Philadelphie*, et que je changeais les crochets pour passer à un autre air, madame Brodart se leva d'un bond de son fauteuil, me

repoussa brusquement et s'empara de la serinette. Mon grand crime était de n'avoir joué qu'une fois l'air de *Philadelphie*, tandis que le catalogue indiquait qu'il fallait le jouer deux fois.

— Tu me feras mourir, petit vaurien, dit-elle, vous avez déjà cassé mon *Point du jour*, vous le faites exprès, n'est-ce pas...? va, je le dirai à ta mère... qu'elle te donne le fouet... maudit enfant! Il n'en fait pas d'autres. Je te défends, vois-tu, de toucher jamais à la musique...

Madame Brodart appelait sa serinette : *la musique.*

— Vous n'y toucherez plus, ajouta-t-elle, ni les uns ni les autres, vous me faites trop de mauvais sang. Quand vous voudrez entendre la musique, M. Peinte s'en chargera.

M. Peinte était un avocat qui n'avait jamais exercé : « Il est trop *simple*, disaient les fortes têtes du pays. » Dans ce sens, simple est le synonyme bien proche d'idiot. Les provinciaux avaient raison : si M. Peinte n'était pas idiot, il

n'avait jamais donné signe que d'une très médiocre intelligence.

Pâle, blond, les yeux inquiets, le crâne fuyant et se développant en pointe, M. Peinte marchait des épaules, la tête inclinée sur l'épaule droite. Sa bouche blême, toujours ouverte, ne démentait pas l'opinion que les moins phrénologues pouvaient avoir de son esprit, en examinant son crâne pointu. M. Peinte dépensait son peu d'intelligence dans de petits travaux semblables à ceux des forçats et des castors; il tournait des maisons, des toupies et divers petits objets en bois, qui le faisaient aimer des enfants. Il était propriétaire d'une tabatière à musique; — ce meuble jouit d'un grand succès dans sa nouveauté. Il jouait aussi un peu du flageolet et il s'empressait d'aller faire danser, les jeudis de sortie, les jeunes demoiselles entre elles dans leurs familles. Nous l'aimions, car il apportait, chaque fois que nous le voyions, un nouveau tour, une nouvelle curiosité. Ainsi, il s'occupait un peu de

physique amusante, de tours de cartes. Ce qui nous surprenait le plus, c'était son pouce très mobile, qu'il faisait plier sur le dos de sa main, *dans la perfection,* disait madame Brodart.

M. Peinte ne manquait jamais de venir exactement chaque jour de deux à quatre heures visiter sa vieille amie. Il arrivait de la promenade avec une provision de nouvelles fraîches, qu'il recueillait de ci et de là.

— Il est donc survenu quelque chose à M. Peinte? dit madame Brodart en entendant sonner deux heures.

Quelques minutes après, celui-ci entra :

— Ah ! monsieur Peinte, vous êtes en retard.

— Oui, dit-il, mais j'apporte une grande nouvelle... nous avons enfin un organiste.

— Il est de fait que ça ne pouvait pas durer.

— Un Allemand, m'a-t-on dit.

— Encore un étranger, s'écria madame Brodart dans un moment d'esprit national, des brigands qui sont venus ici avec les cosaques !

— Permettez, madame Brodart, ils sont bons musiciens.

— Allons donc! musiciens comme ma poche... des gens qui ont été de l'invasion ne peuvent pas être musiciens. Et puis quand ils seraient musiciens, n'y en a-t-il pas assez dans le pays?... Non, dit-elle en s'échauffant, c'est un fait exprès. Ils crèvent de faim chez eux, ils viennent manger notre pain. Le gouvernement est bien bon... si ça me regardait seulement un jour...

— Mais, madame Brodart, tout ça dépend du conseil municipal...

— Ah ! votre conseil municipal, un tas de je ne sais quoi... Enfin je ne peux pas les voir ici, vos Allemands. Il y en avait deux logés chez ma mère, du temps de l'empereur; de grands *bêtas* qui ont des cheveux de filasse; ils ne savent seulement pas répondre oui ou non, ils disent *ia* à tout bout de champ... c'est pas des hommes, ça...

— Qu'est-ce que ça nous fait, après tout? dit M. Peinte.

— Voilà comme vous êtes, vous, qu'est-ce que ça nous fait... mais ça nous fait beaucoup... ces gens là, quoi, viennent prendre l'argent dans notre poche; je suis bien sûre que, s'il était là, M. Peinte père serait de mon avis.

Madame Brodart aimait à étayer ses opinions de celles de M. Peinte père, juge du tribunal et homme important. Comme elle le nommait, M. Peinte père entra; quand elle entamait une discussion avec ses voisines et qu'elle se trouvait battue, madame Brodart avait recours à un artifice oratoire qui ne lui fit jamais défaut : « *M. Peinte père prétend...* », disait elle. Ce fameux mot *prétend* coupait court à toutes discussions; les voisines le savaient et se seraient bien donné de garde d'aller contre une autorité aussi grave.

M. Peinte, qui montrait la plus grande docilité aux avis de son père, ne sut que répondre à son arrivée. Aussitôt madame Brodart reprit la parole, et expliqua avec ses précédents arguments la question de nationalité qui était survenue à propos

de l'Allemand. Le juge s'étant recueilli gravement et ayant plongé ses doigts dans sa tabatière, en retira une prise et une opinion. Il donna gain de cause à madame Brodart la mère.

L'Organiste.

La veille de cette conversation, de la diligence de Paris descendaient un vieillard et un enfant que le conducteur appela M. Freischmann et son fils.

L'organiste de la ville étant mort, le curé avait fait demander un musicien qui pût en même temps apprendre le chant aux enfants de chœur de la maîtrise.

L'évêque du diocèse nomma l'Allemand.

Quand l'organiste descendit de voiture, les curieux et les flâneurs de la ville remarquèrent avec étonnement ce petit vieillard qui avait la mine d'appartenir à un autre siècle. Freischmann portait de larges lunettes bleues, au travers des-

quelles se pouvaient voir de petits yeux perçants, quoique fatigués. Sa bouche large et très mobile était rentrée par suite de la perte des dents; la lèvre inférieure aimait à se reposer sur la lèvre supérieure, ce qui donnait un aspect satyrique à sa physionomie. L'Allemand ôta son chapeau à larges bords pour secouer la poussière qui y avait élu domicile pendant la route, et l'on put voir son front chauve sur le milieu, tandis que les oreilles étaient cachées par une touffe de cheveux plats, grisonnants et raides comme des momies.

Il était vêtu d'un habit noir à la française et d'un pantalon noir étriqué, qui tirebouchonnait autour de deux maigres jambes. Le tout était très râpé.

— Tu es fatigué, mon petit Rosenblutt? dit-il à l'enfant. — Oh! le joli enfant, dirent les commères. — Est-il d'un beau rose! — Les beaux cheveux blonds! — Il a l'air si doux! — Quel ange du bon Dieu!

Si les mères n'ont jamais entendu de plus

suave musique que les compliments qu'on adresse à leurs enfants, il n'en fut pas de même pour Freischmann. Il avait attendu patiemment qu'on lui donnât sa boite à violon ; quand il l'eut, il se tourna vers les femmes et fit une grimace qui valait un coup de dents ; après quoi il marcha très vite vers le presbytère, tenant à la main l'enfant.

— Avez-vous vu, dirent les commères, sa mine à cet homme ?

— J'ai cru qu'il voulait nous avaler.

— Pauvre *piau* Jésus, je le plains d'avoir un père pareil.

— C'est donc son père ? On ne s'en douterait pas.

Le lendemain, Freischmann était installé dans un logement qui attient à la cathédrale. Ce logement consiste en une grande galerie de pierre très obscure, qui conduit à une petite pièce humide au rez-de-chaussée. Derrière cette pièce se trouve une salle immense, soutenue par deux

piliers gothiques, qui sert de maîtrise. Un petit jardin où poussent des pavots communs, et qui pullulent malgré les mauvaises herbes, était destiné à égayer cette triste habitation.

Le curé vint rendre visite à son organiste.

— Comment vous trouvez-vous ici, M. Freischmann ?

— Trop bien, dit-il d'une voix aigre et stridente... La musique me console de tout.

— Si vous vouliez faire arranger le jardin, je pourrais vous envoyer mon jardinier.

— Ah ! je n'aime pas les fleurs... Rosenblutt non plus... Il lui faut de la musique à l'enfant.

Rosenblutt courait déjà dans le jardin.

— A propos d'enfants, reprit l'organiste, combien en avez-vous qui chantent, monsieur le curé ?

— Nous avons douze enfants de chœur ; de plus, diverses personnes pieuses envoient à la maîtrise leurs enfants, qui chantent aussi à la messe.

— Bon, bon, je vois, dit Freischmann.

— Pour plus de renseignements, je vais envoyer chercher Bruge, le serpent de la cathédrale, qui était chargé par intérim des enfants de chœur.

— Monsieur le curé, je vous demanderai une faveur. Je ne puis jouer de l'orgue que parfaitement isolé... Je désire avoir seul la clef de la porte qui y mène; je ne reçois personne.

— Si vous y tenez absolument; cependant il vous faut un homme pour souffler.

— Non, pas besoin... Le petit me suffit...

— Comment, vous fatiguez un enfant aussi jeune, aussi gentil?

— Hein! dit Freischmann, qui semblait ne pouvoir entendre parler de Rosenblutt, ça me regarde... Il le faut pour sa santé, au petit.

L'archidiacre se retira fort étonné de la conversation d'un tel original. Peu après, Bruge entra, le serpent sous le bras, suivi de ses élèves. J'étais du nombre; comme j'avais une belle

voix, mes parents me faisaient suivre les cours de la maîtrise.

— Vous êtes le serpent? dit Freischmann, vous êtes musicien sans doute?

— Oui, dit Bruge un peu embarrassé de cet interrogatoire à brûle-pourpoint.

— Voyons... faites chanter ces marmots, que je connaisse leur force.

Bruge nous rangea en cercle et nous fit chanter un morceau. A peine au milieu, Freischmann, qui avait comme des attaques de nerfs, s'écria :
— Assez, assez, arrêtez!

Les enfants, effrayés par cette voix perçante qui dominait le chœur, se turent.

— Monsieur, dit Freischmann à Bruge, j'en ai entendu assez, vous pouvez vous retirer maintenant... Quelle éducation! Ils m'ont gâté la voix de ces petits... Tout est à refaire... C'est bien, Monsieur, dit-il en reconduisant Bruge.

Et il revint en parlant toujours à lui-même.

— Oh! la musique... Ils ne savent rien dans

ce pays. — Rosenblutt, cria-t-il, viens ici, viens vite.

Nous nous regardions tous effarés. A l'ordinaire, nous passions les répétitions à rire, à jouer, à faire mille tours au pauvre serpentiste ; mais ce petit homme maigre, avec sa bouche tout à la fois goguenarde et remplie de fiel, nous rendait plus silencieux que le plus terrible maître d'école. Rosenblutt accourut en tenant un papillon.

— Tiens, papa, vois donc ce que j'ai trouvé dans le jardin...

— Nous n'avons pas le temps, dit Freischmann en embrassant les joues roses de l'enfant, apportez le violon... Et vous autres, attention, qu'on ne bronche pas, nous dit-il, vous allez faire la gamme chacun à votre tour.

Quand nous eûmes fait la gamme, il nous divisa en trois groupes de cinq, et il nous avertit que Rosenblutt conduirait les chœurs. Cela nous fit rire. Nous étions presque tous âgés de sept à

dix ans, et le chef qu'on nous donnait paraissait avoir quatre ans à peine. Rosenblutt revint avec de la musique copiée et la boîte à violon. Il nous distribua les parties. Freischmann donna l'accord, et nous commençâmes à chanter. Rosenblutt tout d'un coup se mit en colère.

— Eh! dit-il, il y a un bémol à la clef...

Cela me fit sourire. Freischmann vint à moi :

— Ris encore, toi, je te mets à la porte... Quand Rosenblutt vous fera quelque observation, vous l'écouterez, ou, sinon, vous aurez affaire à moi. Vous pouvez vous en aller, en voilà assez pour aujourd'hui, poursuivit Freischmann; revenez demain à la même heure... nous essaierons de la musique plus facile.

Nous partîmes sans plus attendre, comme on pense, fort contents d'éhapper à la tutelle d'un maître de chapelle aussi terrible.

La Paroisse Saint-Grégoire.

La ville de M....., quoique petite, est divisée en deux paroisses : la paroisse Notre-Dame et la paroisse Saint-Grégoire. Nótre-Dame est la cathédrale, Saint-Grégoire l'église.

Notre-Dame est un monument très-curieux du XIme siècle, mais dans un mauvais état de conservation. On craint qu'une tour ne s'abatte. Le conseil-général du département, composé d'avocats en majorité, c'est-à-dire de bavards ignorants et voltairiens, juge à propos, à chaque session, de ne voter aucun subside à la cathédrale.

L'église de Saint-Grégoire, bâtie à la fin du XVme siècle, a plus de chances de durée. La ville est trop pauvre pour allouer les moindres fonds à l'entretien de ses monuments ; aussi Notre-Dame est-elle obligée de vivre des aumônes des fidèles. Mais, quoique la cathédrale réunisse dans

sa zône un plus grand nombre de paroissiens, elle est loin d'être aussi riche et aussi bien entretenue que Saint-Grégoire, paroisse des marchands et de la bourgeoisie opulente. Ainsi la cathédrale, qui gouverne la ville, est pauvre, au lieu que l'église, sujette de la cathédrale, est riche. Il est facile de comprendre la lutte sourde qui existe entre les deux fabriques. Si l'archidiacre a une chape neuve un jour de grande cérémonie, soyez sûr que, le lendemain, le curé recevra assez d'aumônes pour pouvoir éclipser son chef catholique.

Dans un salon de la paroisse de Saint-Grégoire, on s'inquiéta beaucoup, le lundi suivant, des débuts de l'organiste. M. Peinte jeune s'y trouvait avec son père. M. Mercier, qui passe pour grand musicien, depuis qu'il a chanté dans un concert avec Romagnési père, fut interrogé sur le nouvel organiste.

— Je ne suis pas assez connaisseur, dit-il, pour oser donner mon opinion sur cet Allemand.

Je désirerais savoir ce qu'en pense M. Peinte père?

— Madame Brodart la mère me disait, il y a quelques jours, avec beaucoup de justesse dans le raisonnement, qu'il était peu rationnel d'avoir appelé ici un étranger.

— Oui, dit madame Fréminet, chez qui se tenait la soirée, je ne sais pas s'il a du talent, l'organiste de la cathédrale, mais on dit qu'il est fou...

— Je sais bien autre chose sur l'organiste, dit M. Peinte fils d'un air mystérieux, mais c'est bien grave...

— Dites toujours, monsieur Peinte?

— Cet Allemand, m'a-t-on dit..., prenez garde, ce n'est pas moi qui voudrais en parler le premier...

— Peinte, tu as raison, dit le père, il ne faut jamais assumer sur sa tête la responsabilité d'une confidence dangereuse...

— Oh! monsieur Peinte, fit madame Fréminet,

rien ne sort d'ici... nous sommes entre amis, d'ailleurs.

— Eh bien ! cet Allemand, dit-on, est protestant.

— Oh ! s'écria l'assemblée.

— Il ne manque pas de talent, dit M. Mercier.

— Le talent n'est rien, dit M. Peinte père, dans de pareilles circonstances.

— Et on lui confie des enfants, à ce protestant...

— Mais il les corrompra, dit madame Fréminet... nous ne le souffrirons pas ; j'en parlerai à M. Carron, notre curé. Si M. Carron ne voulait pas avertir son supérieur, car après tout c'est son supérieur, j'en écrirais plutôt à monseigneur l'évêque...

— Madame Fréminet, dit Peinte fils, qui voyait, à l'exaltation de la dévote, que son secret allait courir les rues, je n'ai pas affirmé, permettez, qu'il était protestant...

— Effectivement, dit Peinte père, mon fils a

annoncé cette nouvelle sous une forme dubitative.

— Je ne dis pas, reprit madame Fréminet, que M. Peinte ait affirmé ; mais moi j'affirme, je prends tout sous mon bonnet... M. le curé de Notre-Dame est capable de tout ; mon Dieu, je ne lui en veux pas, c'est pour faire des économies. Il se sera dit : un organiste protestant ne coûte pas si cher, prenons un organiste protestant.

— Dame, c'est juste, dit M. Peinte père.

— J'aurai des nouvelles ; soyez en sûrs, le protestant ne restera pas longtemps ici.

L'Orage gronde sur la tête de Freischmann.

L'organiste ne se doutait guère du trouble qu'il excitait dans la ville. Il était dans sa petite chambre noire, occupé à écrire une partition. De temps en temps un cri aigu sortait de sa bouche, sa plume alors s'arrêtait : sans doute l'inspiration lui faisait défaut. Il regardait le petit lit

dans lequel dormait Rosenblutt ; puis il se levait, parcourait la chambre à grands pas, embrassait l'enfant avec précaution pour ne pas l'éveiller, et se remettait à écrire.

Rosenblutt se réveilla et cria doucement : Papa. Freischmann vint à lui.

— Tu veux te lever ?

— Oui, papa, après que j'aurai fait la prière à maman Grete.

L'enfant se mit à genoux sur le lit, joignit les mains et dit :

— Maman Grete, j'ai encore bien dormi en pensant à vous. Maman Grete, je prie pour vous qui êtes dans le ciel en compagnie des anges. Faites que papa soit toujours heureux. Adieu, maman Grete.

Freischmann, en entendant cette prière naïve, pleurait comme un enfant, car c'était pour lui un triste souvenir que la pauvre Grete, qui ne lui avait été enlevée que depuis un an. — Il s'essuya les yeux.

— Tu ne m'embrasses pas aujourd'hui, Rosenblutt?

L'enfant courut vers son père, qui couvrit sa figure de baisers et de caresses.

— As-tu bien dormi? dit-il en passant ses longues mains amaigries dans les cheveux bouclés de Rosenblutt.

— Oui, papa, j'ai vu des anges qui donnaient un grand concert; ils avaient des violons, des flûtes, des cors comme tout le monde... Et puis, le bon Dieu conduisait l'orchestre... C'était joli, joli... après ça le bon Dieu a dit : Il me manque une voix pour faire les solos, à cause qu'il y a l'ange Gabriel qui est enrhumé; qui prendrons-nous pour le remplacer? — Tiens, qu'il a dit à deux anges, vous voyez bien le petit Rosenblutt qui dort, allez-moi le chercher. Et ils sont venus en battant de leurs grandes ailes.

Freischmann tressaillit et serra contre lui son enfant dont le rêve l'effrayait.

— Et tu t'es en allé, dit-il, tu laissais ainsi

ton vieux père sans lui dire adieu, méchant !

— Oh! dit Rosenblutt en faisant une petite moue enfantine, aussi jolie qu'un sourire de jeune fille, je ne t'oubliais pas, va ; attends voir la fin. Les deux anges avaient approché leurs ailes et je m'étais assis au milieu. Ah ! que j'étais bien, mieux qu'en balançoire. En route, ils me contaient des histoires comme maman Grete m'en contait. Nous arrivons au paradis. Il est beau, va, le bon Dieu, avec une grande barbe blonde et sa robe bleue. Il m'a dit bonjour, le bon Dieu. Je lui ai dit bonjour aussi.—Chante-moi quelque chose, a-t-il dit. Moi je n'avais pas peur, je lui ai chanté de ma plus belle voix, tu sais, l'air de Francesco Rosello, que maman Grete aimait tant. Le bon Dieu a tapé dans ses mains, de joie. — Tu resteras ici, a-t-il dit. — Je veux bien, bon Dieu ; mais papa Freischmann sera bien désolé de ne plus me voir. — Le bon Dieu a réfléchi une petite minute. — Je le ferai venir ici avec toi, es-tu content? — Oh! je crois bien, bon

Dieu ; avec çà papa pourra vous rendre des services, il est un peu fort sur l'orgue, allez... Alors je me suis réveillé...

— A la bonne heure, reprit Freischmann ; je veux bien que tu ailles en paradis, mais avec moi.

— Tu sais bien, papa, que je t'aime trop pour te quitter.

— Bien... Dis donc, Rosenblutt, veux-tu venir à l'orgue répéter le grand morceau pour la fête de la Toussaint. C'est que nous serons seuls dans l'église, personne ne viendra d'aussi matin, et nous répéterons plus à notre aise.

— Je veux bien, dit Rosenblutt.

Freischmann se rendit à l'église Notre-Dame par un escalier de pierre qui y conduisait sans sortir de la maîtrise. Le père et l'enfant traversèrent la nef et arrivèrent sous l'orgue, monument remarquable de la fin du XVIIme siècle. Deux caryatides en bois, largement sculptées, supportent le buffet. Ces statues colossales pa-

raissent être du Puget ou d'un de ses élèves. Freischmann s'assit au clavier, pendant que Rosenblutt emplissait de vent les soufflets.

L'église Notre-Dame, par sa nef élevée et son architecture intérieure d'un gothique léger, se prête favorablement à la musique de l'orgue. Freischmann commença. C'était un morceau du grand compositeur Holbrecht. Le prologue s'ouvrait par un *andante maestoso*, grave, qui invitait au recueillement. Rosenblutt chantait, lui, un motif d'une pureté et d'une simplicité que comprennent si bien les compositeurs allemands. Peu à peu le mouvement devint plus vif... Un duel s'établit entre la voix et l'orgue. Les notes les plus douces de l'orgue le cédaient en douceur à la voix de l'enfant. Quand les basses formidables de l'instrument emplissaient l'église de leurs accords, la voix de Rosenblutt dominait encore et tranchait par son timbre mélancolique sur les accompagnements vigoureux de l'orgue. Pendant cette répétition qui durait depuis une heure,

M. Peinte fils était entré chez l'archidiacre, en lui faisant demander un moment d'entretien.

M. Peinte fils demeurait dans une rue qui est située au milieu de la ville, et qui fait partie par un bout de la paroisse de Saint-Grégoire et par l'autre de la paroisse de Notre-Dame. Depuis vingt ans, M. Peinte se trouvait dans le plus grand embarras, ne sachant au juste à quelle paroisse il appartenait. N'ayant jamais pu s'éclaircir sur ce point de conscience, il avait adopté un système timide; ainsi qu'on dit dans le langage usuel, il ménageait la chèvre et le chou. Un dimanche, M. Peinte allait entendre les offices à Saint-Grégoire, le dimanche suivant à Notre-Dame. Dans cette communauté d'églises, le plus fâcheux pour M. Peinte était de donner deux fois le pain bénit, comme il est d'habitude dans la province, pendant que ses concitoyens ne le donnaient qu'une fois. Pour les aumônes, la même chose. M. Peinte fils versait en même temps dans la bourse des deux paroisses.

Il avait mal dormi en songeant à son indiscrétion de la veille, à la soirée de madame Fréminet. Donc, pour calmer sa conscienee, M. Peinte fils se leva de très-grand matin et alla rendre compte à l'archidiacre de ce qui allait sans doute arriver. L'archidiacre écouta gravement les confidences de M. Peinte.

— Vous avez eu tort, dit-il en le reconduisant, d'avoir répandu des bruits qui me paraissent mensongers et qui peuvent nuire à votre prochain; mais votre faute doit être pardonnée, puisque vous vous en repentez.

Aussitôt après le départ du prudent Peinte, l'archidiacre se rendit à la maîtrise. Se doutant que l'organiste était à l'église, il y entra. Maître Freischmann répétait une seconde fois le morceau d'Holbrecht. Surpris par cette musique admirable, l'archidiacre s'arrêta sous l'orgue, le cœur baigné d'harmonie. L'organiste l'avait prévenu qu'il ne jouait que de la musique allemande, la seule musique, avait-il dit; et le prêtre s'é-

tonnait que le protestantisme, cette religion froide et sévère, pût amener des inspirations aussi brûlantes, aussi catholiques que celles dont il jouissait en ce moment.

La voix de Rosenblutt, cette voix céleste qui n'avait rien du timbre ordinaire des enfants de son âge, cette voix *mystique*, l'étonnait. Courbé sous cette musique imposante, l'archidiacre était plongé dans un monde de pensées, lorsque Freischmann, en descendant des orgues, le tira brusquement de ses réflexions.

— J'ai à vous parler, lui dit-il.

— A moi? dit Freischmann.

— Oui, venez avec moi au presbytère.

— Vous avez entendu ce morceau? dit Freischmann.

— C'est la première fois que je me suis senti aussi ému par la musique.

— Vous autres Français, reprit l'organiste, vous n'entendez rien à la musique religieuse... Ah! si vous connaissiez tous nos grands maîtres!

Ils étaient arrivés à la porte de la maîtrise.

— Je reste à jouer dans le jardin, dit Rosenblutt.

— Oui, et sois sage, je ne serai pas long à revenir.

Nouveaux malheurs de la Serinette.

Nous avions fini par aimer le petit Rosenblutt. Autant nous craignions son père qui nous donnait de temps à autre des coups d'archet sur les oreilles quand nous chantions faux, ce qui arrivait assez fréquemment, autant nous étions libres avec l'enfant qui dirigeait les chœurs.

La leçon de chant terminée, Rosenblutt jouait avec nous; s'il était sérieux pendant la répétition, il devenait aussitôt après d'une gaîté folle. Nous lui avions appris à jouer aux billes, à la toupie, toutes choses qu'il ignorait complètement. Je lui avais fait cadeau d'une toupie coloriée, confectionnée par M. Peinte fils. Maître Freischmann

paraissait contrarié de le voir libre avec nous ; il n'était pas tranquille; et plus d'une fois, pendant nos jeux, le vîmes-nous, son nez armé de ses lunettes bleues, apparaître derrière les vitres de sa croisée qui donnait sur le petit jardin.

Je ne sais plus quelle solennité nous avait mis en vacances; seulement nous étions une demi-douzaine de collégiens et autant de petites filles réunis chez madame Brodart la mère. Rosenblutt était des nôtres. Perfides comme le serpent qui tenta madame Ève, nous l'avions entraîné malgré sa résistance et à l'insu de son père, en criant :

— Ah ! comme nous allons nous amuser !

Mme Brodart la mère, que nous n'avions pas consultée pour amener le nouvel invité, fit un peu la grimace en apprenant que Rosenblutt était le fils de maître Freischmann ; mais les mines charmantes du petit Allemand la séduisirent peu à peu et apaisèrent vitement sa mauvaise humeur. Elle était en train, quand nous arrivâmes, de

surveiller sa domestique qui confectionnait d'énormes *rabotes*.

La *rabote*, en Picardie, — je ne sais si ce gâteau est connu dans d'autres provinces, — est une grosse pomme qu'on entoure de pâte. On la fait cuire au four, d'où elle revient rissolée par le feu et dorée comme le soleil.

— Aimes-tu les rabotes, toi, dit Mme Brodart à Rosenblutt.

— Je ne sais pas, Madame, dit-il en souriant et en laissant voir ses jolies dents blanches.

— Tiens, dit-elle tout étonnée, tu ne sais pas..! qu'est-ce que tu aimes, alors ?

— J'aime le *hampoutel mit roseiné*.

Nous partîmes tous d'un éclat de rire.

— Qu'est-ce que c'est que ce baragouin-là, dit-elle ? Oh ! mon Dieu, faut pas être dégoûté pour manger de ça. Comment dis-tu ?

Rosenblutt répéta.

— J'aimerais autant que tu me dises : Dieu vous bénisse...

— C'est maman Grete seulement qui savait la recette.

— Où est-elle, ta maman? dit Mme Brodart, curieuse comme toutes les vieilles femmes.

— Elle est morte.

— Pauvre petit... ah çà, je bavarde comme une sans-soucis, dit-elle; il faut pourtant que je voie à vous avoir des crépinettes.

L'annonce des *crépinettes* — qui ne sont que de petites saucisses plates — mit tout le monde en rumeur et fit tirer plus d'une langue.

— Je vous y prends donc, gourmands, dit Mme Brodart... allons, je pars, et ne mettez pas trop la chambre en fouillis.

— Non, maman Brodart, dit le chœur enfantin.

Aussitôt après le départ de la vieille dame, qui avait quelquefois de bons moments, nous nous mîmes à jouer. On courut dans le jardin. Une heure se passa; Mme Brodart ne revenait pas. Tous les jeux étaient épuisés.

— Charles, dit l'un au neveu de la veuve, va donc chercher la serinette !

— Ah! oui, nous jouerons de la musique dans le jardin.

— Rosenblutt chantera avec.

— Je veux bien, dit Rosenblutt.

Charles alla quérir l'instrument.

— Je ne l'ai pas fait voir à la bonne; elle le dirait à maman Brodart.

— On ne l'abîmera pas.

— C'est égal, si elle le savait......

— Elle ne le saura pas.

La serinette passa de main en main, et nous eûmes chacun le plaisir de jouer tout le répertoire. A la fin, ce divertissement devint monotone, et la serinette fut abandonnée et placée sur la margelle du puits, au milieu du jardin. On se remit à courir. Je ne sais lequel de la bande poursuivait Rosenblutt, qui, près d'être attrapé, se cogna contre la serinette. Elle disparut dans le puits !

— Oh ! firent dix voix empreintes de terreur.

Puis vinrent les accusations et les dénégations.

— Ce n'est pas moi. — C'est Rosenblutt. — C'est Charles qui l'a poussé. — Il ne fallait pas la mettre sur le bord du puits.

— Oh! répétèrent les voix dont la terreur s'accroissait.

— Si maman Brodart arrivait, dit l'un de nous.

Nous étions paralysés de frayeur.

— Je la vois, dit Rosenblutt qui ne s'inquiétait guères, elle nage.

Les têtes se penchèrent au-dessus du puits, et nous aperçûmes l'infortuné instrument qui surnageait.

— On peut l'avoir, hasarda quelqu'un. — Comment ? — Avec le seau.

Le plus grand de la bande descendit le seau qui reposait près de la poulie, et nous suivîmes avec une anxiété sans pareille les chances de

sauvetage de l'instrument. L'opération était difficile ; le seau se battait les flancs contre la serinette, mais ne paraissait avoir aucune envie de la repêcher. Après divers essais, on fit faire un demi-plongeon au seau, — qui louvoya au dessous de l'instrument, et finit par le rapporter dans ses flancs.

— Ah ! cria la foule émue, voilà la serinette.

Sauvée du nauvrage comme par miracle, la serinette apparut toute mouillée. Elle fut secouée et étendue sur le gazon pour sécher.

— Mais, dit l'un, fort intelligent, les petites pointes sont en cuivre, l'eau va les faire moisir.

— Faudrait peut-être en jouer pour faire partir l'eau.

Rosenblutt prit la serinette et tourna... O surprise ! *La chasse du jeune Henri* ne faisait plus entendre ses fanfares. On tira le second crochet. *L'air de Philadelphie*, qui jadis était si doux à écouter deux fois, gardait un profond mutisme. Ainsi du *Point du jour*, de même de la *Flûte*

enchantée. Seule, la *Monaco* (3 fois) persistait à lancer dans les airs quelques fragments, quelques notes décousues dont le sens musical était difficile à comprendre. Nous étions abattus; Rosenblutt continuait avec son sang-froid habituel à faire entendre une ou deux notes éraillées, lorsque M. Peinte fils entra dans le jardin. Il nous vit tout émus; les sons désolés de la serinette le surprirent.

— Eh! malheureux, qu'avez-vous fait là? dit-il en remarquant que Rosenblutt faisait tourner inutilement la manivelle.

Il essaya lui-même l'instrument, ne croyant pas à un accident aussi grave. L'instrument resta muet. Alors il le palpa, et il s'aperçut que le cylindre était partagé par le milieu.

— Seigneur, dit-il, c'est tout à fait fini...

— Ce n'est pas moi, dîmes-nous en chœur.

— N'importe qui... Que va dire cette pauvre Mme Brodart la mère?

Il pleurait presque. Car, versé dans la méca-

nique, il était plus à même que nous d'apprécier le désastre.

— Je m'en vais, dit-il ; je n'oserais assister à la scène qui va se passer tout à l'heure. Mme Brodart tenait tant à sa musique, et elle avait raison...

Après ces paroles, M. Peinte fils prit la fuite. Les trois quarts de nos amis l'imitèrent, et nous restâmes seuls à chercher un moyen de dissimuler la fracture de la serinette. Il fut convenu qu'on la remettrait à sa place habituelle ; ce qui se fit immédiatement. Mme Brodart rentra bientôt. Elle s'étonna de ce que la bande était diminuée.

— On est venu les chercher, dit son neveu.

Depuis son arrivée, nous restions dans la chambre, mornes et inquiets.

— Qu'est-ce qui vous prend, nous dit-elle, vous avez l'air *drôle.*

— Rien, maman Brodart.

— Je ne sais pas, dit-elle en secouant la tête.

Elle appela la bonne.

— Ils n'ont rien fait de mal pendant mon absence?

— Je n'ai rien vu, madame.

— C'est bien, faites cuire les crépinettes, je vais préparer la table.

Comme elle allait vers l'armoire à linge, son neveu, qui voyait l'orage se préparer et qui espérait le détourner, l'arrêta par la robe :

— Maman Brodart? dit-il.

— Tu ne pourrais donc pas me parler sans me tirer les jupes? Qu'est-ce que tu veux ?

Le neveu ne sut que répondre et parut embarrassé.

— Ah ça mais ! en voilà bien d'une autre, tu m'appelles, tu ne sais que dire... Il y a quelque chose là-dessous.

Et elle alla vers l'armoire à linge.

Nous devions être blêmes. Elle ouvrit un des battants de l'armoire ; d'après ce que nous avions calculé, la serinette, appuyée contre la porte, tomba sur le plancher.

— Oh ! la musique, dit-elle stupéfaite de l'accident.

— Elle est cassée, fis-je, voulant faire croire que cette chûte l'avait endommagée.

— Ça ne casse pas ainsi, dit-elle.

Elle la ramassa. Mais nous n'avions plus pensé que le bois était mouillé. Elle s'en aperçut en la touchant.

— La musique est fraîche, s'écria-t-elle. Qui est-ce qui l'a trempée dans l'eau ?

Personne ne répondit.

— Quand je disais qu'on n'est pas une minute tranquille... quelle invention ! Tremper la musique dans l'eau !

Mme Brodart ne soupçonnait pas encore l'étendue du malheur... Cependant, par intérêt, elle tourna la manivelle... Il est impossible de peindre l'effroi qui s'empara d'elle, quand aucun son ne se fit entendre. Ses yeux et sa bouche s'étaient dilatés comme si elle eût aperçu une vipère. A l'effroi succéda la colère, une colère terrible ;

toute sa figure se plissa... Les sourcils se dressèrent menaçants, aussi hérissés que la queue d'une chatte à l'approche d'un chien. La colère la rendait bègue.

— Qui, qui, qui, demanda-t-elle, qui a cassé la musique ?

Nous aurions voulu disparaître dans le mur.

— Voyons, vite, dites-le-moi, ou je vous donne le fouet à tous.

Elle ferma la porte pour nous couper toute retraite. Enfin le plus craintif désigna du doigt Rosenblutt. D'un bond elle se précipita sur lui, le saisit dans ses bras et courut vers la cuisine. Nous étions muets de frayeur. On entendit Rosenblutt crier... Elle le battait avec des verges... Rosenblutt criait encore ; les coups redoublaient. — Maman Grete, s'écriait le pauvre petit. Et le fouet répondait à cet appel. Enfin les cris s'éteignirent, et Mme Brodart reparut sur le seuil de la porte, les yeux injectés de sang, les lèvres blanches ; quelques mèches de cheveux gris s'échap-

paient de son serre-tête noir. Son bonnet était tombé ; elle était terrible à voir. Les sorcières de de Macbeth eussent paru des agnelets auprès d'elle.

— Allez-vous-en chez vous, tas de polissons, s'écria-t-elle, allez-vous-en.

Nous ne fîmes pas répéter deux fois cet avis, et nous courûmes chez nos parents de toutes nos jambes.

Innocente et victime.

Maître Freischmann sortit du presbytère vers midi. Il ne paraissait ni plus gai, ni plus triste qu'à l'ordinaire. La musique seule pouvait émotionner sa figure. Ne voyant pas Rosenblutt dans le jardin, il courut à la chambre à coucher. Il chercha, inquiet, partout son enfant. Rien ne semblait annoncer qu'il vînt de quitter la maison. Freischmann pensa que Rosenblutt s'était ennuyé

et qu'il était monté aux orgues; mais Rosenblutt n'était pas à l'orgue.

— Il aura couru, se dit-il, dans les galeries de l'église.

L'Allemand parcourut toutes les galeries; il monta au clocher. En chemin, il rencontra les sonneurs et leur demanda s'ils avaient vu son fils. Les sonneurs, tout étonnés de cette figure effarée, lui rirent au nez. L'organiste descendit, en sautant des marches, l'escalier, et il revint à la maison.

Peu d'instants après, une servante qui tenait un enfant dans ses bras entra.

— Ah ! s'écria Freischmann en reconnaissant Rosenblutt pâle et évanoui.

Il l'arracha des bras de la fille et le posa sur un lit. Rosenblutt ne faisait aucun mouvement.

— Il est mort, dit l'organiste d'une voix altérée.

La servante s'en allait, traversant le jardin; elle ouvrait la porte de la maîtrise. Freischman courut à elle.

— C'est toi, dit-il, qui l'as tué, méchante créature !

La fille, fort effrayée des yeux de l'Allemand, qui sortaient de l'orbite :

— Non, dit-elle, non, ce n'est pas moi.

Freischmann la saisit par le cou et referma la porte.

— Tu vas mourir aussi, dit-il en cherchant à l'étrangler.

Mais la domestique, qui était une rude campagnarde, luttait courageusement ; en même temps elle appelait au secours. Un moment, elle fut terrassée par l'Allemand qui rugissait... La porte s'ouvrit à propos. Quelques personnes entrèrent, entre autres, Bruge, le serpent.

— Au secours, cria la paysanne d'une voix étranglée par les dix doigts de Freischmann.

On eut beaucoup de peine à faire lâcher prise à l'organiste, qui redoubla de colère en voyant sa proie lui échapper.

— Mais, qu'est-ce qu'il y a? demanda Bruge.

— Il y a, il y a, qu'elle a tué l'enfant, la malheureuse... Mon enfant qui était si joli, dit-il en sanglotant.

Puis la colère le reprenait, et il échappait aux bras qui le retenaient. Tout à coup on entendit la voix de Rosenblutt.

— Papa, papa.

— Oh! dit-il d'un accent de joie violent, *ma fille* n'est pas morte.

Et il courut vers sa chambre.

Commérages.

L'évènement courut bientôt la ville. A en croire les uns, l'organiste était devenu fou. A en croire les autres, on allait le juger pour avoir tenté d'assassiner la domestique de Mme Brodart. Ce fut un thème inépuisable pendant la huitaine qui suivit.

Madame Fréminet donna une soirée où elle invita les principaux personnages de la paroisse

Saint-Grégoire. M. Peinte fils ne manqua pas de s'y trouver et raconta comme quoi il avait malheureusement assisté au prologue de cette aventure.

— Je m'en suis allé, dit-il ; mais, à ma place, je crois que tout le monde en aurait fait autant.

— Vous avez eu bien raison. J'ai entendu dire que madame Brodart avait été trop loin, mais son chagrin était bien pardonnable.

— Une si jolie serinette, dit M. Peinte fils.

— Elle ne lui a donné qu'un peu le fouet, après tout...

— C'est qu'on dit dans la ville que l'enfant est encore malade.

— Ah ! il fait le malade... Parlez-moi plutôt de cette brave fille qu'il étranglait, le monstre... Sans Bruge, son affaire était faite... c'est heureux pour l'Allemand qu'on l'ait arrêté, on le guillotinait...

— On a vu, dit M. Peinte père, sous la révolution, des personnes exécutées pour moins.

— Voilà pourtant notre archidiacre, dit madame Fréminet... Ce que c'est que de donner des places à des inconnus... à des protestants. A propos, il l'a fait venir son organiste. Il l'a interrogé sur sa religion. L'autre a avoué tout ce qu'on a voulu. Je sais tout, moi. Il y a Baptiste, le domestique de madame de Prémaré, qui est le cousin de la femme de charge du curé de Notre-Dame. Elle balayait dans la chambre à côté quand l'Allemand est venu ; elle a entendu sa confession... Baptiste m'a dit que ça faisait trembler, les crimes de cet homme-là... Il a tout raconté à l'archidiacre ; même, de temps à autre, M. le curé disait : ce n'est pas possible.

— Vous croyez donc, dit Peinte père, que c'est un scélérat ?

— Un fieffé, un ancien bandit qui aura été obligé de quitter son pays...

— Oh ! mais c'est dangereux des hommes pareils, dit Peinte fils.

— Très dangereux... à la fin, M. le curé de

Notre-Dame, effrayé, n'a plus osé rien prendre sous son bonnet, et il lui aurait dit en le renvoyant : J'en écrirai à monseigneur l'évêque.

— Malheureusement, on ne sait pas encore... mais à ce temps-là, il n'y avait rien, la pauvre domestique de madame Brodart n'était pas étranglée... ça n'est pas son premier crime, allez... il y a longtemps qu'il a fait son coup d'essai... Puis son fils, vous savez...

— Celui qui a cassé la musique, dit M. Peinte fils.

— Eh bien ! son fils est une fille.

— On dit ça, mais est-ce croyable ?

— Il l'a avoué devant trente personnes... Demande plutôt à Bruge, qui a sauvé la malheureuse domestique ; il a crié comme un sourd : « Ma fille n'est pas morte ! »

— Si c'est une fille, dit judicieusement M. Peinte fils, pourquoi l'habille-t-il en garçon ?

— Voilà ce qu'on ne sait pas... des idées à ces Allemands. Puisque je vous dis qu'il est fou ; on le dit partout, d'ailleurs.

— Quel fâcheux évènement, dit Peinte père.

— Le crime se découvre tôt ou tard, dit Mme Fréminet. Dire qu'il faisait souffler les orgues à une fille ; n'est-ce pas indécent? Il n'y a qu'un Allemand pour avoir des idées pareilles... Ah ! l'évêque va être content quand il va apprendre toutes ces histoires.

— Il n'y a pas de quoi.

— C'est bien fait pour l'archidiacre. Qu'il fasse donc le fier maintenant ! ça lui apprendra à se défier des gens... Bien heureux s'il n'est pas destitué. M. Carron me disait tantôt : Monseigneur est sévère quand il faut.

— Parbleu ! dit Peinte père, il faut de la sévérité dans tout. Maintenant plus qu'autrefois on voit des choses, ma parole, qui font hausser les épaules de pitié. Si les organistes ou les autres employés des églises ne sont pas catholiques et d'une morale éprouvée, qui est-ce qui le sera?

— A la bonne heure, dit Mme Fréminet, voilà

des raisons... Avec tout ça, cette pauvre madame Brodart en est pour sa serinette.

— Cependant, qui casse les pots les paie.

— Elle le pense bien ainsi, dit M. Peinte fils. Elle a envoyé la musique par sa bonne, en même temps que le petit garçon, qui n'est pas un petit garçon... On lui fera payer à l'Allemand.

— Ç'a a-t-il seulement un sou vaillant? demanda Mme Fréminet.

— S'il ne veut pas, on lui retiendra sur ses appointements.

— Oh! dit tout à coup M. Peinte fils, il est les trois quarts de onze heures.

— Vraiment! comme le temps passe.

— Nous bavardons, nous bavardons; qu'est-ce que va me dire ma femme?

— Elle sait que tu es avec moi, dit M. Peinte père.

— Il n'y a pas de danger, dit en riant Mme Fréminet. Messieurs, faites bien mes compliments à Mme Peinte de ma part. Dites-lui qu'elle est trop rare...

Rosenblutt.

Maître Freischmann, qui depuis huit jours soignait Rosenblutt sans le quitter d'une seconde, avait fait demander un médecin. Le médecin, après avoir étudié longtemps la physionomie de l'enfant, et s'être fait raconter la scène qui avait déterminé la maladie, secoua la tête.

— C'est grave, dit-il au père... Il y a eu commotion au cerveau. Nous verrons quand le délire sera passé ; mais ce sera long, et il faudra des soins minutieux.

— Ah ! Monsieur, disait Freischmann en joignant les mains, sauvez-la, par grâce, ma pauvre Rosenblutt... Pensez donc, si je la perdais !... Je ne peux pas, n'est-ce-pas?... c'est ce qui me reste de sa mère. Elle lui ressemble, à la pauvre Grete... Voyons, que faut-il faire pour la guérir? je ferai tout... Faut-il que je meure?...

— Ce n'est pas désespéré, dit le médecin. J'ai

vu des malades atteints bien plus fortement au cerveau... Elle n'a qu'une maladie morale, votre fille. Elle n'a pas souffert des coups qui lui ont été portés.

— Oh ! pouvez-vous dire ! s'écriait Freischmann ; elle n'a pas souffert !... Mais je la tuerai, l'horrible femme qui est cause de mon malheur !...

— Votre fille, dit le médecin, avait-elle des goûts très prononcés pour quelque chose ? Elle a les organes tellement délicats, que son système nerveux a dû s'affecter d'un rien.

— Oh ! elle était si bonne musicienne !

— Bien, dit le médecin. Avait-elle quelque préférence pour certains morceaux ?

— Elle aimait la grande musique.

— Depuis quand a-t-elle chanté ?

— Rosenblutt chante dans son délire, mais des airs confus... Elle a perdu la mémoire musicale ; elle mêle tout.

— Ce n'est pas ça que je vous demande. Quand a-t-elle chanté étant en bonne santé ?

— Mon Dieu, Monsieur, aux orgues, avec moi, un superbe morceau d'Holbrecht. C'était le jour où la vieille l'a si indignement martyrisée.

— Aime-t-elle à entendre l'orgue?

— Ah ! Rosenblutt seule me comprend.

— Eh bien, demain je reviendrai... Si votre fille a toujours le délire, nous la ferons transporter aux orgues, et nous essaierons de la guérir par un moyen que je crois certain.

— Brave homme, s'écria Freischmann; comment reconnaîtrai-je jamais vos services!... Je suis trop pauvre... Il faudrait des millions; non, ce ne serait pas encore assez, si vous sauvez Rosenblutt...

— Je ne veux rien, Monsieur, dit le médecin.

— Ah ! dit Freischmann, je vous dédierai une messe, une messe qui est là toute faite. Tenez, dit-il en lui montrant une énorme partition manuscrite, c'est une messe en *ut* mineur, comme on n'en fait pas en France, je vous la dédie... Je voulais y mettre le nom de ma femme; mais elle

sera contente de voir votre nom en tête, puisque vous nous rendez notre enfant.

— Merci, Monsieur, je suis reconnaissant, dit le médecin en se retirant pour échapper aux remercîments de l'organiste.

Maître Freischmann revint en sautant. Il ôtait ses lunettes en se frottant les yeux. Il riait pour la première fois de sa vie en serrant son crâne dans ses deux mains, comme s'il eût craint que la joie ne le fît éclater.

— Mon enfant! s'écria-t-il, ma Rosenblutt, sauvée... Ah! le digne homme! Il me l'a promis... Je vais écrire un *Alleluia*... Ah! quelle joie! quel bonheur!

Tout à coup sa figure se ternit, car l'enfant venait de se remuer; il sortait de sa léthargie, et bégayait quelques paroles inintelligibles. Freischmann courut au lit.

— C'est moi, Rosenblutt, c'est moi, ton père.

Rosenblutt murmurait des mots impossibles à rendre.

7

— Tu ne me reconnais pas, Rosenblutt, moi, ton papa, hein! me reconnais-tu?

— Je vois un chat noir, disait l'enfant, un gros chat... il vient à moi... oh! il m'étouffe, il court sur ma poitrine.

— Non, mon enfant, disait Freischmann, il n'y a pas de chat.

Rosenblutt souriait.

— Les roses, disait-elle, les belles fleurs et des papillons de toutes les couleurs!

Puis sa figure s'impreignait de terreur.

— Oh! on me fouette! Plus de verges; assez. Madame! je ne le ferai plus... Maman, à mon secours, on me bat!... La musique à l'eau... Charles, il m'a poussée; non, ce n'est pas moi, la méchante...

— Rosenblutt, me reconnais-tu? disait Freischmann en lui prenant les mains brûlantes; je suis là pour te défendre; on ne te battra plus.

— Vite, dit l'enfant, chassez-les vite, les chats... Je vous dis qu'ils sont trois cents, une

armée... ils courent au galop... Ah! le fouet, toujours le fouet!

— Mon Dieu! mon Dieu, s'écriait Freischmann en se tordant les mains de désespoir, il ne m'entend pas, mon enfant! Rosenblutt, s'écriait-il en sanglotant, reconnais-moi, je suis ton père; vois, je suis auprès de ton lit; reconnais-moi un peu, une minute seulement!

Rosenblutt chantait.

— Ah! disait l'organiste au désespoir, il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de ciel; mon enfant ne me reconnaît pas.

L'archidiacre entra comme il blasphémait, égaré par la douleur.

Le prêtre fut ému de ce profond désespoir. Il chercha à calmer maître Freischmann par des paroles pleines de religion. L'organiste fut rafraîchi par cette rosée bienfaisante. Quand il fut devenu plus calme, l'archidiacre lui annonça avec tous les ménagements possibles qu'il venait de recevoir de l'évêque l'ordre de prendre un nouvel organiste.

— Que m'importe, dit Freischmann, ma place! Que mon enfant recouvre la santé, et je m'en irai... quand je devrais mendier. Ne serais-je pas assez heureux de souffrir pour lui. S'il est fatigué, je le porterai sur mon dos... On est bon, monsieur le curé, dans votre pays; on ne nous refusera pas un morceau de pain et de la paille pour nous coucher.

— Je ne vous chasse pas, dit l'archidiacre qui compatissait à ses douleurs, dans quinze jours votre successeur viendra. Si votre enfant est encore malade, je vous offre mon presbytère...

— Oh! que vous êtes bon, Monsieur!

— Tenez, voici quelque argent.

— Je n'en veux pas, dit Freischmann.

— Ce n'est pas à vous que je le donne, c'est à votre enfant malade.

L'archidiacre partit à la nuit. Le lendemain, le médecin vint, suivi de son domestique. Rosenblutt avait passé une nuit plus calme. Le domestique voulut prendre l'enfant pour le porter

aux orgues; mais Freischmann déclara que lui seul se chargerait de ce soin.

Tous quatre montèrent à l'orgue. Un large fauteuil avait été disposé pour Rosenblutt. Le domestique souffla, Freischman s'assit au clavier, le médecin s'installa près de l'enfant.

Au premier accord, Rosenblutt ouvrit de grands yeux effarés. Freischmann chantait en s'accompagnant; Rosenblutt paraissait revenir à lui. L'organiste voulait quitter sa place pour l'embrasser; le médecin lui fit signe.

L'enfant, la bouche ouverte, semblait aspirer les mélodies qui s'échappaient de l'orgue. Vers le milieu du morceau, il sembla écouter avec plus d'attention, et il chanta l'air qu'il avait répété le matin du fatal évènement. Sa voix était plus pure que d'ordinaire : elle n'avait plus rien de terrestre.

Maître Freischmann pleurait, de grosses larmes tombaient sur ses doigts et sur le clavier. A peine l'air était-il fini, qu'il se précipita vers Rosenblutt.

— Me reconnais-tu, Rosenblutt? dit-il.

— Oui, père... je t'aime.

Et l'enfant expira.

On parle encore dans la petite ville de la mort de Rosenblutt.

Maître Freischmann monta aux orgues. Pendant la messe des morts, on entendit une voix saccadée qui chantait le *Dies iræ*. L'accompagnement était plaintif et lugubre; un moment, les notes ressemblèrent à des sanglots.

Le lendemain, l'organiste disparut du pays.

Trois ans après, j'étais au Conservatoire. Je rencontrai en sortant un vieillard qui jouait d'une mauvaise serinette qui rendait à peine trois notes. Le couvercle était ouvert, et je pus lire :

Ouverture de la chasse du jeune Henri.
Air *de Philadelphie* (2 *fois*).
Le Point du jour.
La Monaco (3 *fois*).
Air *de la Flûte enchantée.*

---

25 novembre 1846.

UNE RELIGION

AU CINQUIÈME.

Au statuaire Etex.

UNE RELIGION

AU CINQUIÈME.

Depuis 1830, il y a eu en France un certain nombre de religions nouvelles et d'utopies. Les utopies ont été enterrées sournoisement, sans pompe, sans luxe, sans amis, sans ennemis pour suivre le corbillard, — pas même le chien à l'oreille basse dont Vigneron a fait un tableau destiné aux âmes sensibles.

Tout d'abord les nouveaux religionnaires eu-

rent du monde. On était curieux de voir des églises dans des mansardes, avec des fleurs artificielles sous globe, une cheminée à feu, un tableau-pendule au mur. On voulait voir comment ces prêtres, ces légats improvisés jouaient à la religion. Ils réussirent quinze jours ; puis, comme ils ne payaient pas leur terme, il se trouva des propriétaires assez mercantiles pour faire saisir les meubles des *Temples*. Plus de meubles, plus de religion ! C'est ce qui arriva à l'abbé Châtel, condamné en police correctionnelle pour avoir *déménagé son église* sans payer le loyer. Il paraît que cet exemple ne servit de rien ; car en 1845, il se forma une espèce de queue de l'abbé Châtel. J'y allai un matin.

— L'église française, s'il vous plaît.

— Au *cintième*, la deuxième porte à main gauche, me dit la portière.

Je montai un escalier aux murs suintants, imprégnés de l'odeur des plombs domestiques ; un de ces escaliers où le chapeau coudoie le pla-

fond. Au cinquième, ne trouvant que d'humbles portes, rappelant peu l'entrée d'un temple, j'allai à deux hommes qui conversaient.

— Ah! c'est toi, farceur, me dit l'un en m'offrant la main. — Pardon, monsieur, vous vous méprenez sans doute; pourriez-vous m'indiquer Monsieur Lhôpital? — C'est moi, me répondit-il, et je vous prenais pour un autre; c'est assez *farce*.

S'il y eut jamais quelqu'un d'étonné, ce fut moi; j'allais à la recherche du dieu Lhôpital, et le dieu avait une calotte, des mains calleuses et noires, un tablier de serge — plus noir que ses mains — montant jusqu'au cou, à la manière des cordonniers.

Est-il possible que ce soit là le dieu? le dieu qui m'a envoyé cette lettre: « Monsieur, l'administration de l'Eglise chrétienne française croit vous être agréable en vous informant des jours et heures de ses réunions religieuses, et vous prie de lui faire l'honneur d'y assister. »

— « Donnez-vous donc la peine d'entrer, me dit-il. » J'entrai avec lui et la personne avec qui il causait avant mon arrivée. Je vis une mansarde assez nue, trois chaises, un lit de bois blanc, un poêle et une bibliothèque. Une porte fermée donnait dans cette pièce.

— Je viens pour la réunion, fis-je.

— Très bien, monsieur, dit le dieu Lhôpital, nous ne sommes pas au large comme vous voyez, mais patience, nous allons descendre de trois étages. L'*Eglise* est trop petite. Ce qu'il y a de plus *embêtant*, c'est le propriétaire *qu'est chien comme tout*. Il veut 800 francs de son second, nous lui en avons offert 700 francs.

— Effectivement, répondis-je, c'est cher.

— Et dire qu'il partage nos doctrines !

— Vous savez, dit celui qui m'était inconnu, que les propriétaires rançonnent toujours les prolétaires.

Ce mot de *prolétaire* me fit penser à une religion entachée de communisme.

— « *Acré guerdin* de poêle, dit tout-à-coup le dieu Lhôpital, il ne veut pas tirer. » Il alla quérir du charbon de terre. Pendant qu'il essayait de ranimer le feu, je m'approchai de la muraille, curieux de lire une espèce de proclamation renfermée dans un cadre. Je lus :

« Les catéchismes, pour les enfants, ont lieu les dimanches après l'office du matin, et les jeudis après l'office du soir.

» La première communion, ou cène fraternelle pour les enfants, aura lieu vers le mois de juillet ; les parents sont invités à faire inscrire leurs enfants.

» L'administration a fondé une bibliothèque dont les volumes sont mis à la disposition des fidèles.

» Chaque personne ne pourra emporter plus d'un volume à la fois et le garder plus de quinze jours.

» M. Lhôpital est nommé bibliothécaire.

» M. Délit est nommé sous-bibliothécaire.

» Au nom du conseil d'administration.

Le Président :

A.-H. COHENDET.

La bibliothèque contenait à peu près 50 volumes dépareillés. Ces volumes étaient le *Dictionnaire philosophique*, de Voltaire, l'*Histoire parlementaire de la Révolution*, de Buchez, le *Voyage en Icarie*, de M. Cabet, quelques ouvrages de MM. Quinet, Michelet et de Lamennais. Ces ouvrages « destinés aux fidèles » devaient former une religion très bizarre. Quant à l'invention du sous-bibliothécaire, rien n'était plus gai en présence de ces 50 volumes.

— « Si nous mettions la ficelle, dit le dieu Lhôpital. » Et il passa par un trou de la porte un bout de ficelle attachée à un morceau de bois qui permettait aux *fidèles* d'ouvrir eux-mêmes la porte. Un jeune homme entra. — Ça va toujours bien, papa Lhôpital? — Comme vous

voyez, Vavasseur. — Bonjour, Billaut. — Est-ce vous qui dites l'office aujourd'hui? dit le nouveau venu à celui qu'il appelait Billaut. — Non ; vous devriez bien vous en charger, Vavasseur ; depuis deux ou trois jours, j'ai une colique *d'enragé*.

L'homme à la colique, Billaut, était un dieu ;

Lhôpital était un dieu ;

Vavasseur était un dieu.

En tout trois dieux. Décidément, pensais-je, ces gens veulent faire revivre la mythologie. Il m'étonne même qu'ils ne s'appellent pas Bacchus, Momus ou Vulcain. Justement le dieu Lhôpital remplirait parfaitement cet emploi ; il n'est pas boiteux, mais il a une jambe de bois.

La conversation s'engagea entre les trois dieux. Comme on le pense, j'écoutais de toutes mes oreilles. On parlait de confession. Entr'autres paroles qui me frappèrent : — Le frère Quentin, dit le dieu Vavasseur, ne veut pas plus de confession que de *perruque à la broche*. — *Acré*

farceur, dit en éclatant de rire à cette facétie le dieu Lhôpital.

Le dieu Vavasseur était mis comme un honnête homme qui n'est pas dieu. Dans la rue on aurait pu le prendre pour un second clerc d'huissier. Il avait un paletot; je n'oserai pas affirmer que son pantalon fût à sous-pieds. Il raconta diverses anecdotes de séminaire, où il avait été, disait-il (de fait, il lui en restait quelque teinte); mais ses opinions *avancées*, ses questions sur la théologie qu'il voulait approfondir, l'en avaient fait chasser. Plus tard, les prêtres, sachant qu'il faisait partie de l'église française, l'avaient invité à venir chez eux, lui avaient fait expliquer sa religion nouvelle, et avaient essayé de le ramener dans le sentier de la vertu : mais lui les avait bien *roulés* ; il les avait confondus par ses théories superlatives. De plus, il se vantait de ne pas suivre celles de l'abbé Châtel :

— Car, continua-t-il en me regardant, nous ne sommes ni catholiques, ni protestants, nous

ne suivons aucune religion. Nous les avons toutes fondues ensemble pour en extraire le superfin (1).

Je me hasardai à lui demander quelle était leur religion. — Vous n'avez donc pas lu notre profession de foi, dit-il. — Non, monsieur. — Alors il toussa, se recueillit et me dit :

— « Quand elle apparut en 1830, comme l'atteste l'Eucologe publié en 1832, l'Eglise française ne différait guère de l'Eglise romaine, qu'en ce que la liturgie y était célébrée dans la langue nationale ; mais dans les Eucologes postérieurement imprimés (1839), la doctrine se développe, prend une forme plus décidée et reproduit plus complètement, ou plutôt commence à reproduire la lumière évangélique, dont fut illuminée la glorieuse et sainte église primitive.

» Cependant, bien des abus, bien des erreurs existaient encore ; la forme ou le cérémonial dé-

(1) On vient de fonder une nouvelle religion qui est une sorte d'éclectisme religieux et qui s'appelle le *fusionisme*. Analogie avec le thé de madame Gibou.

mentaient à chaque instant la doctrine ; mais comment détruire ces abus, redresser ces erreurs, réformer le cérémonial ridicule? Qui eût osé l'entreprendre? Qui eût pu le faire? On nous vint en aide ; on se chargea de ce soin ; on nous rendit un immense service, on nous fit beaucoup de bien en croyant nous faire beaucoup de mal. Le coup de tonnerre du 29 novembre 1842 a fait tomber, a réduit en poudre les idoles installés imprudemment dans la nouvelle église ; l'ouragan a emporté les ornements du vieux paganisme, dont nous avions formellement paré le temple et les pontifes ; nous sommes revenus tout-à-coup à la simplicité de l'église apostolique. »

Le Dieu Vavasseur attendait avec confiance la fin de sa harangue.

— Eh bien ! me dit-il. — Il faudrait, lui répondis-je, assez embarrassé, que j'eusse étudié la matière. — C'est pourtant bien simple ; Châtel n'était pas un aigle. Il appelait son église : l'église *catholique* française ; nous autres, nous avons

bien changé tout cela ; nous appartenons à l'église *chrétienne* française. Châtel avait une église, nous n'avons pas d'église ; un autel, nous n'avons pas d'autel ; un costume, nous n'avons pas de costume.

J'avoue que j'ai peu vu dans ma vie de bavards aussi intarissables et plus ennuyeux que ce dieu. — La porte s'ouvrit ; une vieille dame suivie de sa demoiselle, entra et salua les dieux.

— Est-ce que nous n'aurons pas Cohendet aujourd'hui, dit le dieu Billaut.

— Pardonnez, M. Billaut, reprit la vieille dame, il va venir.

Je croyais être quitte du dieu loquace ; mais il continua :

— Châtel avait fait la même bêtise que les prêtres ; il se servait du mot messe, qui ne signifie rien. Que veut dire messe? messe vient de *missa*, en français, mission. Ayez la bonté de me dire le rapport qui existe entre la mission et la messe que font les prêtres ? Quant à vêpres, c'est autre

chose. Vêpres vient du latin *vesperum*, qui veut dire soir. Comme ces offices ont lieu le soir, le mot est rationnel ; *vesperum* lui-même est formé de *vesper*, c'est-à-dire l'étoile du soir.

A coup sûr, le dieu tenait à paraître savant ; la demoiselle l'écoutait avec une attention soutenue. C'était Mlle Cohendet, la fille d'un autre Dieu, d'un plus que Dieu, puisqu'il était leur président. Dans cet Olympe, Cohendet était une manière de Jupiter.

— Nous n'aurons pas grand monde *aujord'hui*, dit le dieu Lhôpital, qui avait changé son tablier contre une veste, et sa calotte contre une casquette ; il fait un brouillard, *qu'on* ne s'y reconnaît pas.

— C'est un mauvais temps pour les rhumes, dit la vieille dame.

— Qu'est donc devenu Délit, dit Billaut.

Délit était aussi un dieu.

— Je ne sais ce qu'il a depuis quelque temps, répondit le dieu Lhôpital, il est tout drôle.

— Il est de fait, dit le dieu Vavasseur, que Délit est bien grave.

Les fidèles rirent beaucoup de l'aimable jeu de mots du dieu.

— *Acré farceur*, dit Lhôpital, qui paraissait tenir à ce mot. Le dieu Lhôpital me parut avoir toutes les qualités réquises pour présider une goguette.

En ce moment, diverses personnes entrèrent; quelques femmes hors d'âge, un petit garçon et deux ou trois ouvriers endimanchés. Je remarquai avec surprise Lepeintre jeune. Lepeintre jeune serait-il un dieu? Malheureusement, ce n'était pas lui, ce n'était que son ventre. Cette façon de tonneau marchant s'avança, salua l'assemblée en souriant, et dit au dieu Vavasseur : — Auriez-vous lu les Prêtres, dans le *Constitutionnel?* — Non. — Je l'ai sur moi. — Le dieu Vavasseur lut aux fidèles le *canard* suivant : Un mourant ayant légué sa bibliothèque à des prêtres, ceux-ci avaient brûlé, dans la maison, une édition com-

plète de Voltaire. Les fidèles étaient indignés.

Pendant cette conversation, madame Cohendet racontait à une des *fidèles* comme quoi on avait fait récemment cadeau à son mari d'un chien-loup.

— Oh ! je n'aime pas ces bêtes-là, moi, ça me paraît dangereux, répondit la voisine ; Monsieur Marival, le locataire du second, en avait un pareil, il a été obligé de s'en défaire. D'ailleurs, des enfants de loup, c'est tout dire.

— Mon Dieu, dit madame Cohendet, c'est simplement des loups bien élevés.

— Faut pas s'y fier.

— La louve, reprit Mlle Cohendet, jalouse de faire briller ses connaissances en histoire naturelle, fait neuf petits. Dans ces neuf loups, il y a toujours un chien. La mère s'en doute, mais elle ne le reconnaît pas tout de suite. Qu'est-ce qu'elle fait? Elle les mène boire à une fontaine, celui qui lappe est un chien-loup. Alors elle le dévore...

— Voyez-vous ça ; mais alors comment-ce

que font les personnes qui ont des chiens-loups ? Puisque la mère l'a détruit, où que Monsieur Marival l'aura eu ?

— Ça se prouve, reprit Mlle Cohendet sans se déconcerter. Il y a toujours des gardes dans les bois... Ils empêchent la mère de massacrer son petit chien-loup et ils l'emportent... D'ailleurs c'est dans Buffon.

— Messieurs et Mesdames, dit Lhôpital, si vous voulez passer de l'autre côté, nous allons *commencer*.

La seconde pièce — c'était l'église, — était aussi nue que la première. Une table ornée d'un tapis vert et une carafe ; des bancs de bois blanc étaient les seuls meubles. Chacun s'assit. Autour de la table prirent place les dieux Billaut et Moulin, au milieu d'eux Vavasseur. Ces trois messieurs se décorèrent d'un ruban moiré violet auquel était attachée une petite médaille d'argent. Le dieu Vavasseur agita une sonnette, et le silence se fit. On commença par une prière en

français. Le dieu Billaut eut la bonté de m'apporter un petit volume pour suivre l'office ; c'était l'Eucologe, inventé par monseigneur François-Ferdinand Châtel, ex-primat des Gaules.

Je me souviendrai longtemps de cette messe — ou plutôt de cette *réunion religieuse*, ainsi que l'appellent les initiés. J'étais entre une vieille dame, qui sans doute me voulait beaucoup de bien ; elle me prenait à tout instant mon eucologe pour m'indiquer les endroits à suivre. De l'autre côté, un vieillard m'offrait sans relâche du tabac à priser. Craignant fort de passer pour un mouchard, je l'acceptais.

Les hommes chantaient des vers d'almanach sur une musique de sauvage. Les femmes répondaient. Mlle Cohendet me parut conduire les chœurs ; peut-être bien est-elle une déesse ? Jamais je n'ai entendu de voix aussi fausse.

Le dieu Vavasseur se leva et prononça un discours incompréhensible qui parut faire beaucoup d'impression sur l'assemblée et sur Mlle Cohendet.

Après le discours, le dieu Lhôpital fit la quête. La recette, comptée aussitôt, put monter à un franc cinquante centimes; il y avait vingt personnes. Puis un homme se leva. Ma voisine m'apprit que c'était le président Cohendet.

— Mes frères, dit-il, mercredi étant le jour de l'an, nous dirons seulement une petite messe pour ne pas vous déranger. Car le lendemain de Noël le *lévite* est venu et il a trouvé *visages de bois.* — Les fidèles s'amusèrent infiniment de cette locution. — Mes frères, chantons l'hymne pour le service anniversaire des ministres de l'Eglise chrétienne française.

L'assemblée entonna l'hymne. Je regrette beaucoup de ne pouvoir en donner un échantillon. Je sais seulement que cette hymne, composée par une demoiselle Mignard de Nantes, se chante sur l'air de : *Des Rives de la Seine.*

Je sortis avec les fidèles, tout pensif.

Ces gens sans foi, sans éducation, sans intelligence, seraient capables de vous rendre néo-

catholiques.—Si Dieu n'existait pas, dit Voltaire, il faudrait l'inventer. — Châtel était un grand homme à côté de ces imbéciles.

En passant près de l'église Saint-Louis, j'entrai et je vis l'admirable peinture de Delacroix, le *Christ aux Oliviers ;* j'entendis la sublime voix de l'orgue ; les prêtres officiaient, les enfants de chœur brûlaient l'encens...

Quelle comparaison avec cet ignoble bouge de la rue du Faubourg St-Martin, 135, au *cintième*.

Plus tard, j'ai appris que le dieu Cohendet est imprimeur, le dieu Vavasseur est *pion* dans une pension (il touche 300 fr. pour être lévite) ; le dieu Délit est relieur, et le dieu Lhôpital, cordonnier.

Que leurs âneries leur soient pardonnées !

Nota. — L'église chrétienne française donne des banquets à 2 fr. 50 c. par tête ; ce n'est guère que là qu'on voit des *fidèles*.

17 janvier 1845.

PAUVRE TROMPETTE.

A M. Michel Masson.

PAUVRE TROMPETTE.

—

Tout près de la rue Gît-le-Cœur, une des plus vieilles rues de Paris, à s'en rapporter à la contexture de son nom, sur le quai des Augustins, il est une modeste boutique de bric-à-brac, enchâssée entre deux magasins de librairie, qui semblent l'avoir serrée comme dans un étau, tant sa façade est étroite. Cependant, malgré l'étroi-

tesse de la devanture, le flâneur peut encore remarquer :

Une boîte de coquillages mêlés, affichés à trois sous la pièce ;

Un aigle empaillé, tenant une poule dans son bec, très-bon pour faire l'ornement d'un plafond ;

Une petite grotte en *pierre à Jésus* et en cailloux, avec un morceau de glace pour figurer de l'eau, et une grappe de raisin factice, de grandeur naturelle, qui ombrage la grotte. Le tout, parfaitement imité, sous globe, et destiné, selon l'inscription, à *meubler* une cheminée ;

La cathédrale de Strasbourg, en liége, sur une échelle de deux millimètres par mètre, joli travail de patience ;

Un médailler à cases veuves de médailles ;

Des cadres vermoulus, sans toiles, que le temps, ce terrible vandale, a dédorés ;

Plusieurs portraits de famille, Louis treize, quatorze, quinze et seize, troués, éraillés, sortis d'un grenier et qui brûlent d'y rentrer ; des tru-

meaux, peints à coups de brosse, qui ont dû éclore sous le pinceau d'un peintre en bâtiments, admirateur de Lancret ;

Deux violons, dont l'un sans cordes et l'autre sans *âme ;*

Une lyre et une harpe avec ornements égyptiens, monuments du bon goût de nos aïeux du Directoire ;

Sept guitares en fort bon état ;

Deux cadres de papillons de diverses familles ;

Un potiche du Japon, sans couvercle ;

Une pendule, d'un agréable modèle, en cuivre parfaitement doré, dite *pendule à sujet.* Sur le socle est figuré un jeune et brillant Espagnol, accompagnant à la mandoline une femme qui chante le morceau : *Je suis Lindor ;*

Un coco travaillé par la main des forçats ;

Une branche d'arbre, en imitation, portant deux serins empaillés, attestant par la rareté et le dépourvu de leur plumage que la mort les surprit il y a près de dix ans ;

Une signature autographe de Napoléon, encadrée;

Un lot de livres dépareillés;

Une multitude d'objets flétris, cassés, ébréchés, mutilés, sans valeur aucune, qui représentent la boutique de bric-à-brac pauvre. A part celles du quai Voltaire et celles du boulevart, toutes ces boutiques ont un aspect malheureux. Elles ont une telle affinité que le catalogue ci-dessus pourrait s'appliquer à toutes;

Enfin, une petite affiche aux carreaux, ainsi conçue: *Viéville, naturaliste-préparateur, exécute tout ce qui concerne son état; il montre à empailler aux jeunes demoiselles.* (Au-dessous de la pancarte viennent une série d'yeux de verre destinés à tous les animaux de la création).

Sur un vieux fauteuil, dans la boutique, était assise une vieille et petite femme, autre bric-à-brac vivant. Elle avait de petits yeux gris-vert qui annonçaient assez peu la bonté, et une bouche portant un sourire d'une affreuse méchanceté.

Ses cheveux étaient d'un noir si brillant et si bien frisé qu'ils ne pouvaient pas être naturels; en effet ils étaient le produit de l'industrie capillaire que l'on désigne sous le nom de *tours*. — Le nez de la vieille femme, gros, rougeaud et rubicond, aurait attesté aux moins voyants une certaine passion pour les produits de Bacchus. Ce *tour,* ce nez et ces yeux verts appartenaient à Mme Ricois.

Madame Ricois n'avait pas toujours eu la triste boutique du quai St-Michel. Elle fut propriétaire d'un riche magasin du quai Malaquais. Son mari vivait alors; il n'était pas artiste, le brave homme, mais il sut profiter de la fureur qui poussa tant de gens à ne se meubler qu'en gothique, et il avait une adresse merveilleuse pour flairer et pour acheter un manuscrit, un vieux tableau, une pâte-tendre. Tous les ans, Ricois parcourait la province, très-content d'échapper à l'humeur acariâtre de sa femme; et il faisait des affaires d'or avec les provinciaux très-joyeux de se dé-

faire de meubles qui emplissaient leurs greniers.

Un jour, Ricois mourut, laissant à sa veuve une grande fille de 17 ans et son magasin du quai Malaquais; trois ans après, la veuve, presque ruinée, était obligée d'abandonner à ses créanciers son riche magasin. Les créanciers lui laissèrent emporter de quoi former un petit commerce de bric-à-brac. Ce fut alors qu'elle maria sa fille à un jeune naturaliste, empailleur, du nom de Viéville. Le fonds du quai St-Michel fut donné comme dot à Eugénie, à la condition que les nouveaux époux feraient vivre leur belle-mère.

Pendant les voyages de son mari, Madame Ricois se livrait à son aise à sa passion favorite; faut-il l'avouer! elle aimait les liqueurs douces. Un vieux bahut, dont on n'avait jamais trouvé la vente, gardait précieusement l'anisette, le ratafia, le curaçao, le marasquin. Madame Ricois n'avait qu'un confident ou plutôt un complice de sa passion, c'était Trompette.

Un jour de printemps qui commence cette

histoire, Trompette, qui n'était pas une curiosité à dédaigner en présence des curiosités de la boutique, entra mal éveillé en se détirant les jambes. Trompette est le petit chien chéri, l'enfant gâté de la maison, grognon, laid et d'une graisse monacale. C'est un chien comme Henry Monnier en dessine souvent. Il a un poil fauve et une figure déplaisante. Il crie sur le pas de la boutique quand un gros chien passe, et il va bien vîte se fourrer sous les jupons de *maîtresse*, si le gros chien fait mine de s'arrêter. Trompette a treize ans, et, quoique déjà vieillard, il s'adonne aux liqueurs fortes. Il ne faut pas trop le blâmer, c'est Madame Ricois qui l'a habitué à la boisson.

— Ah! te voilà, gros loulou, dit-elle, tu t'éveilles bien tard. As-tu bien dormi? Allons, viens baiser maîtresse.

Trompette, qui faisait une façon de toilette, ne répondit pas à cette aimable invitation.

— Gros ingrat, c'est comme ça que vous reconnaissez mes bontés. Ah! il dort encore, le

petit lâche. Voulez-vous venir tout de suite baiser maîtresse ?

Madame Ricois prit le chien délicatement, le posa dans son giron, et l'embrassa sur le museau en lui tapotant doucement le ventre.

— Ah ! mon petit *sien*, je vois bien ce que vous voulez, vous demandez votre café au lait, gros gourmand, on va vous le servir. Encore un *bécot ?*

Le *bécot* pris plutôt que donné, elle avança une jatte de café au lait à Trompette, qui se mit gravement à remplir l'importante fonction de déjeuner.

Viéville entra. Le front de Madame Ricois se plissa.

— Le propriétaire sort d'ici à la minute, dit-elle d'un ton sec; vous avez dû le rencontrer...

— Non, belle-maman.

— Moi, je suis tranquille, là, sur mon fauteuil; je crois que tout va pour le mieux ; pas du tout, il vient un homme qui me fait des scènes à renverser des maisons... Aussi, pourquoi ne lui

payez-vous pas son loyer à cet homme?... Quand on doit, faut payer, je ne connais que ça.

— Mais, belle-maman...

— Vous n'avez toujours que des mais dans la bouche. Croyez-vous qu'on fait honneur à ses affaires avec des mais et des si...

Viéville ne pouvant pas répondre, se mit à marcher dans la boutique; par mégarde il marcha sur la patte de Trompette, qui jeta un cri perçant et se réfugia près de sa maîtresse en grognant et en montrant les dents.

— Ah! le vilain gendre! Dieu! que vous êtes bête...

— Mais, belle-maman...

— Pauvre Trompette, mon gros chéri, c'est un méchant; fais pas attention, montre-moi voir ta petite papatte... Vous l'avez fait exprès, j'en suis sûr, pour me faire oublier ce que je vous disais... Dites, oui ou non, si vous voulez payer le propriétaire; je ne veux pas l'avoir continuellement sur le dos...

— Mais, belle-maman, M. Christophe doit m'apporter deux cents francs pour les oiseaux que je lui ai empaillés...

— Un propre commerce que votre empaillement... Ah ! si j'avais su, comme j'aurais gardé ma fille... Vous me disiez que l'empaillement rapporte au moins quinze cents francs ; moi, je crois ça tout bonassement et je fais la sottise de vous donner ma fille ; pas du tout ! vous ne gagnez pas tant seulement huit cents francs... Vous empêchez la vente des curiosités avec tous vos oiseaux ; on ne vient plus ici pour acheter, on croit que nous ne tenons que des serins. Dieux ! si le pauvre Ricois vivait encore, il en ferait une maladie de voir cette boutique ici. C'était si beau, sur le quai Malaquais, il ne venait que des gens à équipages, et polis, et honnêtes, qui me faisaient toute espèce de galanteries, et qui payaient...

— Tout ça n'est pas de ma faute...

— Comment ! pas de votre faute... Ne vous

ai-je pas dit mille et mille fois : — Lâchez-là vos serins et courez les ventes, achetez des meubles gothiques... Mais vous n'avez pas d'astuce pour un liard... Voilà qu'on dit que le Louis-Quinze est à la mode, on cherche, on s'inquiète... Ouitch! monsieur reste là les bras croisés à empailler des drogues d'animaux... Vous en vendez beaucoup, pas vrai? J'aime encore mieux le coquillage... Au moins, ça ne pourrit pas comme vos bêtes, fit-elle en montrant les serins déplumés sous un bocal.

— Permettez, belle-maman, ces oiseaux proviennent de votre fonds du quai Malaquais. Et même, je vous avais déjà demandé plusieurs fois la permission de les faire disparaître.

— Et pourquoi cela, cacher la marchandise?

— Parce que ces oiseaux déplumés me font tort... On croit que c'est moi qui les ai préparés, et...

— Allons, maintenant, voilà que vous êtes jaloux de celui qui les a empaillés. Et moi, j'y

tiens à ces bêtes ; si elles sont vieilles, ce n'est pas leur faute... Vous n'êtes seulement pas capable de faire des branches d'arbre aussi bien imitées... C'est la jalousie qui vous fait parler, et vous cherchez à détourner mon attention du propriétaire, qui va revenir, cet homme.

— Hé! dit Viéville poussé à bout, qu'il revienne!

— Ah! c'est comme ça que vous le prenez, dit-elle, en éclatant. Mauvais gendre, qui laisse tous les tracas à sa pauvre mère qui s'est ruinée pour établir ses enfants...

Viéville ne voulant pas en entendre davantage, sortit. Viéville était un jeune homme blond et doux, qui était devenu amoureux de Mlle Ricois, alors que le magasin du quai Malaquais prospérait. Cependant, il n'épousa la fille du marchand de curiosités que lorsque les affaires prirent une mauvaise tournure. Il espérait pouvoir mener une vie tranquille et heureuse, à l'aide de son art de naturaliste ; mais Mme Ricois ayant la

surveillance de la caisse dépensait immédiatement en liqueurs les moindres sommes qui y entraient. Aussi, à chaque terme ou à chaque échéance, était-il difficile de solder les créanciers; alors, Mme Ricois faisait des scènes à son malheureux gendre, qu'elle accusait de *manger tout*. Viéville avait cru obtenir la paix de sa terrible belle-mère en lui laissant le soin de la caisse, mais le caractère impérieux de Mme Ricois n'avait fait que se développer en raison des concessions de son gendre. Pour entretenir le moins possible de relations avec Madame Ricois, il s'était logé au second étage de la maison. Heureusement pour lui, sa femme n'avait pas hérité du caractère irascible de sa mère, et il vivait paisiblement avec elle, sans jamais se plaindre des orages de famille qu'il avait à essuyer. Viéville n'accusait ouvertement que Trompette. Trompette était un instrument de discorde dans la maison. C'était Trompette qui lui avait aliéné le cœur de Madame Ricois. Si la haine s'était amassée dans le cœur

de Viéville, à l'égard du chien chéri de Madame Ricois, celui-ci le lui rendait bien. Trompette se souvenait d'avoir été fouetté honteusement par le naturaliste, pour avoir un jour déchiré à belles dents un superbe perroquet mort, destiné à être empaillé. Le crime était grave, ce perroquet appartenant à une vieille dame ; on sait les liens qui existent entre un perroquet et une vieille dame.

Donc, toutes les fois que Viéville entrait dans la boutique, Trompette se mettait à hurler sourdement et faisait en sorte de se faire marcher sur la patte ou à peu près, uniquement dans la méchante intention de voir son ennemi en butte à l'irascibilité de Mme Ricois.

— As-tu quelqu'argent, dit Viéville à sa femme?

— Non, j'ai donné hier le restant de la monnaie à maman, qui avait à changer.

— C'est que j'ai besoin d'acheter diverses choses pour terminer ces oiseaux.

— Hé bien, va lui réclamer la monnaie que je lui ai prêtée.

Viéville descendit et demanda timidement l'argent à la belle-mère.

— Comment, dit-elle, vous osez encore me demander de l'argent, quand vous devriez m'en donner. Ah! c'est trop fort!

— Mais, belle maman, ma femme dit vous en avoir prêté hier...

— Et avec quoi voulez-vous que je fasse le fonds de caisse? ne dirait-on pas que vous avez donné des mille et des cents... Au surplus, ne me tracassez pas plus longtemps la tête, je vais sortir; j'espère que vous garderez bien la boutique une heure ou deux... Prenez bien garde à Trompette, je le laisse, j'ai trop peur qu'il ne se fasse rouer dans les rues... Allons, mon petit *sien;* arrivez me donner un *bécot*... Encore un, encore un... *adé,* soyez bien sage; et vous, dit-elle à son gendre en changeant subitement de ton, ayez soin de la vente.

Aussitôt après le départ de sa maîtresse, Trompette se glissa sournoisement sous une armoire. Viéville tomba dans un monde de pensées amères, en songeant au dernier mot de Mme Ricois : Veillez *à la vente.* Il regardait les marchandises de la boutique et il les trouvait toujours les mêmes, seulement un peu plus ébréchées, un peu plus moisies et un peu plus déplumées. La cathédrale de Strasbourg, ce joli travail de liège, n'avait jamais trouvé le moindre amateur. La pendule *à sujet* marquait la même heure depuis cinq ans. On aurait pu douter de l'accroissement du goût musical en France, en voyant les violons, la harpe, la lyre et les sept guitares inamovibles. Pour chasser ces tristes réflexions, Viéville se leva et se mit à arpenter la boutique. En passant près de l'armoire, il entendit grogner Trompette et continua sa marche sans faire plus attention; mais comme il revenait près de l'armoire, un second grognement l'arrêta. Il regarda où pouvait être Trompette, et ne l'aperçut pas. Ce ne fut

qu'à la troisième course, qu'un nouveau grognement lui donna à croire que Trompette pouvait bien être enfermé par mégarde. Il ouvrit l'armoire dont il voyait la clef à la porte pour la première fois, et il vit avec surprise un régiment de bouteilles étiquetées, un étalage complet de liquoriste.

Trompette, qui s'était blotti sous l'armoire, en manière de sentinelle veillant sur un trésor, se mit à hurler plus significativement, et il sortit de sa cachette en s'apercevant qu'un profane osait ouvrir l'armoire.

— Ah ! dit Viéville, voilà donc où passe tout l'argent. Je savais bien qu'on buvait ici, mais j'étais loin de penser à un pareil désordre.

Trompette acculé en face de son ennemi grognait continuellement.

— Tu vas me le payer, toi, dit Viéville furieux. Ah ! on achète pour cent francs et plus de liqueurs, pendant que ma femme est obligée de boire de l'eau... Ah ! canaille, monstre de chien...

Il se mit à poursuivre le chien qui se réfugia sous un meuble, ce qui donna à Viéville le temps de réfléchir. Aussi renonça-t-il à poursuivre Trompette ; il alla dans l'arrière boutique chercher une jatte. Puis, prenant dans l'armoire une bouteille de curaçao, il la vida dans cette jatte, et il donna à sa voix la plus grande inflexion de douceur en appelant Trompette. Celui-ci sortit de son asile, et voyant un plein vase de liqueur chérie, il oublia ses haines et se mit à lapper le curaçao avec avidité. La première jatte étant terminée, Viéville versa une seconde bouteille ; Trompette était en train de prouver qu'il avait autant d'amitié pour l'anisette que pour le curaçao ; il avait entamé une troisième bouteille de liqueur des îles, lorsque Mme Ricois entra...

D'un coup-d'œil elle vit l'armoire ouverte, Trompette ivre-mort, et la joie peinte sur les traits de Viéville, qui jugea à propos de se retirer. Dire les flots de malédictions qui sortirent du sein de Mme Ricois serait impossible... Trom-

pette était couché sur le flanc, l'œil morne, la langue pendante... Au bout d'une heure, il expira sans connaissance, Il ne jeta pas même un dernier coup d'œil à sa maîtresse.

— Je le forcerai à l'empailler, cria Mme Ricois avec un accent d'héroïne de mélodrame — 5me acte.

Puis, à travers mille sanglots, elle ajouta avec le même accent :

— Non, il ne l'empaillera pas, le scélérat; il y mettrait des substances *coupables*... Mais il y a des tribunaux, je le ferai condamner aux galères, sans choses atténuantes... Qu'il descende un peu, le mauvais fils, je lui arrache les yeux...

Pour calmer sa douleur et ses larmes, elle but, elle but même beaucoup. C'étaient des libations en l'honneur des mânes de Trompette. Les libations la conduisirent au sommeil. Ce ne fut que le lendemain que des explications eurent lieu entre le gendre et la belle-mère, explications terribles dont les voisins se souviennent encore,

à la suite desquelles Viéville partit, laissant à Mme Ricois sa boutique de bric-à-brac.

Mme Ricois fit empailler Trompette. Elle le mit à l'étalage, avec une faveur servant à retenir un écriteau. Tous l'ont vu, il y a un an, sur le quai St-Michel, et ont pu lire au cou du chien :

SIX ANS DE GÊNES ET DE PRIVATIONS
POUR DONNER UN MÉNAGE A VIÉVILLE... L'ESCROC !!!
PLUS MÉPRISABLE QUE LA CASQUETTE DU BOURREAU !
PAUVRE TROMPETTE !
ANIMAL PLUS FIDÈLE QUE VIÉVILLE !

28 octobre 1845.

A M. HONORÉ DE BALZAC.

MONSIEUR,

Vous êtes pour moi la preuve la plus saillante de l'impuissance de la critique; calomnies, accusations mensongères, vie privée, vie publique, on a tout essayé contre vous. De tout cela il est resté — la COMÉDIE HUMAINE.

J'ai souvent entendu dire que vous n'étiez pas populaire; je le croyais et je me l'expliquais par votre opinion sur Stendhal : « Il y a tout au plus » en Europe douze cents personnes capables de » comprendre la Chartreuse de Parme »; mais

un fait que j'ai vu dans la province m'a démontré mon erreur.

Il est dans le Laonnois une bibliothèque publique bourrée jusqu'au cou de livres de bénédictins, respectables in-folios recouverts d'autant de poussière que les singes empaillés qui se voient au même endroit. Cette bibliothèque a acheté la *Comédie humaine ;* et vous êtes, Monsieur, le seul vivant entre tous ces morts. Au fond les bénédictins sont vos frères, et il eût été impossible de mieux choisir parmi les littérateurs actuels. Votre œuvre, Monsieur, a donné la vie à cette bibliothèque ; les lecteurs arrivent ; les bibliothécaires s'étonnent d'entendre demander des volumes ; on a enlevé les toiles d'araignée qui se promenaient sur les singes.

Votre nom, Monsieur, est par là dans toutes

les bouches ; j'ai entendu discuter des affaires de famille, non pas avec le code à l'appui, mais avec votre œuvre. Ce petit pays est maintenant aussi fier de vous connaître, que la Touraine de vous avoir donné naissance.

Il y a bien sous ce fait une question de librairie que vous ne manquerez pas d'apercevoir ; mais je doute que le Laonnois achète jamais des livres, et le dommage n'est pas important.

Il est si rare aujourd'hui, Monsieur, de voir la critique s'occuper de vos œuvres, que vous me permettrez de dire ici combien vous inspirez de dévotion à quelques jeunes gens qui essaient à grand peine de trouer les vingt couches de médiocrités en possession des journaux et des revues. J'ai beaucoup lu ce qui s'est imprimé sur vos œuvres ; je n'y ai rien compris. Il m'a fallu

étudier vos préfaces et vos quelques articles de critique malheureusement épars et qui devraient être réunis en volumes pour l'éducation des gens qui songent encore à étudier. Aussi écrivais-je ceci, il y a un an, dans une revue, à propos de la fameuse lettre adressée à un de vos malencontreux *admirateurs* :

« Il n'y a que deux façons de critiquer M. de » Balzac. La plus simple est de *comprendre* ses » œuvres et d'écrire un article où se résume- » rait l'idée qui a servi de base à la *Comédie* » *humaine*. Le second moyen, presqu'impossible » à la littérature actuelle, consisterait à s'en- » fermer un an, à étudier scrupuleusement, dans » les moindres détails, — comme l'exigerait l'é- » tude d'une langue ardue, — non seulement la » *Comédie humaine*, mais toutes les éditions des

» romans de M. de Balzac. Ce travail ne sera
» pas fait de sitôt. Peut-être dans vingt ans,
» dans cinquante ans, quand dix lettrés patients
» auront amassé les principaux matériaux, un
» homme d'une grande intelligence profitera-t-il
» de ces travaux et les reliera-t-il en un vaste
» et grand commentaire. Nous disons commen-
» taire et non pas critique; car une des raisons
» qui rendent la critique impossible, c'est qu'il
» faut une intelligence égale à celle de l'artiste
» pour l'expliquer à la foule. Or, ces intelligences
» ne se font jamais critiques, sinon par hasard. »

Ce qu'on a écrit de meilleur sur vous, Monsieur, vient de Cuvier; il parlait d'Homère :
« Dans l'antiquité, la poésie était l'interprète de
» la science; ainsi Homère était le plus savant
» naturaliste de son temps. Toutes les fois qu'il

» décrit une blessure, il décrit avec la plus grande
» justesse les parties du corps par où le javelot
» a passé ; jamais il ne fait périr un guerrier
» d'une blessure qui ne soit pas mortelle. Quand
» il parle d'un animal, d'une plante, d'une
» substance minérale, il les décrit toujours d'une
» manière vraie et précise. » Ne retrouve-t-on
pas dans ces quelques lignes toute votre science;
à la place de l'histoire naturelle, mettez la société
du 19e siècle, cette société si étrange, si fantastique et si réelle, si triste et si comique qu'il
fallait l'alliage de Shakespeare, de Rabelais, de
Molière et de Dante pour l'expliquer. Aussi,
Monsieur, vous avez monté de dix coudées le
ROMAN ; et ceux-là qui parlent encore de *Gil
Blas*, ce long récit fatigant, ne savent pas lire
la *Comédie humaine*.

LE FUENZÈS

LE FUENZÈS

—

I.

L'HÔTEL DE LA RUE DES JEUNEURS.

Une partie des commissaires-priseurs qui, jadis, formaient une corporation très-unie, abandonna, il y a quelques années, l'hôtel de la place de la Bourse, spécialement affecté aux ventes publiques, soit par suite de saisie, soit par suite de décès.

Les commissaires-priseurs opposants fondèrent, à deux pas de cet hôtel, une maison de concur-

rence active, qui prit le nom de la rue, et que les marchands et le public connurent bientôt sous le titre d'*Hôtel de la rue des Jeûneurs.*

On arrive aux salles de ventes par un long vestibule couvert qui donne sur une cour. A gauche de cette cour est un hangar sous lequel sont entassés les objets vendus, que les garçons de l'hôtel lient et emballent pour les porter à leurs nouveaux propriétaires.

Les salles de vente sont exhaussées du sol par trois marches menant à une porte de bois à deux battants, lorsque les ventes sont suspendues : deux fausses portes, en damas rouge, indiquent aux visiteurs que les ventes sont reprises.

A droite, en entrant, sont trois grandes salles latérales où se vendent des meubles, des tapis et des objets d'art ; la quatrième salle du fond, plus grande, mieux éclairée, sert en général aux expositions de tableaux.

A la porte de cette salle, des groupes de curieux lisaient une affiche ainsi conçue :

« Vente après le décès de M. Bigot, ancien avoué, les 23 et 24 novembre 1840, à deux heures de l'après-midi, et jours suivants :

» D'une magnifique collection de tableaux anciens et modernes, principalement de l'école espagnole.

» Miniatures, objets de curiosité, tels que meubles, coffres en marqueterie, écaille et bois de rose, bronze, porcelaines de Sèvres, de Chine, du Japon, de Saxe, ivoires et bois sculptés, boîtes à bas-reliefs, en argent repoussé et ciselé, objets d'ivoire et pierre dure, bustes en marbre, armes, vitraux suisses anciens et verres de Suisse, émaux de Limoges, terres de Bernard de Palissy et Fuenza, etc.

» Superbes tableaux de Murillo, Velasquez, Claude Coello, Alonzo Cano, Zurbaran, Ariemons, Pierre Francione, don François de Solis, Arellano, Alvarez de Nava, Antolinez, François de Sarabia, Hortes Saguiere, Fernandez de Guadeloupe; Laurent Alvarez, Amaya, Villacis, Sébastien

Ninnoz, don Munoz de Guevara, Sevilla Romero d'Escalante, Jean d'Arevalo, Joseph Leonardo, Arias Fernandez, Caevas, Manuel Acevedeo, Michel d'Aguila, Martinez, Arjona, Sanlo Domingo, Ferdinand Gallegos, Jean de Valdes Léal, Barthelemi Perez, Greco, Gonzalès de la Vega, etc.

» Les adjudicataires paieront 5 centimes par franc.

» Me Gallet, commissaire-priseur, rue du Faubourg-Montmartre, 23, assisté de M. Chinon, expert, rue des Saint-Pères, 15. »

Il était une heure de l'après-midi, et la foule se pressait dans les corridors, quoique la vente ne fût annoncée que pour deux heures; mais cette exposition offrait aux amateurs et aux artistes un plus grand intérêt que les ventes accoutumées.

Les tableaux espagnols sont rares à Paris; si l'on excepte le musée espagnol du Louvre, la galerie du maréchal Soult, que peu de personnes ont visitée, et la galerie Aguado, aujourd'hui

dispersée en Angleterre, en Russie, en France, il est difficile de trouver une toile espagnole dans les collections particulières.

Nous avons longtemps vécu en France sans nous douter qu'il existât une école de peinture en Espagne ; et sans l'heureuse mission du baron Taylor, nous en serions encore à nous contenter du *Pouilleux* de Murillo qui se trouve dans la galerie italienne, et qui ne peut que donner une fausse et déplorable idée de la riche école qui a produit Vélasquez, Zurbaran, Ribeira, Cano, le Greco, Goya, et tant d'autres grands peintres.

Les artistes formaient la majorité de cette foule. L'école espagnole n'a pas encore pris racine chez les amateurs qui s'enthousiasment volontiers et dépensent des sommes fabuleuses pour un Watteau, pour un Teniers, mais qui *ont peur* d'un Zurbaran.

Les amateurs sont guidés dans cette répulsion par trois motifs. Ils n'aiment pas les grands tableaux, et l'école espagnole a peu produit de tableaux de genre. D'un autre côté, les *motifs*

de ces peintures sont trop cruels ou trop sanglants pour les admirateurs des bergerades de Boucher et des *blaireauteries* familières de Gérard Dow. Enfin, la peinture espagnole d'un réalisme si saisissant, si vrai, ne peut pas plaire dans un pays dont les représentants à l'étranger sont MM. Duval le Camus père, Lepoitevin, Lapito, et où les cinq sixièmes de la nation insultent au génie de M. Eugène Delacroix.

Les artistes étaient donc venus en foule assister aux derniers moments de cette collection, remarquable en ce sens qu'elle faisait connaître des noms et des œuvres de peintres espagnols qui n'existent pas sur le catalogue du musée du Louvre.

Les marchands de tableaux s'étaient assis sur les bancs de bois autour de la table circulaire où l'on étale les objets à l'enchère. Ces bancs sont les places privilégiées, attendu qu'il est facile de voir tous les objets en vente, qu'on peut les toucher tous, et examiner rapidement si une fente, un accroc, des *repeints*, n'ont pas réparé

l'irréparable outrage dont les tableaux, les porcelaines et les ivoires sont si souvent entachés.

Dans la salle, cinq à six artistes s'étaient groupés de façon à masquer un de leurs amis qui dessinait une singulière figure, fort occupée à regarder un tableau. — Ce doit être, dit l'un des artistes, un amateur.

— Non, répondit un autre, il a un habit. Un amateur n'a jamais d'habits ; s'il en a, ils servent à habiller les porte-manteaux. L'amateur, comme le bibliophile, jouit d'une redingote recélant des poches où vont s'engouffrer les livres, les statuettes et tout objet d'art, petit et non casuel.

— Alors, c'est un peintre en miniatures : à coup sûr, il a vieilli dans cet art intéressant, et il demeure galerie de Valois, au Palais-Royal.

— Pas davantage : un peintre en miniature deviendrait fou devant un tableau espagnol.... Tenez, ce bonhomme a l'air de s'y connaître, il vient de cracher sur la toile.

— Il a craché, dit un autre, c'est un marchand de tableaux.

— Oh ! que vous n'y entendez rien, dit à son tour le dessinateur. Regardez ces marchands attablés : ils sont tous gros et rouges, avec des habits aussi sales qu'un portrait de famille dans un grenier. Ils sont grossiers et mal embouchés, vos marchands, et cet original a de fort bonnes manières, malgré son habit noir qu'on dirait tissé par une araignée.

— Eh bien ! profond observateur, dis-nous la profession, l'âge et la demeure de cet homme ?

— Si j'étais Mme Clément, l'auteur du Corbeau sanglant, dit le peintre, et que j'eusse eu l'honneur de succéder à Mlle Lenormand, je pourrais vous faire croire à ma science ; mais j'avoue que cet homme me déroute. Il a un œil vairon qui exerce une grande influence sur la physionomie.

— Et le nez, une vrille ! Ce nez-là percerait une planche.

— Avez-vous remarqué, dit le dessinateur,

les chairs du cou, qui semblent un paquet de cordes naturelles pour le pendre. Et ces cheveux plats et gris qu'on dirait appartenir à un général de l'armée d'Italie.

— Il a des mains, dit un autre, d'avare-poncif ou de violoniste éreinté.

— Voyez-vous le dandinement du corps, une manie particulière aux bêtes enfermées et aux idiots, répliqua le dessinateur. Cet homme-là, je le connais, je me le rappelle maintenant...

— Bah! s'écrièrent les artistes, curieux de vérifier leurs observations.

Le peintre enferma dans un carton son croquis terminé, et dit à ses amis :

— J'ai rencontré cet original dans un roman d'Hoffmann.

II.

LE DESSOUS DES VENTES AUX ENCHÈRES.

Non loin des artistes causaient deux hommes,

dont l'un ventru et joyeux répondait par un signe de tête protecteur à toutes les salutations qui lui étaient adressées. Il s'appelle Pigoreau, et les collectionneurs les plus riches, quoique lui disant *père Pigoreau*, ne lui en témoignent pas moins de respect.

Père Pigoreau est le doyen des marchands de tableaux de Paris. Ce fut lui qui acheta une partie de la galerie Lebrun, formée par le citoyen Lebrun, le même qui occupa tout le public artiste sous la révolution, sous le directoire, en épousant Mme Vigée-Lebrun, peintre, dont le mariage n'eut pas d'heureuses suites.

Avec la moitié de la collection Lebrun, — assez célèbre pour obtenir les honneurs de la gravure, — père Pigoreau, jeune alors, n'eut pas de peine à se faire une réputation. Il voyagea à l'étranger et il acheta à peu de frais des toiles précieuses dont les évènements politiques, les guerres, les révolutions avaient annihilé la valeur.

Père Pigoreau n'était rien moins qu'érudit, rien

moins que savant en beaux-arts ; mais la manipulation des toiles avait développé chez lui un certain sens qui fait que le marchand le plus épais en apparence, surpasse souvent en connaissances réelles des artistes distingués. Au fond, c'est de l'instinct animal qui se rapproche du flair des chiens. La meilleure preuve de ceci gît dans un mot de ses confrères jaloux qui disaient de lui : « C'est un homme qui a un fier nez. »

Pigoreau eut donc *le nez* d'acheter en province, vers l'année 1831, tout ce que le dix-huitième siècle avait laissé de panneaux, de trumeaux, de peintures, de pastels et de dessins. Il écoula ses maîtres italiens, ses flamands ; et un beau jour son premier étage, — car il n'eut jamais de boutique, — se trouva garni de Coypel, de Vanloo, de Boucher, de Wateau, de Fragonard, de Lancret, de Pater, de Greuze, enfin, de toute la charmante pléïade des peintres de LL. MM. Louis XV et Louis XVI.

En un an, Paris s'éprit d'une violente passion

pour ces œuvres légères qui convenaient si bien aux mœurs et aux habitudes des habitants du quartier Notre-Dame-de-Lorette. Quelques littérateurs se laissèrent prendre à ce *renouveau*, et chantèrent sur tous les tons le *génie* de Boucher et des autres peintres d'opéra. Au bout de quatre ans, Pigoreau avait réalisé d'énormes bénéfices ; il continua à brocanter comme par le passé ; seulement, un soir en se couchant, il dit à sa femme, après avoir inspecté ses livres :

—Madame Pigoreau, nous avons 25,000 livres de rente.

Mme Pigoreau, brave femme, mais d'une intelligence douteuse et qui n'avait jamais eu vent des affaires de son mari, poussa un cri de terreur. Elle crut un moment que Pigoreau faisait partie d'une bande de voleurs.

— Eh non ! bonbonne, dit en riant le marchand, c'est tout simple. Les Parisiens *ont coupé dans le Louis XV*.

Mme Pigoreau, quoiqu'elle ne comprît pas cet

argot, fut rassurée. Quelques jours après, le marchand lui présenta un jeune homme à qui il venait de vendre son fonds. Ce jeune homme devait rester un an sous la tutelle du marchand.

C'était avec lui que se trouvait Pigoreau à la salle de la rue des Jeûneurs. Il pilotait ainsi son successeur dans toutes les ventes, le présentait aux amateurs et lui enseignait toutes les roueries des commissaires-priseurs.

— Tu vois toute cette foule, Antoine, lui dit-il, eh bien! ce sera une triste vente. C'est presque tous artistes, ils regardent; ils voudraient peut-être bien acheter, mais ils n'achètent pas. Nous autres marchands, nous ne voulons pas d'Espagnols, c'est trop noir. Ah! dans un temps, le tableau espagnol aurait pu être poussé, quand on s'occupait de meubles gothiques. Un ameublement sombre avec des assassinats de saints, des martyrs enfin, ça allait bien ensemble. Mais aujourd'hui que le gothique ne vaut pas quatre sous, — il n'y a plus que les peintres qui en

ont, et ils voudraient bien le vendre la moitié de ce qu'il leur a coûté. — Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de ces grands diables de tableaux, peints avec du sang et des fonds de suie pour repoussoir? — Alors, dit le jeune homme, pourquoi sommes nous venus ici perdre notre temps?

— Oh! Antoine, dit le père Pigoreau, tu blasphèmes. On ne perd jamais son temps aux ventes, même quand on n'achète pas... Il faut savoir où vont les tableaux, le prix de chacun de ces tableaux; vous n'en achetez pas, ça ne fait rien. J'ai chez moi près de quinze mille catalogues annotés; si tu les savais par cœur, Antoine, tu serais plus savant que moi. Les tableaux haussent et baissent comme le pain. Aujourd'hui la vente ne sera pas intéressante. Ils vont commencer par leurs *drogues* en porcelaine.

Pigoreau, en sa qualité de marchand de tableaux, avait horreur des curiosités et les dénigrait perpétuellement.

— Les commissaires-priseurs en ont pour deux

jours de *bêtises* à vendre. Tu as vu le catalogue?

— Oui, dit Antoine.

— Eh bien! tous ces brics-à-bracs mis en vente n'ont jamais appartenu à ce pauvre M. Bigot. Les vrais propriétaires sont là, assis autour de la table. C'est indigne, vois-tu, les ventes de tableaux. Il meurt un amateur : on annonce sa galerie, on fait des affiches; tu crois qu'on va vendre ses toiles. Pas du tout, on vend les *breloques* des marchands.

— Pourquoi les commissaires-priseurs ne s'opposent-ils pas à cela? demanda Antoine.

— Eh! voilà le malheur; ils tiennent les marchands, et les marchands les tiennent. Les marchands leur disent : « Vendez nos fonds de magasin et nous achèterons vos tableaux. » Tiens, regarde là-bas ces deux bustes en marbre?

— Sur la console en bois de rose? demanda Antoine.

— Précisément. Eh bien, ces deux bustes font depuis six mois le chemin de l'hôtel Bullion

à la rue des Jeûneurs, et de la rue des Jeûneurs à l'hôtel Bullion. Ils resteront dans toutes les ventes jusqu'à ce qu'un badaud ait mis une enchère convenable. Ah ! si le malheureux Bigot pouvait voir sa galerie entourée de ces rocailles !

— Vous ne savez pas encore pourquoi il s'est suicidé ?

— Hélas ! on ne sait pas. On l'a trouvé baigné dans son sang devant une croûte. Voyons, où est-elle ?

Pigoreau mit sa main devant ses yeux comme un garde-vue.

— Tiens, dit-il, c'est don Géronias qui me la cachait. Ah ! il faut que je lui parle.

Tous deux se dirigèrent vers le vieillard qui avait servi de point de mire aux plaisanteries des artistes : Pigoreau l'aborda poliment.

— Bonjour, *Monsieur* don Géronias, lui dit-il...

L'étranger répondit d'une voix aigre comme du vinaigre :

— Hé ! c'est vous, monsieur Pigoreau... Adieu.

Et il tourna les talons, mécontent sans doute d'avoir été troublé dans son observation du tableau.

— Vous partez, dit Pigoreau sans se déconcerter de cet accueil, je vais justement de votre côté. Nous allons, dit-il à Antoine, nous faire raconter la mort de M. Bigot.

III.

HISTOIRE D'UN SUICIDE.

Géronias se laissa prendre le bras par Pigoreau.

— Ce pauvre M. Bigot, dit le marchand de tableaux en manière d'oraison funèbre, pourquoi ne s'est-il pas laissé mourir tout doucement ; il avait donc des chagrins ?

— Qu'en savez-vous ? demanda l'Espagnol.

Puis il changea brusquement la conversation.

— Croyez-vous que cette galerie se vendra cher?

— Tout ça dépend, répondit le marchand ; est-ce que vous seriez amateur ?

— Oh! non, j'ai laissé à Madrid une galerie de beaucoup supérieure à celle-ci.

— Cependant, continua Pigoreau, vous regardiez un tableau depuis tantôt une heure.

— Hein? dit l'Espagnol en tressaillant.

— Là, avouez que cette toile de Fuenzès vous tente.

— Fuenzès... vous connaissez donc? demanda don Géronias tout troublé.

— Est-ce que je ne connais pas tout!... Fuenzès, parbleu, je ne connais que ça, répondit Pigoreau en poussant le bras d'Antoine, signe qui indiquait qu'il rusait dans ce moment l'Espagnol.

— C'est cependant un peintre très-médiocre.

— Eh! dit le marchand, pas si médiocre que vous voulez bien le dire... Fuenzès est très-estimé en France.

— Vraiment! reprit d'un ton inquiet Géronias.

— Et le tableau que vous regardiez ne manquera pas de chalands.

— Non... non... ce n'est pas possible, s'écria

l'Espagnol ; n'est-ce pas qu'il n'y aura pas d'amateurs ?... Ce n'est pas vrai... Fuenzès n'a pas de talent.

— Que si ! que si ! continua Pigoreau pour troubler son interlocuteur, et moi-même le premier.

— Oh ! ne l'achetez pas, je vous en prie, dit en suppliant l'Espagnol.

— Ah ! vous y tenez donc, méchant ?

— Eh bien oui, je vous l'avoue, ce tableau, c'est ma vie... Aidez-moi à l'acheter, et je vous le paierai le double, s'il le faut.

— C'est convenu, dit Pigoreau, vous l'aurez, mais à une condition : vous qui étiez si lié avec le défunt, racontez-moi ce qui l'a porté au suicide.

— Ah ! M. Pigoreau, dit Géronias, en lui serrant les mains, j'aurai le tableau, merci ; mais vous me le promettez sûrement...

— C'est convenu. Ainsi, entendons-nous bien : n'importe à quel prix ira le tableau, j'aurai cent pour cent de commission.

— Oui, oui, oui, s'écria l'Espagnol.

» Maintenant, je vais vous dire comment je fis la connaissance de M. Bigot.

» J'étais chanoine à Madrid, poursuivit l'Espagnol, lorsqu'un étranger m'écrivit pour me demander la permission de visiter ma galerie. Je le reçus : il était très-aimable, et il passa quelques jours chez moi. M. Bigot venait pour acheter des tableaux espagnols ; je lui donnai tous les renseignements possibles pour aller dans quelques villes qui ont été fort maltraitées par les révolutions de notre malheureux pays. Comme l'argent est rare, il était facile de l'échanger contre des toiles.

» Six mois après, M. Bigot revint avec des caisses pleines de tableaux. Il me les montra ; je lui offris de lui donner un Murillo pour ce Fuenzès, qui provenait du cabinet d'un noble, fusillé juste un jour après avoir acheté ce tableau. Cette œuvre de Fuenzès avait été découverte dans le grenier d'un couvent de bénédictins par un jeune garçon, qui se laissa tomber d'une poutre très-élevée et fut tué sur le champ.

» M. Bigot refusa l'échange que je lui proposais, malgré la supériorité de mon Murillo. Je ne sais pourquoi je tenais à ce tableau ; il n'est qu'original et dessiné avec une grande naïveté. Mais on désire toujours ce qu'on n'a pas. Je fis de nouvelles offres à M. Bigot, deux, trois tableaux contre ; j'allai même jusqu'à lui donner quatre toiles en échange du Fuenzès. Il y mit de l'obstination, moi aussi. Je rêvais de cette toile ; je sentais que je ne pouvais plus être heureux sans elle. — Voulez-vous toute ma galerie ? lui dis-je un jour. Il refusa constamment. Il ne me restait plus qu'un parti à prendre. Je quittai Madrid en même temps que M. Bigot, non pour le suivre, mais pour suivre le tableau.

» M. Bigot trouva le procédé nouveau et m'offrit de loger chez lui, afin de jouir de la vue de *ma* toile si chère ; il me dit même en riant : « Je » vous la laisserai par testament. »

» Nous arrivons à Paris ; les premiers jours je fus distrait de mes affections par la vue de votre

grande ville si agitée. Mon ami fit bâtir une galerie bien éclairée pour y placer sa collection.

» Il y a un an, la galerie fut terminée. Nous allons la visiter, moi curieux de revoir mon Fuenzès. Il n'y était pas : Je l'ai donné à rentoiler, me dit M. Bigot. Vous pensez si je me mis en colère. Quel talent ne faut-il pas pour rentoiler un tableau ! Les ouvriers vont l'abîmer, pensais-je. Je demandai à mon ami l'adresse de son restaurateur, afin de lui donner des conseils; Je m'y connais, moi qui avais soin de mes tableaux et qui ne souffris jamais nulle autre restauration que celles faites par moi.

» J'allai donc chez le marchand, rue de Seine, un matin. Sa boutique était fermée; des draperies noires servaient de rideaux à un cercueil près duquel brûlaient des cierges. Le marchand de tableaux était mort. »

— Ah ! je sais, dit Pigoreau, il s'est empoisonné on ne sait trop pourquoi.

— Oui, dit le chanoine espagnol. Sa mort le

fit déclarer en faillite ; le tableau resta six mois sous les scellés. Enfin, il y a quelque temps, M. Bigot m'appela tout joyeux. Son Fuenzès venait de lui être rendu. Il était parfaitement restauré. Nous passâmes toute la journée à l'admirer. Le lendemain, j'entends un grand bruit dans la maison. On frappe à ma porte. Un domestique tout ému m'apprend que M. Bigot s'est suicidé dans la nuit. Je cours à sa chambre : il était étendu sur son lit, une large plaie au cou. Ses domestiques l'avaient trouvé le matin, étendu par terre, baigné dans son sang, une main crispée sur le tableau de Fuenzès. On n'a pu découvrir le motif qui l'avait amené à se suicider ; ses affaires étaient très en règle. Comme je vous ai dit, j'avais passé la journée précédente avec lui, et rien ne m'avait paru changé dans ses facultés.

— Alors, dit Pigoreau, comment se fait-il que vous ne soyez pas aujourd'hui possesseur de ce tableau ?

— Ah ! on n'a pas trouvé de testament, et

ses héritiers naturels ont fait mettre la galerie en vente.

— Je comprends, dit Pigoreau, que vous teniez à ce tableau.

— Vous me le promettez toujours, dit le chanoine.

— Je vous le jure. Et comme don Géronias prenait congé de lui : Nous aurons soin, dit Pigoreau à son successeur, de faire monter le Fuenzès.

IV.

ENCHÈRES SUR ENCHÈRES.

Deux jours après cette conversation, Pigoreau entrait à l'hôtel des Jeûneurs avec son successeur et l'Espagnol. La foule avait diminué, les artistes ayant perdu leur temps à regarder vendre des poteries, des ivoires, des émaux, toutes sortes de choses fort curieuses, mais dont l'écoulement ne semblait pas avoir de terme.

Don Géronias jeta un coup-d'œil rapide sur tous les tableaux, et manifesta une grande surprise.

— Hé! dit-il en saisissant la manche de Pigoreau, le Fuenzès? le Fuenzès?

— Qu'est-ce qui vous prend? répondit le marchand.

L'Espagnol était inquiet; il fouillait de l'œil chaque coin de la salle.

— Il n'y est plus, le Fuenzès... Vous m'avez trompé; il est vendu.

Pigoreau fit la grimace. Il craignait qu'on n'eût vendu, dans un lot, l'affreux tableau (à son avis), mais qui devait lui rapporter d'assez beaux bénéfices.

— Attendez une minute, dit-il à l'Espagnol, il n'est pas perdu, bien sûr; je vais savoir...

Et, sans laisser le temps à don Géronias de répondre, il le quitta, parcourut la salle, se glissa à travers les groupes et arriva près de la table où étaient assis divers marchands. Il frappa ru-

dement sur l'épaule d'un homme qui causait avec une revendeuse à la toilette.

— Dis donc, Crochard, où est passé le tableau recommandé?

— Ah! père Pigoreau, le malin des malins, toi qui fais la barbe à tout le monde, tu n'avais pas pensé à celui-là?

— Allons, parle! dit Pigoreau impatient.

Le marchand interpellé s'empara de la tête de Pigoreau et lui coula ces paroles dans l'oreille :

— J'ai fait mettre le Fuenzès dans un tas d'horribles toiles déchirées, en mauvais état.

Pigoreau rugit.

— Mais tu veux donc, buse, dit-il, que le lot se vende trois francs?

— C'est là que je t'attendais. Je ferai monter, monter le lot. Les marchands et les commissaires n'y comprendront rien d'abord; puis ils vont croire que le lot renferme une curiosité importante, un chef-d'œuvre. De cette façon, le Fuenzès ira dans un prix raisonnable.

— Très-bien, dit Pigoreau. Tiens, je t'avais promis dix du cent, tu auras quinze.

— Merci, vieux crocodile, dit le marchand en suivant de l'œil son confrère, qui retournait vers don Géronias.

Quand l'Espagnol eut appris ce que Pigoreau jugea prudent de lui dire, à savoir que le Fuenzès n'était pas vendu, il fit éclater sa joie par un ricanement étouffé.

— Pourrait-on le voir? demanda-t-il.

— Oh! ce serait imprudent; tout le monde se douterait de la valeur que vous attachez à cette toile, et les enchères monteraient trop haut... Dis donc, galopin, s'écria Pigoreau en s'adressant à un petit bonhomme en blouse et nu-tête, qui, depuis quelques minutes tournait autour de lui, ne pourrais-tu pas marcher par terre? Qu'est-ce que tu fais ici? Va plutôt à l'école.

Le gamin fit un pied de nez au brave marchand de tableaux et s'enfuit, passant entre les jambes

des curieux. En deux bonds, il fut auprès de Crochard.

— M'sieur, lui dit-il, j'ai entendu père Pigoreau dire comme ça que, si on se doutait de la valeur, les enchères monteraient trop.

— Je m'en doutais, dit Crochard en se frottant les mains. As-tu pu savoir, demanda-t-il au gamin, le nom de l'homme qui cause avec Pigoreau ?

— On ne sait pas son nom dans la salle, répondit l'intelligent gamin, mais il est Espagnol.

— Bon ! de mieux en mieux, fit Crochard qui ne put dissimuler sa joie. Va-t-en à la boutique, maintenant ; je n'ai plus besoin de toi.

L'enfant s'enfuit à toutes jambes, sans attendre de nouveaux ordres..

— La vente va commencer, dit Géronias. Voici Me Gallet, le commissaire-priseur.

— Messieurs, la vente est ouverte, dit le commissaire-priseur, en s'installant à son bureau et en frappant sur la table quelques coups de

son marteau d'ivoire, pour faire cesser le bruit de la foule. Nous commencerons par quelques tableaux de l'école française.

Un murmure violent accueillit ces paroles.

— Il n'y a que trois ou quatre toiles françaises, Messieurs, dit le commissaire-priseur; aussitôt après, nous passerons à l'école espagnole.

Le garçon de vente apporta sur la table deux *Effets de Neige.*

— Messieurs, nous mettons aux enchères deux tableaux du célèbre Malebranche, qui font pendant, deux très-jolis morceaux, d'un bel effet.

— Deux cents francs, dit le commissaire-priseur.

On a vendu à l'hôtel Bullion et à l'hôtel des Jeûneurs de quoi remplir le musée de Versailles, avec les œuvres du *célèbre* Malebranche, un peintre qui eut la spécialité des effets de neige, et qui, non content de travailler constamment à produire les mêmes *effets*, avait en outre un atelier de jeunes gens occupés à copier sa manière.

Malebranche mort, ainsi que son école, les brocanteurs continuèrent cette spécialité, de telle sorte qu'il existe en France près d'un million d'*effets de neige* du *célèbre Malebranche*.

— Ça se vendra cinquante francs à un amateur, dit Pigoreau, et l'amateur sera refait de trente francs.

Don Géronias s'était assis et paraissait impatient de posséder l'œuvre qu'il poursuivait depuis si longtemps. Sa tête était enfouie dans ses mains. Chaque fois que le commissaire-priseur annonçait par trois coups de son marteau qu'un nouvel objet était vendu, l'Espagnol sortait de son immobilité et allongeait le cou pour voir si le tableau de Fuenzès n'apparaissait pas.

L'école française étant épuisée, le garçon de salle apporta des cadres vermoulus sans toiles, et des toiles éraillées sans cadres.

— Attention! dit Pigoreau à Géronias.

L'Espagnol se dressa sur ses deux jambes par un soubresaut, et cligna de l'œil.

— Messieurs, dit le commissaire priseur, un lot de vieux cadres, de vieilles toiles en mauvais état. A combien? dit-il dédaigneusement en interrogeant du regard la galerie de marchands.

— Un franc, dit le garçon de bureau. Allons, Messieurs, vivement, s'il vous plaît.

Les marchands ruèrent leurs mains sur toutes ces vieilleries.

— Ah! cria hautement don Géronias, qui avait reconnu son tableau.

Toutes les têtes se retournèrent vers l'Espagnol.

— Silence! dit le garçon de bureau.

— Ne faites pas voir, dit Pigoreau bas à l'oreille de son client, que vous attachez de l'importance à cette toile.

— Je veux la voir, dit don Géronias.

— Non, non, dit Pigoreau; vous la doubleriez de prix.

— Un franc vingt-cinq, cinquante, soixante-quinze, deux vingt-cinq, dit le commissaire-priseur.

— Deux cinquante, soixante-quinze, trois francs, continua le garçon de bureau.

A cinq francs les enchères des marchands de tableaux s'arrêtèrent. Seul, Crochard continua en se grattant le nez, à faire monter, par étages de vingt-cinq centimes, la distance qui mène de cinq à dix francs.

Un étranger aux habitudes de ces ventes s'inquiéterait fort d'où partent les enchères recueillies par les commissaires-priseurs. Les marchands ne parlent jamais, et il faut toute la naïveté d'un novice amateur pour lancer un prix. Chaque marchand a un signe particulier, un signe à lui que connaissent tous les commissaires-priseurs. Les uns tourmentent le bouton de leur redingote (enchère); d'autres froncent le sourcil (enchère); d'autres passent leur langue sur la lèvre (enchère); d'autres bâillent (enchère); d'autres, c'est la façon la plus connue, clignent des yeux (enchère); et bien des petits moyens mystérieux dont le détail serait trop long.

Crochard, lui, se grattait le nez pour indiquer qu'il surenchérissait; aussi l'aile droite de son nez avait-elle souffert et considérablement rougi de ce commerce. A l'issue de certaines ventes, le nez de Crochard était pourpre, par la raison bien simple qu'il s'était *entêté*, — un mot de brocanteur.

Aussi un commissaire priseur doit-il envelopper de ses yeux toute l'assemblée et ne pas compromettre, par l'arrêt de son regard, le dernier enchérisseur qui a un intérêt à ne pas être connu.

Le lot, par les grattements de Crochard, monta à vingt francs. Les marchands commençaient à s'entre-regarder et à fixer l'amas de vieilles toiles qui ne leur apprenaient rien.

— Cent francs! dit une voix dans la foule.

— Cent francs, répéta le commissaire-priseur en témoignant de l'étonnement. Voyons, Messieurs, à cent francs. Faites passer, Louis, dit-il au garçon de bureau, les toiles aux amateurs?

Les marchands interrogeaient du regard les

cadres, les toiles moisies, les inspectaient avec un œil qui aurait voulu se changer en loupe; d'aucuns humectaient de salive les peintures, pour leur rendre momentanément le brillant du vernis absent.

— Deux cents francs, dit la voix.

Cette voix appartenait à l'associé de Crochard.

— Personne ne met au-dessus de deux cents francs? demanda le commissaire-priseur.

Pigoreau fit un signe affirmatif à Crochard qui se gratta le nez.

— Deux cent-cinquante.

A de certains moments, don Géronias tressaillait; ou bien quand les tableaux, passant de main en main, s'approchaient de lui, il étendait en avant ses mains longues et maigres, comme s'il eût voulu les saisir. Ce commerce n'avait pas échappé à Crochard, qui communiquait à tout moment, par le regard, avec Pigoreau. Aussi, quand il eut refléchi quelques instans, lança-t-il

courageusement, et à haute voix, un nouveau prix : mille francs.

Le commissaire-priseur tressauta sur son fauteuil de cuir. Quel était donc ce mystère? Crochard avait renoncé, pour la première fois de sa vie, à son grattement de nez.

— Mille francs! cria le garçon de salle.

Pigoreau fit la grimace. Il pensait que la transition de deux cent cinquante à mille francs était trop brusque pour que don Géronias ne s'aperçût pas qu'il avait des relations avec Crochard.

— Il y a donc des billets de banque dans ces toiles-là? dit tout haut un marchand goguenard.

Sans s'inquiéter de cette plaisanterie, qui obtint les honneurs du rire, Crochard lança une autre enchère non moins significative que la précédente.

— Deux mille francs! dit-il.

Don Géronias attendait avec impatience la fin des enchères.

— Je n'en donnerais pas cinq sous, disait-on

dans la salle. Ou bien : — Crochard est fou. — Comment fera-t-il pour payer ?

— Il n'a pas chez lui pour sept mille francs de curiosités. — C'est drôle, un homme qui n'achète jamais de tableaux.

D'autres étudiaient la figure de Pigoreau, regardé comme l'oracle de l'hôtel des ventes, et se disaient : — Il y a du louche la-dessous. Père Pigoreau n'a pas l'air content.

— Trois mille francs, s'écria Crochard, pâle et le front mouillé, prouvant qu'il était en proie à un combat intérieur.

— Il n'y a pas erreur, M. Crochard? se crut obligé de dire le commissaire-priseur.

— Non, non, trois mille francs !

— Ah ! le pauvre homme, dit un voisin ; c'est trois mille liards qu'il devait dire.

Crochard avait entendu, et, par bravade, il reprit :

— Cinq mille francs !

Mais on devinait que cette lutte l'avait fatigué

autant que les regards curieux de la foule. Sa voix était haletante, et il était près de s'évanouir.

— Louis! dit le commissaire-priseur, un verre d'eau à M. Crochard.

Après quoi la vente continua, Pigoreau ne sachant comment allait se terminer cette affaire. Don Géronias murmurait entre ses dents des paroles espagnoles.

— Personne ne met au-dessus de cinq mille francs? demanda le commissaire-priseur.

A cet appel, toutes les têtes se tournèrent vers Crochard, qui était affaissé sur lui-même.

— Une fois, deux fois, personne ne dit mot?

— Messieurs, une collection de tableaux espagnols, *cin-que-mille francs*, dit le garçon en appuyant sur le chiffre.

— Cinq mille francs, une fois, deux fois, trois fois, personne n'en veut plus? cria le commissaire-priseur.

Il se fit un long silence par la salle.

— Adjugé à M. Crochard!

Et le marteau retentit sur la table. Le garçon poussait déjà les toiles vers l'acquéreur qui étendait sa main en avant, lorsque le commissaire-priseur se leva avec solennité et dit :

Vous savez, Monsieur Crochard, que la vente est au comptant?

— Voilà la somme, s'écria Pigoreau en ouvrant son portefeuille.

— Qu'on me passe mes tableaux, dit don Géronias avec impétuosité.

— Me Gallet, dit Crochard au commissaire-priseur, faites mettre les toiles de côté, je vais chez moi chercher la somme.

— Tu as donc perdu la tête, dit Pigoreau, puisque voici l'argent en billets de banque?

Mais Crochard avait disparu, laissant Pigoreau très-inquiet, don Géronias réclamer son tableau, et la foule murmurer et causer de ces trois acquéreurs mystérieux qui ne paraissaient pas s'entendre.

V.

FLOUERIES EN MATIÈRE DE REVIDAGE.

Rusé revint au bout de deux heures, rouge et essoufflé. Il traversa tous les groupes, alla droit au bureau du commissaire-priseur apporter 5,000 f. plus 250 fr. en raison des cinq pour cent affectés au droit de vente.

La foule, qui se moquait de lui tout à l'heure, s'inclina devant l'homme qui venait de payer cinq mille francs *au comptant*, et il put emporter ses toiles. Pigoreau et don Géronias, qui suivaient chacun de ses mouvements, l'accostèrent à la sortie de la salle de vente.

— Pourquoi, lui dit Pigoreau, n'as-tu pas pris l'argent que je t'offrais ?

— Mon petit, dit Crochard, parce que j'achète pour moi.

— Je veux mon Fuenzès! s'écria don Géronias.

— Laissez-moi, dit Pigoreau, m'arranger avec lui.

Et il entraîna son confrère près de la cheminée qui donne dans le vestibule.

— Je ne te comprends pas, dit Pigoreau; as-tu peur que je ne te donne pas les quinze du cent?

— Mais non, dit Crochard, j'achète à mon compte, tu ne saisis donc pas! je te laisse tout, mais je garde le Fuenzès.

— Ah! dit Pigoreau, j'y suis... Je me suis fait *remoucher*. Combien veux-tu?

— Dame, tu sais bien. Fais ton prix.

— Mon cher, l'Espagnol me fait cinquante pour cent de commission.

— Bien, je les accepte.

— Tu acceptes! dit Pigoreau; mais moi, que me restera-t-il?

— Je n'en sais rien, mais tu sauras bien t'arranger.

— Sacristi! dit Pigoreau, faut-il être arrivé à mon âge, être le doyen des marchands de ta-

bleaux, pour me laisser embrocher comme un dindon par toi.

— Chacun son tour, papa, dit Crochard.

— Allons, scélérat, dit Pigoreau, tiens, voilà tes cinquante pour cent.

Don Géronias, qui se tenait à l'écart, voyant à l'aspect des physionomies que l'affaire était conciliée, revint vers Pigoreau.

— Voilà le Fuenzès... et il m'en a donné du mal, le brigand de tableau.

— Ah! s'écria l'Espagnol, dont les yeux lancèrent des flammes, enfin!

Puis il contempla la toile avec une expression étrange de bonheur.

— Venez demain de bon matin, dit-il à Pigoreau, nous réglerons.

VI.

SOIRÉE MAL EMPLOYÉE.

Le même soir à huit heures, don Géronias

était assis, écrivant à une table, dans une petite chambre d'hôtel garni. De temps en temps, il cessait d'écrire pour regarder le tableau dont il avait fini par prendre possession.

La lueur de la bougie, qui vacillait sur la toile, ajoutait encore à l'œuvre étrange du Fuenzès.

Evidemment, ce tableau représentait une Tentation, mais non pas celle à laquelle les peintres nous ont accoutumés. Saint Antoine était sur le premier plan, regardant avec effroi, sans pouvoir détourner les yeux, une ronde infernale d'hommes et de femmes qui avaient un poignard fiché dans le sein droit. — On sait que quelques peintres espagnols, n'ignorant pas sans doute l'endroit où est placé le cœur, ont représenté cependant des personnages percés au côté droit. — Quoique le sang découlât des blessures, la bande n'en tournait qu'avec plus de frénésie.

Du côté opposé à saint Antoine, des soldats avaient mis le feu à une maison qui s'écroulait,

entraînant dans sa ruine femme, enfants, animaux, qui se tordaient dans les flammes.

Plus loin se voyait un gibet avec autant de bras que Briarée. Chaque bras était porteur d'une couple de pendus qui riaient chacun de la danse des jambes de son camarade.

Dans le fond, un atelier de dissection, dont les portes étaient ouvertes, laissait voir une épouvantable collection de martyrs, qui avaient laissé leurs têtes, leurs bras, leurs jambes, leurs yeux, leurs oreilles, leurs nez sur le champ de bataille du christianisme.

Il avait fallu l'imagination d'un peintre espagnol pour songer à tenter Antoine par de telles images. Le tableau était peint avec une naïveté sèche, propre, cruelle et sanglante qui faisait horreur.

Don Géronias regardait cette Tentation avec des yeux égarés. Il écrivait une phrase, examinait un groupe, reprenait la plume et laissait errer ses regards vers le tableau. On eût dit qu'il

étudiait cette œuvre avec ténacité, pour en critiquer les moindres détails.

Enfin, quand sa lettre fut terminée, il la relut, la plia lentement, la ferma d'un cachet noir, et il sortit.

— Madame, dit-il à la propriétaire de l'hôtel, voici une lettre adressée à M. Pigoreau, qui viendra demain matin me demander. Veuillez la lui remettre.

Puis il remonta et se dépouilla de sa redingote. Sous son gilet était un petit crucifix d'ivoire appendu à son cou. Don Géronias le prit et se mit à genoux. Sa prière fut longue. L'Espagnol parlait à voix basse et semblait se confesser.

Après s'être relevé, il alla droit dans un coin chercher une corde neuve en rouleau. Il la mesura, la pendit à un clou suspendu assez haut au mur.

Le tableau était toujours éclairé par les dernières lueurs de la bougie. Don Géronias se dirigea vers la table, regarda attentivement le ta-

bleau, poussa un grand soupir, le jeta par terre et le piétina de ses deux pieds.

Quand la toile fut crevée, il passa ses deux jambes dans le châssis, se dirigea non sans peine vers la corde, et se l'attacha au cou. On n'entendit qu'un faible râlement.

La bougie s'éteignit.

VII.

DÉSAPPOINTEMENT DE PIGOREAU.

— M. Pigoreau, dit Antoine, en surprenant au saut du lit le brave marchand de tableaux, vous ne savez pas la nouvelle?

— Comment veux-tu que je sache? je m'éveille.

— Crochard est mort cette nuit d'une attaque d'apoplexie.

— Hé bien, mon garçon, que veux-tu, nous sommes tous mortels. Au fond, je crois que c'est le bon Dieu qui le punit de m'avoir si indignement floué hier soir. A propos, nous allons ce

matin toucher les pistoles de ce bon monsieur don Géronias.

Pigoreau s'habilla et partit avec Antoine. Tout le long de la route, Pigoreau se livra à d'aimables plaisanteries sur les fantaisies de l'Espagnol.

— Monsieur, lui dit-on à l'hôtel, n'est-ce pas vous qui vous appelez M. Pigoreau?

— C'est lui-même, répondit-il facétieusement.

— Il y a une lettre pour vous... Monsieur a défendu de laisser monter ce matin.

— Une lettre... dit Pigoreau. Voyons, Antoine, toi qui as de bons yeux, lis-nous un peu ça.

Antoine lut :

« Monsieur,

— » Quand vous ouvrirez ce papier, je n'existerai plus... »

— Ah! s'écria Pigoreau, il est mort, don Géronias... Vite, allez voir!...

Deux domestiques coururent à la chambre de l'Espagnol. Pigoreau les suivait de près. On

frappa et on appela don Géronias sans obtenir de réponse.

— Enfonçons la porte, dit Antoine.

Les domestiques jetèrent sans grande peine la porte en dedans; tous purent apercevoir le corps du suicidé, — dont les jambes étaient éclairées par un rayon de soleil.

Les instincts du marchand de tableaux prirent le dessus sur Pigoreau, qui n'aperçut qu'une chose.

— Seigneur ! s'écria-t-il, il a crevé le Fuenzès!

Pendant qu'on allait chercher le commissaire de police pour constater le suicide, Antoine et Pigoreau descendirent dans la cour de l'hôtel et continuèrent à lire les dernières volontés du mourant.

— « Ne m'en voulez pas, Monsieur Pigoreau,
» de vous faire perdre quelque argent... »

— Dix mille francs! soupira le marchand de tableaux.

— « Et remerciez le ciel de ne pas avoir acheté

» cette toile. Elle était mortelle. Tous ceux qui
» l'ont possédée entre leurs mains, seulement
» quelques instants, devaient mourir de mort
» violente. »

— C'est pourtant vrai, dit Pigoreau un peu consolé.

— « Moi seul, je savais ce terrible secret;
» c'est ce qui m'a obligé de quitter mon pays
» pour empêcher de nombreux malheurs. J'ai
» fait tout ce que j'ai pu pour soustraire M. Bigot
» à son malheureux sort; mais mon acharnement
» à la possession du tableau a produit des ré-
» sultats contraires à ceux que j'espérais. Priez
» pour le pauvre encadreur, dont la mort vous
» est expliquée maintenant; priez encore pour
» l'infortuné marchand que vous aviez pris pour
» entremetteur, et qui ne passera pas la nuit. »

— Ah! mon Dieu, s'écria Pigoreau, c'est le diable que cet Espagnol, un enchanteur. — Quoi! il a pronostiqué la mort de Crochard!

— « Vous irez trouver un prêtre espagnol et

» vous lui raconterez ma mort. Si l'église refuse » des prières à un suicidé, mon compatriote fera » son devoir pour donner le repos à l'âme du » faux don Géronias qui n'est autre que le peintre

FUENZÈS. »

— J'en perdrai la tête, dit Pigoreau... Antoine, dans ton intérêt, souviens-toi qu'il ne faut jamais avoir chez toi un tableau espagnol. C'est tous sorciers, ces gens-là.

24 novembre 1846.

SIMPLE HISTOIRE

D'UNE MONTRE D'UN RENTIER,

D'UN LAMPISTE ET D'UNE HORLOGE.

A Monsieur Marc Fournier.

SIMPLE HISTOIRE

D'UNE MONTRE D'UN RENTIER,

D'UN LAMPISTE ET D'UNE HORLOGE.

—

Soyez certain que celui qui a dans son gousset une montre sera tyrannisé par ce meuble, s'il n'a pas à son service un caractère ferme ou une intelligence robuste. J'ai fréquenté dans la province un homme, le type du provincial, de l'honnêteté, de la candeur.

La petite ville était célèbre aux alentours par

ses moulins à vent et ses églises. Les moulins à vent s'en sont allés tout d'un coup, aussi les églises. Pourtant jamais situation ne fut plus propice aux moulins. Ils étaient on ne peut mieux sur la montagne, se croisant rarement les bras, attendu que le vent par là n'est pas rare. On a cherché à me faire comprendre que l'industrie avait trouvé des *broyeurs* de blé plus alertes que les moulins à vent. Tant pis; c'étaient des constructions bizarres qui faisaient bien dans le paysage, et qui, la nuit, semblaient un grand cyclope géant doué de quatre bras.

Toutes les villes ont la rage d'avoir des rues Vivienne, des rues de Rivoli : elles adorent être tirées au cordeau. Ce que ces opérations de voiries, ces expropriations pour cause d'*utilité publique*, ces alignements ont fait sauter de monuments, est incalculable; mais aussi les bourgeois ont à la place des trottoirs et de grandes imbécilles de maisons, droites comme des I, et toutes en pierre de taille.

Deux églises cependant restèrent debout au milieu de cette *iconoclastie*, toutes deux avec des horloges au front. L'Hôtel-de-Ville aussi avait sa sonnerie particulière. — Pour en revenir au propriétaire de la montre, il fallait voir son inquiétude quand les trois horloges n'allaient pas à l'unisson. C'étaient des courses infinies, des questions sans nombre à chacun de ses compatriotes pour expliquer le désagrément que lui causait le peu d'accord des trois horloges. Plus tard notre original, afin d'avoir moins à souffrir, adopta la cathédrale. Il donnait l'heure à tous ses parents, ses amis, ses connaissances; mais, ne voulant tromper personne, il avait soin d'expliquer que « c'était l'heure de la cathédrale. » Ce type si fréquent se retrouve à Paris. Les employés de l'Hôtel-de-Ville ont tous « l'heure de la ville. » Je sais un rentier de la Place-Royale, qui fréquente depuis des temps immémoriaux le Jardin-Turc, et qui n'a pas cru devoir donner de meilleures preuves de son estime à cet établissement, qu'en

tirant sa montre : « Monsieur, je vais on ne peut mieux, j'ai l'heure du Jardin-Turc. »

Pendant quelques mois, la montre du rentier se trouva d'un accord parfait avec la cathédrale ; mais voici que l'horloge, de construction assez vieille, plantée sur un clocher élevé, donc exposée à tous les vents, à tous les brouillards, à toutes les pluies, fut malade des intempéries des saisons. La malheureuse horloge déraisonnait ; des fois elle oubliait les *quarts*, d'autres fois les *demies*. Plus souvent elle sonnait des douze heures quand il n'en fallait qu'une. On comprend le violent désespoir qui s'empara de l'homme à la montre. Il avait fait un choix sur l'horloge la plus sûre, la plus accréditée dans le pays, et l'horloge adultère lui *faisait des traits*. Le provincial courut chez le lampiste de la petite ville. Vous me direz : Qu'est-ce qu'un lampiste peut avoir à faire là-dedans ? Ceci n'est pas du badinage ; croyez-en ce que vous voudrez : ce lampiste était chargé de régler l'horloge de la cathédrale ; toutes

les quinzaines, il lui fallait grimper les trois cent soixante-quinze marches du clocher pour aller remonter la machine, la nettoyer, la *graisser*. — On sent ici le besoin du lampiste, et on comprend sa nomination. — Rien qu'en voyant entrer son compatriote à la mine blême, à la marche indécise et flottante, le lampiste devina qu'il s'agissait de l'horloge de la cathédrale. — Je n'y peux rien, dit-il en répondant à la demande muette de l'homme désolé, c'est une machine capricieuse comme tout. — Le provincial poussa un soupir, et d'un geste muet, d'un geste comme n'en trouvera jamais Mlle Rachel, il plia son coude en deux, la seconde partie de l'avant-bras fit un nouvel angle, les doigts de la main droite eux-mêmes se courbèrent, — en tout quatre angles, — et de cette manœuvre géométrique il résulta que la main droite fouilla dans le gousset du gilet. Une montre en sortit.

Elle était sans aiguilles ! ! ! !

Trouvez-moi dans les romans anciens ou mo-

dernes une douleur plus éloquente, plus sentie, plus profonde que celle-là! Le lampiste avait l'âme sensible; d'un esprit peu cultivé d'ailleurs, il ne s'inquiétait ni de M. Châteaubriand, ni de la Pologne, ni de la réforme électorale, ni de l'Irlande affamée. Non, il lisait tout bonnement le journal de son chef-lieu, et toute son attention se portait vers le cours des graines oléagineuses, dont voici le tableau exact :

Huiles. — Graines oléagineuses.

COURS DE LILLE. — 5 *mars.*

	GRAINES.		HUILES.		TOURTEAUX.	
Colza nouv........	20 00	27 00	80 00	00 00	15 50	16 50
Œillette...........	24 50	26 00	85 00	00 00	14 25	15 25
Lin.................	20 00	25 00	82 25	82 00	18 00	20 00
Cameline	20 00	24 00	77 00	00 00	15 50	16 00
Chanvre..........	00 00	00 00	00 00	00 00	14 00	15 25
Huile bon goût sur march			00 00	00 00		
Id. d'Œillette bon goût......			00 00	00 00		
Id. froissage soutirée.........			00 00	00 00		
Id. épurée pour quinquets...			86 00	00 00		
Id. pour réverbères .			00 00	00 00		

Suif fondu du pays... 110 à 000

PARIS, 5 *mars.* — Huile colza disponible, fr. 88 00; courant du mois, 00 00; 4 derniers mois, 88 58 à 89 25; 4 premiers, 00 00 à 00 00.

Mais cet esprit vierge comprit le trouble du

possesseur de la montre. Car lui aussi était affligé des écarts et de la mauvaise conduite de l'horloge. Il ne répondit pas un mot, ce qui prouve combien il partageait la douleur de l'autre, et il eut raison. Je saurais très-mauvais gré à l'ami qui viendrait m'apprendre que....... est morte, et qui tenterait de me consoler par un flux de paroles. Qu'il se taise, qu'il pleure avec moi, ou qu'il me laisse un peu me cogner la tête contre le plafond.

Le lampiste quitta son tablier huileux de serge verte, que le cuivre avait rendu noir par son contact, endossa son habit noir, entendez-vous? son habit noir, l'habit des cérémonies douloureuses, l'habit des joies, l'habit des noces et des festins, l'habit des dimanches pour tout dire, et il passa son bras dans celui du bourgeois. Et tous deux, sans dire un seul mot, sans saluer personne, tant était poignant leur chagrin, montèrent ensemble les trois cent soixante-quinze marches de la cathédrale. Le voilà donc en face de son amie,

le provincial attristé! Ses yeux se raniment, ils s'ouvrent aussi grands que la nature l'a permis; il regarde longuement et fixement l'horloge. La folle était impassible; seulement, son gros tic-tac, — qui est le pouls de ces machines — battait d'une façon un peu fiévreuse. Les roues tournaient avec une activité fébrile : tout cela chantait, dansait, craquait; mais le lampiste : — Ah! Monsieur! je me trompais, ce n'est pas un caprice, elle est malade, elle a la tête un peu détraquée.

Les provinciaux ont très-peur des fous; notre rentier recula de trois pas, d'autant plus que ce tapage, auquel il n'était pas habitué, lui semblait un fâcheux augure. Il n'avait jamais vu ni ouï de machines à vapeur. — Faudra l'envoyer à Paris, dit le lampiste; je ne suis pas assez habile pour essayer de la guérir. — Mais le voyage? — Oh! nous la coucherons avec soin dans un bon lit de foin, avec des planches tout autour. — Et qu'est-ce que je deviendrai, moi, pendant son absence?

Le lampiste n'osa proposer au bourgeois une nouvelle liaison avec d'autres horloges; c'étaient de jeunes pimpernelles, à la mode nouvelle, qui étaient coquettes et chantaient les heures d'une voix trop claire. Celle de la cathédrale, au contraire, était une personne grave, d'un âge mûr, et qui avait vu tant d'évênements, de révolutions, de changements de maires, d'adjoints, de sous-préfets, qu'elle avait acquis cette expérience si douce dans le commerce de l'amitié.

. . . .

. . . .

L'horloge partit pour Paris, et avec elle le sommeil de l'honnête bourgeois.

Un matin qu'il était occupé à regarder mélancoliquement sa montre sans aiguilles, le lampiste entra. Il avait remis son habit noir, mais non plus en synonyme de crêpe et de pleureuse; d'ailleurs, les ris et les jeux (pardon pour ce mot de nos pères!) se peignaient sur sa physionomie. Le bourgeois tressauta, et avec un hoquet causé

par la joie : « Elle est revenue! » s'écria-t-il. Et, sans attendre la réponse, il sauta au cou du brave lampiste. — Le lampiste m'a même dit plus tard qu'il sentit deux grosses larmes, de ces bonnes franches larmes qu'on rencontre si rarement, lui couler sur les deux joues, et se dérober dans les profondeurs de son vaste faux col. — Oui, elle est revenue, et en bonne santé, répliqua le lampiste tout ému. — Vous viendrez manger la soupe avec nous?

Pour le coup, ce fut au lampiste d'essuyer ses yeux. Rien de plus aristocratique que la bourgeoisie de province. Là vous verrez rarement, même ceux qui ont beaucoup voyagé, des lampistes partager la *soupe* du rentier. Notre lampiste comprenait d'autant mieux cet insigne honneur, qu'il était honnête homme, petit commerçant, pas envieux, ne briguant pas les honneurs: au fond, un de ces braves gens dont le coutelier Diderot, de Langres, a laissé un si beau type. Il me serait facile ici de placer quelques phrases

sur le fils du coutelier, sur Diderot fils, non pas l'encyclopédiste, mais l'auteur du *Neveu de Rameau*, non pas l'adorateur de Voltaire, mais l'auteur des *Entretiens d'un père de famille.* Eh bien! je m'en dispense, laissant ces charmantes digressions à Sterne; et j'en reviens à l'histoire de l'horloge.

Le rentier avait dit : « Nous mangerons la soupe ensemble; » mais c'est une façon de parler proverbiale. Le lampiste, quand il eut déployé sa serviette damassée, trouva dessous une paire de boucles d'oreilles en or qui lui firent un grand plaisir; car il n'avait jamais eu le moyen d'en porter qu'en argent. Après le bouilli, apparut sur la table un cochon de lait qui voudrait pour être décrit le pinceau d'un coloriste. Le petit cochon était de ce blond presque roux si cher à Rubens. Que de soins et de veilles n'avait-il pas fallu près de la broche pour arriver à ce ton presque impossible aux cuisiniers parisiens. Ceux-là, les sans soins, auraient stygmatisé le corps du petit co-

chon de lait d'une tâche noire. Oui, ils l'auraient laissé brûler, au moins par un côté. Et la meilleure preuve que toutes ces opérations culinaires et gastronomiques avaient été préparées avec un soin de Gérard Dow, la tête du petit cochon de lait était calme et tranquille, plutôt mélancolique que souffrante. Ses yeux étaient fermés doucement et sans effort. Cela va paraître peut-être invraisemblable (j'en appelle aux admirateurs de Brillat-Savarin), le petit cochon de lait semblait être heureux d'avoir été aussi bien cuit!

Le rentier plongea dans les flancs du joli animal un couteau prudent, et l'enveloppe dorée, cette croûte d'une confection si difficile, se détacha tout simplement du corps blanc et vierge du petit cochon. — Votre assiette, mon ami, dit le bourgeois au lampiste, que je vous donne *du d'or*. — Je me suis souvent acharné après les provinciaux à cause de leurs mœurs rapetissées; eh bien! dans ce moment, je bénis le ciel d'avoir vécu vingt ans dans une petite ville. Les jolis

mots qu'on y apprend! le charmant argot qu'ont ces braves provinciaux! Cherchez dans toutes les langues, les mortes et les vivantes, celles de l'orient et de l'occident, du nord et du midi, vous n'y trouverez jamais un mot aussi ingénieux, aussi naïf et aussi coloré que celui-là : *Du d'or!* pour exprimer la croûte rôtie et luisante d'un petit cochon de lait mis à la broche.

Le dîner se passa dans des élans de gaîté; pour couronner le festin, il fut question d'un verre de ratafia, qui mit les esprits en plus belle humeur sans attaquer la tête. Après le ratafia vint le café, servi dans de jolies tasses sur lesquelles étaient peintes des lyres dorées qui contenaient la *torréfaction de moka*, suivant l'idiome du bourgeois. Cette nuit-là il dormit comme il n'avait jamais dormi de sa vie. Il rêva les rêves les plus roses et les plus folâtres. A huit heures du matin, notre rentier se leva frais, reposé, la tête légère; il oublia de se vêtir de son caleçon. Jamais, depuis quarante ans, il ne s'en était séparé. Quel évè-

nement avait donc pu jeter un tel désordre dans ses idées? C'est qu'il devait assister, en compagnie de son ami le lampiste, à la pose de l'horloge. — Dans ma jeunesse, mon père étant secrétaire des affaires de la mairie de L... et par conséquent à la tête de la municipalité, — car il n'y avait jamais de maire, — une députation de paveurs vint un jour me chercher, le bouquet à la main, pour poser la première pierre d'une place. On pense quelle joie me procura cet honneur, malgré le mal que me donna la *demoiselle* quand il s'agit de la soulever. Les naïves bouffées d'amour-propre qui s'emparèrent de ma petite personne, âgée de dix ans, ne furent rien, si j'en crois le lampiste, auprès des accès du rentier en allant à la cathédrale. Il enjambait trois marches à la fois; il souriait, se disait de petits mots sans suite à lui tout seul. Bref, il arriva en cinq minutes au clocher.

Par le même geste que j'ai déjà décrit, — les quatre angles, — il tira sa montre du gousset

du gilet. Les aiguilles avaient repris leur place!!! Le lampiste décrocha d'un clou une clef, une énorme clef aussi grosse que celles de saint Pierre, et se mit en devoir de remonter la machine. — *Cric, crac, cric, crac, cric, crac.* — Les roues commencèrent à sortir de leur torpeur et reprirent leur ancienne partie de concert. Le lampiste fit d'abord sonner une heure, et, à cette voix si connue, le bourgeois se trouva presque mal de bonheur; il y avait si longtemps qu'il n'avait entendu le timbre chéri de son amie! En même temps, après avoir introduit sa clef dans la virole de la montre, il la mettait à une heure. L'horloge, sous la conduite du lampiste, sonna docilement deux, trois, quatre, cinq, six, enfin, jusqu'à onze heures. Et les aiguilles de la montre obéissaient à tous ces appels. — Il est midi trois minutes, dit le lampiste en tirant une vénérable montre de famille, dont la cuvette d'argent, solide comme un cheval, avait dû résister à l'attaque des années. C'était un de ces meubles dits

bassinoires en langage familier. Le brave lampiste allait donc mettre à l'heure l'horloge restaurée, lorsque le timide bourgeois, craignant une rechute, l'arrêta par le bras. — Croyez-vous qu'elle ira ? — Elle ira *comme un charme* maintenant. — Ah ! tant mieux, s'ecria le rentier en soupirant.

Quand elle fut arrivée au chiffre XII, à cette heure douzième qui s'étalait sur la façade de l'église en larges chiffres romains, l'horloge sembla prise d'une folie furieuse. — Avez-vous été réveillé en sursaut par un réveille-matin ? Mettez-en une douzaine ensemble qui carillonneront sans relâche, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de l'égarement de l'horloge. Le grand ressort tournoyait convulsivement sur lui-même et faisait tous ses efforts pour s'échapper du *barillet ;* les *pivots* et les *goupilles* sortaient de leurs gonds et montraient leurs grosses têtes de fer. Le *cliquet,* qui doit engrener dans la *roue à rocher*, s'était séparé violemment de sa compagne ; la *fusée,* qui

correspond au *cliquet*, sifflait solitaire ; la *roue de champ* avait engagé un duel terrible avec la *roue de rencontre ;* la *roue de minuterie* avait perdu connaissance ; seule, la *roue de chaussée*, peu révolutionnaire, semblait effrayée du vacarme que faisait la *roue de canon ;* les *palettes* cliquetaient ; le *balancier* semblait un diable dans un bénitier.

A cette révolution inattendue, le bourgeois fut terrifié ; ses yeux et sa bouche étaient grands ouverts. Il n'avait pas plus de salive qu'un condamné à mort qui marche au supplice. Ses doigts s'étaient crispés d'épouvante, et de fauves lueurs passaient par instant dans ses yeux. — Seigneur, s'écria le lampiste hors de lui. — Cette exclamation n'arrêta nullement les écarts de l'horloge ; mais le rentier, ramené un moment vers les choses humaines par cette parole, regarda une dernière fois sa montre et la lança dans l'espace.

. . . .

. . . .

Il n'a jamais dit un mot depuis ce fatal évènement ; le malheureux a la tête perdue. On ne lui parle pas, car alors il répond par des onomatopées intraduisibles qui imitent le tapage d'une pendule détraquée. Les galopins de la ville, cruels comme tous les enfants, ne manquent jamais de lui demander l'heure.

28 février 1847.

VAN SCHAENDEL

PÈRE ET FILS.

A Monsieur Jules de la Madelène.

VAN SCHAENDEL

PÈRE ET FILS.[1]

Quelques uns ont remarqué, aux salons de 1840 à 1847, les peintures du Belge Van Schaendel, d'autant plus singulières que ce Van Schaendel ne peint que des effets de lumière. Un vaudevilliste n'eût pas mieux choisi le nom à mettre en regard du genre. Les artistes belges ont importé

(1) Il est traité plus spécialement du père.

en France le septième fléau de la peinture : inutile de detailler les six autres, qui sont indigènes. Tous les marchands de vieux tableaux ont à leur étal des Van Schaendel ou des imitations dudit maître. Les amateurs adorent ces sortes d'ouvrages qui n'ont pour tout mérite que le côté niais des petits Flamands; car il y a Flamands et Flamands. D'aucuns, et c'est le plus grand nombre dans les acheteurs de tableaux, paieront cinquante mille francs un Gérard Dow, qui ne donneront pas cinq mille francs d'un Ostade. Combien j'en ai vu qui se laissent prendre à la *patience* dans les œuvres d'art! Pourtant cette patience range Gérard Dow dans la bande des professeurs de calligraphie.

Quand les Belges de 1840 ne peignent pas d'effets de lumière, ils se rabattent sur les bêtes et se font peintres d'animaux : ne serait-il pas mieux de les définir animaux de peintres! Mais, au lieu de m'appesantir sur ces infirmités qui sont une espèce de lèpre artistique, je préfère

raconter la vie du peintre Van Schaendel. Il eut un père ! — et c'est de son père que vient la moralité de cette histoire.

Van Schaendel de Malines était un brave peintre de nature morte ; on va voir quel singulier *criterium* le Malinois avait adopté en matières picturales. S'il avait à rendre un lièvre, il fallait que la veille la digne Mme Van Schaendel lui fit manger du lièvre ; le peintre était malheureux au possible quand un bourgeois de la ville lui commandait un tableau de salle à manger en lui donnant la carte de ce qui devait y figurer. Ainsi des choux frisés sur le premier plan, avec une botte de carottes pointues et rougissant comme si elles avaient commis un crime ; dans un coin des oignons. Même sans les éplucher, Van Schaendel en pleurait, car il ne les aimait pas.

Aussi brossait-il ses tableaux de légumes avec une prestesse incroyable provoquée par sa colère intérieure. Dès le matin, sitôt le petit jour, il sautait de son lit, faisait sa palette avec rage et

saisissait ses pinceaux avec des mouvements fébriles. Alors il donnait sur sa toile des coups de blaireau comme s'il eût donné de grands coups de sabre; le travail n'allait pas assez vite. Van Schaendel, avec son couteau mince, ce couteau innocent, aussi innocent qu'un couteau de bois d'hommes de lettres, ouvrait le ventre de ses vessies et les jetait sur sa toile. Dans ces moments il ressemblait à David lançant sa fronde contre Goliath. Il ne faut pas avoir grande connaissance des procédés de peinture pour s'imaginer quels résultats le Malinois obtenait par ses furies. Ses tableaux de légumes semblaient avoir été peints par Théotocopouli dans les derniers moments de son existence si folle. Je l'ai assez regardée, au Musée espagnol, la fameuse *Adoration des bergers* de l'halluciné élève du Titien, cette peinture qui a le délire, qui semble avoir le mors aux dents, cette peinture *rageuse* et impossible, qu'on jurerait une fresque de Bicêtre. Eh bien! les légumes de Van Schaendel étaient aussi fiévreux,

aussi convulsionnés ; les choux jouaient la catalepsie, les carottes avaient des attaques nerveuses, les oignons surtout dansaient la danse de Saint-Guy. Cela est facile à expliquer ; pendant toute la durée du tableau, le Malinois, fidèle à son système, ne se nourrissait que de légumes, les mêmes qu'il peignait. Il appelait cela « se nourrir de son modèle ; » et il exécrait les légumes !

Les bourgeois flamands ouvraient de grands yeux quand ils recevaient ces aberrations de pinceau ; mais tableau commandé, tableau payé ; d'ailleurs, Van Schaendel, ce peintre si singulier, avait la manie plus réelle de se faire payer d'avance. Van Schaendel fils, qui se croit un Schalken parce qu'il ne peint que des effets de lumière, ne parle qu'avec terreur des tableaux-légumes de son père. Une pareille terreur se comprend : le père et le fils sont le feu et l'eau. Où le père tripotait ses vessies avec des balais, des torchons, ses dix doigts, le fils entre à pas comptés dans l'atelier, ouvre sa boîte avec précaution,

dresse une petite palette toute proprette, monte sur son tabouret avec mille simagrées, reste une heure avant d'oser tirer le rideau de serge qui protège sa toile commencée. On l'a vu ne pas travailler d'un jour par la raison qu'une grosse mouche était dans l'atelier. « Ses ailes, disait-il, émeutent la poussière du plafond. Je pourrais chasser la mouche; mais il faudrait ouvrir la porte de l'atelier. Si j'ouvre la porte, la poussière entre; il faudra donner de l'air. Pour donner de l'air, je suis forcé d'ouvrir ma fenêtre à deux battants; c'est impossible; il y a dans l'air des quantités *d'immondices* qui s'abattront sur mes couleurs fraîches. Mon tableau, chargé de ces immondices, sera odieux à la vue. J'aime mieux mettre la toile pendant deux jours à l'abri de *tout*, ouvrir ma fenêtre afin que cette mouche importune aille porter le trouble ailleurs; la mouche partie, j'attendrai le calme des atomes poussiéreux, et quand je me serai promené deux jours, je rentrerai dans mon atelier avec précaution. »

Ces discours de Van Schaendel fils dénote assez quelle conscience il apporte dans ses travaux. Dans un autre ordre d'idées, le père avait la même conscience. Ainsi un bourgeois de Malines vint un jour lui commander le portrait de son grand-père, le bourgmestre Praët : — Je désirerais, dit-il, la plus grande exactitude. — Monsieur Praët, vous savez que je suis l'exactitude même. — J'ai chez moi, dit le bourgeois, une crayonnade d'après le bourgmestre; malheureusement ce n'est qu'un buste ; je voudrais que mon grand-père fût peint en chasseur ; il aimait la chasse passionnément. — Bon ! dit Van Schaendel, nous lui ferons tenir un fusil, j'ai un fusil du temps. — Je me suis adressé à vous, dit l'homme au portrait, parce que je tiens singulièrement à mettre de la nature morte, par exemple, des animaux dans un carnier, une grosse chasse. — Je vois tout cela d'ici ; nous ferons une carnassière rebondie, j'ai aussi une carnassière de cette époque ; qu'est-ce que nous mettrons dans la carnassière ? — Un lièvre,

des perdreaux, ce que vous jugerez convenable. — Vous pouvez compter sur moi, dit Van Schaendel, je me procurerai ces animaux, et je vous promets une chasse abondante. — Eh bien! monsieur, je vous enverrai ce soir le dessin de mon grand-père, afin que vous fassiez d'abord une petite esquisse. Quand l'esquisse sera terminée, nous nous entendrons sur le prix; vous demanderez ce qu'il vous plaira. On ne doit pas marchander avec un homme de votre talent.

Le lendemain, Van Schaendel père, devant son chevalet, était habillé de la façon la plus bizarre, tenant de la main droite un pinceau, de la gauche un fusil de chasse, autour du corps une carnassière en bandoulière avec d'innocents animaux, achetés au marché, qui passaient leur tête endormie pour toujours hors du carnier. Une glace était accrochée à l'un des portants du chevalet, le croquis du bourgmestre à l'autre portant. De temps à autre le peintre consultait le croquis, puis se campait fièrement avec son

fusil devant la glace et revenait traduire de son pinceau ces diverses impressions. Il fronçait aussi le sourcil, comme une personne qui n'est pas contente, à laquelle il manque une chose indispensable; et il se touchait les jambes de ses deux mains sur les coutures et marmottait des *ah!* de dépit.

Cependant au bout de deux journées d'un travail constant, l'esquisse se trouva terminée. Van Schaendel partit assez soucieux pour la demeure de Praët, qui admira sans réserve la ressemblance, surtout les produits de la chasse. — C'est très-bien, dit-il, il ne s'agit plus que de peindre mon grand-père sur une toile de vaste dimension. Cinq mille francs vous paraissent-ils convenables, maître Schaendel? — Oh! certainement, dit le peintre, dont la figure ne se déridait pas. — Mais vous avez la mine triste; est-ce que la somme ne vous paraît pas suffisante? — Pardonnez-moi; je suis un peu tracassé par cet habit dans l'ancien croquis. — Que vous im-

porte cet habit ? — Je n'en trouverai plus maintenant de cette coupe et de cette étoffe. — Eh bien ! vous en peindrez un de fantaisie. — Oh ! dit Van Schaendel, qui cria cette exclamation comme s'il eût entendu un ange blasphémer, jamais, jamais... la fantaisie, impossible ; je n'ai jamais rien fait de *pratique* (mot du XVIIIe siècle équivalent à *chic*), il me faut un habit absolument semblable à celui-ci. — Si cela vous inquiète le moins du monde, je crois qu'il y a là-haut, dans le grenier, un vieil habit qui me semble bien avoir posé pour ce portrait. — Vite, dit le peintre, dont la figure rayonna de bonheur, envoyez-le-moi quérir !

Un domestique apporta, sur ce désir, un habit fort respectable, qui avait tous les signes de vétusté. D'un coup d'œil le peintre s'écria : « Je le reconnais, c'est l'habit de l'ancien croquis. » Et sans s'inquiéter des convenances, il mit sa veste bas et endossa l'habit du défunt. Ainsi vêtu, il se promenait d'une façon triomphante par la salle

et se mirait dans la glace. Jamais on ne vit autant de poussière et de toiles d'araignée acharnées après un vêtement. Van Schaendel ne s'occupait guère de ces détails. Il prit son esquisse peinte, sembla se mirer dedans et s'écria : « Ah ! si j'avais eu l'habit, l'esquisse serait bien mieux réussie! » Et les culottes, demanda-t-il, ces belles culottes jaunes d'Utrecht à fleurs gaufrées ? — Je n'ai jamais eu vent des culottes, dit Praët. — Diable ! s'écria le peintre, je vois dans le dessin un commencement de culottes qui me font bien envie ; il les faut cependant. — Je voudrais pouvoir les ressusciter, maître Schaendel; au fait, je crois qu'il y a encore là haut quelques vieilles défroques. Si vous me parliez des vêtements de mon père, rien de plus simple ; je les ai conservés religieusement dans une armoire ; mais ceux de mon grand-père ont disparu, à l'exception de cet habit et de quelques mauvaises loques que je vais voir moi-même à vous procurer.

Pendant que Van Schaendel se carrait dans

l'habit du défunt, le magistrat revenait, apportant un petit paquet d'une forme et d'une couleur indescriptibles. — « Je n'ai trouvé que cela, » fit-il. Le peintre se précipita sur ces débris de dentelles; était-ce jabot, étaient-ce manchettes? La constatation semblait impossible, car le temps avait ajouté de nouveaux dessins aux anciens dessins de ces loques. Les unes étaient rousses comme la queue du diable, les autres noires comme bourdons. Le peintre les tournait et retournait, et son œil connaisseur plongeait dans ces broderies, aussi énigmatiques que des hiéroglyphes, pour en retrouver le sens. Il sépara, après examen, les malines noires des rousses et dit en homme convaincu : « Voilà le jabot, voilà les manchettes. » Vous êtes un fin connaisseur, dit l'homme au portrait; mais j'ai encore retrouvé quelque chose, un bas, à ce que je crois; il n'y en a qu'un malheureusement. — Ah! il est superbe à peindre, dit Van Schaendel.

Effectivement, ce bas dépareillé était d'un tra-

vail *paramire*, comme disait le grand Paracelse. Ce bas brodé à jour était aussi ouvragé que les fameuses chaires de bois si communes en Belgique. Une cathédrale gothique s'étalait sur le devant de la jambe, avec toutes ses richesses d'architecture et son *fouillis* de sculpture. La ménagère flamande, assez audacieuse pour construire à l'aiguille ce monument égal en beauté aux plus minutieux travaux des moines du moyen-âge, s'était trompée en offrant cette paire de bas à un simple bourgmestre. Jamais prince n'eut les jambes aussi richement habillées, et le pape seul eût dû chausser cette chose sublime que dix ans de travail assidu avaient pu mener à bonne fin.

Malheureusement le temps, ce grand insulteur des œuvres d'art, avait promené sa faux sur la cathédrale; il était parti emportant, en guise de trophée, au bout de son instrument pointu, toute la rosace du portail, ainsi que les deux courbes du fronton ogival. Van Schaendel poussa un gros soupir à la vue de ces altérations et de ces van-

dalismes. — C'est bien tout? dit il au magistrat. — Oui, maître Schaendel. — Eh bien! veuillez, je vous prie, me faire compter la somme que vous m'avez offerte; dans six mois, vous aurez un beau portrait.

Tout étant conclu, le peintre mit ordre à ses affaires, dit adieu à son énorme moitié et partit avec une petite malle soigneusement fermée, laquelle renfermait la défroque du bourgmestre et la clé de l'atelier. Il voyagea d'abord par la Belgique; je devrais peut-être dire que Van-Schaendel voyagea chez les fripiers, les brocanteurs, les marchands de curiosités. Chaque visite se passait ainsi : le peintre ne quittait pas d'un clin d'œil sa petite malle; il la portait sous son bras gauche, montrait l'ancien dessin d'après son modèle aux brocanteurs et demandait qu'on lui étalât toutes les culottes emmagasinées. Après les culottes, venait l'examen des dentelles suivi de l'apparition du fameux bas. Les culottes et les dentelles ne surprenaient guère les marchands qui ont souvent

l'occasion de semblables défroques; mais en voyant le bas, ils tombaient d'émerveillement, hochaient la tête et déclaraient ce bas *unique* au monde.

La Belgique mangea deux mois de temps au peintre, qui ne fut pas sensiblement rebuffé de ses recherches malheureuses, puisqu'il prit le chemin de la Hollande. Dans le pays de l'Escaut, ce fut la même histoire. Van Schaendel ne passa pas devant la plus petite boutique sans y entrer; il mettait à sa besogne un acharnement sans pareil et ne se déroutait pas de la mauvaise figure des marchands qui voyaient leurs boutiques mises comme au pillage par cet infatigable chercheur; car le peintre, malgré les réponses négatives des brocanteurs, à l'aspect du bas mirifique et solitaire, avait la rage d'ouvrir lui-même tous les paquets de hardes, de fouiller dans tous les morceaux d'étoffes ou de morceaux destinés à se transformer en papiers.

La digne Mme Van Schaendel ne revit son mari qu'après quatre mois d'absence. Il était changé

par la fatigue et avait la figure inquiète. Il ne raconta pas ses voyages, ses tourments à la Malinoise; il avait pour bonne opinion que les femmes sont incapables de raisonnement pour tout ce qui regarde le métier de peintre. Il ouvrit les portes de son atelier fermées depuis cent vingt jours, et n'en bougea d'un mois, y faisant venir son manger et toutes choses d'utilité hygiénique. Quoiqu'il travaillât constamment, Van Schaendel prenait de nouvelles teintes d'ennui. Le portrait de grandeur naturelle était aussi avancé que possible, et le bourgmestre de Malines semblait vouloir revivre pour longtemps, lorsqu'un matin le peintre se leva la figure terreuse, les yeux rougis comme quelqu'un qui a passé une mauvaise nuit. Il s'assit sur son haut tabouret en face du portrait, et le contempla longuement.

Praët était vivant et d'une toilette splendide, trop splendide même pour un chasseur. Passe encore l'habit, aussi les culottes jaunes d'Utrecht gaufrées, — le seul objet que le peintre eût re-

trouvé dans ses pérégrinations. On comprend même le jabot fin et blanc, ainsi que les manchettes brodées. Van der Meulen, dans ses tableaux *guerriers*, où le combat semble se livrer dans l'œil-de-bœuf, nous a habitués à bien d'autres anachronismes de fanfreluches. Mais il était impossible de justifier les bas-cathédrales; jamais on n'a vu de chasseurs avec des bas-cathédrales, surtout celui-là, dont le carnier promettait de l'occupation aux broches, aux rôtissoires, et qui avait dû courir par monts et par vaux pour arriver à un résultat aussi plantureux. La chasse avait nécessairement détérioré ces bas si magnifiquement ouvragés, et personne ne compromettrait, au prix d'une chasse de Nemrod, des objets d'art d'une valeur incalculable. Tout le monde, — même les plus bornés connaisseurs, — aurait eu à la bouche ces réflexions; mais la peur d'anachronisme n'était pas ce qui tourmentait Van Schaendel. Son inquiétude venait de ce qu'il avait eu la témérité de peindre un jabot et des man-

chettes *neuves*, d'après ces sortes d'épluchures de fil rouges et noires, égratignées plutôt que brodées, qui furent retrouvées dans le grenier. Le peintre était au désespoir d'avoir rajeuni le vieil habit si poussiéreux dont les brosses les plus acharnées et les plus aiguës n'avaient pu faire déloger les ordures déposées par soixante-dix années. Pour la culotte de velours, Van Schaendel lui avait donné des couleurs de jeunesse qui juraient avec les tons calmes et *rassis* de l'antique *marronnière* (suivant l'appellation usitée dans le Dijonnais). Le plus cuisant en ce portrait venait des bas-cathédrales. N'en avoir qu'un et en peindre deux paraissait au peintre consciencieux un cas pire que meurtre. Et il n'avait pas assez d'indignation contre sa main droite, la main au pinceau, la main téméraire qui avait eu l'audace de raccommoder le fronton et de rebâtir en entier la rosace, fragments perdus dans le bas unique qui servait de modèle.

Ayant longuement considéré sa toile encore

fraîche, Van Schaendel prit le plus gros de ses pinceaux et le promena avec un acharnement et une furie sans pareils sur le portrait. Jamais les corneilles, si connues pour leur ardeur à abattre des noix, ne dépensèrent telle énergie. Aussi prompts que l'éclair, disparurent la figure du bourgmestre, son fusil, son carnier, son jabot, ses dentelles, ses culottes jaunes et ses bas-cathédrales. Le chasseur fut converti en un chaos de couleurs du plus sale aspect. Quand le portrait fut amené à terminaison si malheureuse, Van Schaendel prit son chapeau, sa canne, et sortit.

Au fait, il avait besoin de respirer un peu d'air pur; on imagine facilement qu'un tel homicide pictural ne se fait pas à tête froide et l'esprit calme. Le peintre avait la fièvre et tout son sang s'était porté à sa figure; quelques Malinois regardèrent avec surprise, du dedans de leur boutique, leur compatriote qui volait plutôt qu'il ne marchait à travers les rues de la ville. Hors de la ville, Van Schaendel, qui ne voyait pas clair, se

heurta contre un grand corps dur qui fit entendre ces paroles : « Ah! le maladroit!... Eh! mais c'est maître Van Schaendel.... Vous sortez donc de dessous terre? » Le peintre fixa de ses yeux hagards le corps heurté et lui cria en continuant sa course : « Votre portrait avance. »

Cette affirmation montre assez à quel degré était arrivé le dérangement de l'esprit du pauvre peintre, qui, rencontrant le petit-fils du bourgmestre, lui disait : « Votre portrait avance, » après lui avoir fait subir une mutilation si complète une demi-heure auparavant.

Cependant il n'est course qui n'ait son terme; les chevaux les plus fougueux se brisent contre un obstacle et s'arrêtent court. Van Schaendel tomba de lassitude sur le gazon. Il était tout pantelant et respirait d'une façon aussi précipitée qu'un épagneul anglais qui a suivi le lièvre pendant une heure. Bientôt revint ce calme flamand que le seul Rubens ne paraît pas avoir eu en partage. Un petit ruisseau clairet qui courait dans

un fossé sembla attirer toute l'attention de Van Schaendel, qui resta jusqu'à la tombée du jour à regarder les moindres petits accidents qui troublent la quiétude de l'eau : une mouche noyée qui se laisse aller à la dérive, une grenouille curieuse qui abandonne son empire pour s'extasier avec ses grands yeux devant les herbes vertes du pré. Mais cette attention du peintre pour les choses de la nature n'était qu'extérieure ; toute son attention était tournée au-dedans de son cerveau, où se promenait M. le bourgmestre tout nu, tenant d'une main un paquet de vêtements du plus beau neuf, de l'autre main un tas de hardes qui n'étaient autres que celles du grenier. Le bourgmestre, quoique logé à l'étroit dans le crâne du peintre, entrait dans des discours sans fin : — c'était un homme fort bavard de son vivant ; — il plaidait le pour et le contre, deux causes à la fois ; tour à tour il présentait ses habits neufs avec une dissertation sur l'emploi à en faire ; et il montrait ensuite ses vieux habits

avec des raisonnements non moins concluans. En résumé, le bourgmestre, homme prudent, faisait valoir les deux avis sans se prononcer pour l'un ou pour l'autre. Le peintre, constitué en jury, avait à résoudre cette terrible question : « Choisis si tu l'oses. »

Van Schaendel se leva brusquement et retourna dans la direction de la ville ; il était plus gai que le matin, son pas était plus calme et moins fou ; le sang de la figure était redescendu dans les canaux habituels. Après une grasse nuit, Van Schaendel se leva au petit jour, ouvrit sa cassette et endossa toutes les vieilleries du feu bourgmestre, et l'habit poussiéreux, et les culottes jaunes, et les manchettes rousses, et le jabot sali, et le fameux bas-cathédrale. Est-il besoin de dire que la jambe gauche resta nue, tandis que la droite se pavanait dans le monument de dentelles qui malheureusement montrait par la rosace détruite le genou du peintre?

Le doute seul rend longue la besogne. Van

Schaendel, qui était sûr de tous ses effets, peignit avec une vitesse incroyable le portrait commandé. Ce fut un chef-d'œuvre de couleur. Quand il fut sec et convenablement verni, monsieur le bourgmestre, sur les épaules de deux porteurs, fut conduit en triomphe chez son petit-fils.

Van Schaendel, le soir à son dîner, était en train de dévorer un friand morceau de jambon fumé avec tout le contentement et le laisser-aller d'un homme qui a terminé une grande œuvre, lorsque Praët entra. Un homme qui tomberait de la lune n'aurait pas figure plus étonnée et plus stupéfaite. Le peintre le regarda et lui dit : Qu'y a-t-il?... vous me paraissez tout renversé. — Le portrait!... le portrait!... le portrait!..., s'écria le descendant du bourgmestre. — Serait-il crevé? dit Van Schaendel. — Non. — Eh bien! vous l'avez reçu. — Hélas! oui.

Après bien des explications, Van Schaendel comprit que le petit-fils se plaignait de ne pas avoir le portrait d'un bourgmestre, mais le por-

trait d'un homme de mauvaises mœurs, d'un coureur d'aventures, d'un voleur de grand chemin. — Oh! dit le peintre, vous ne l'avez pas regardé. — Au contraire, je ne l'ai que trop regardé... Il a une jambe nue, mon grand-père... un magistrat avec des accrocs partout... ce n'est pas possible.

Le possesseur du portrait supplia vainement le peintre de remettre son grand-père à neuf; jamais Van Schaendel n'y voulut consentir, ne sortant pas de son système exclusif de l'imitation des objets dont il avait la possession.—Au moins, dit le petit-fils, par grace, mettez un second bas aux jambes de mon grand-père. — Je veux bien, dit le peintre, mais vous me fournirez la paire complète. — Puisque vous ne peignez les objets que d'après nature, dit l'autre pour ultime raison, mettez le seul bas que nous ayons à votre jambe gauche. — Impossible, répondit le peintre; j'aurai alors la droite nue, jamais je n'arriverai à les mettre d'ensemble.

Un curieux et comique procès s'ensuivit, l'homme au portrait produisant ses preuves et alléguant la folie de Van Schaendel que lui et d'autres avaient pu voir courir à toutes jambes dans la ville ; mais le demandeur fut débouté.

Ce portrait resta dans le grenier du bourgeois Praët, indigné d'avoir sous les yeux un de ses ancêtres, magistrat d'une vie pure et irréprochable, habillé et débraillé comme un joueur qui a perdu son dernier écu. A sa mort, le portrait passa au musée de La Haye, où les touristes admirent encore cette splendeur de déguenillement, sans se douter, — car le catalogue ignorant n'en dit rien, — qu'il y a là-dessous un bourgmestre et un peintre à systèmes.

11 juillet 1847.

FEU MIETTE.

A M. Édouard Thierry.

FEU MIETTE.

—

Le Pont-Neuf, le plus vieux des ponts, a été *étrenné* par Brioché, saltimbanque. Brioché fut le premier qui exécuta des tours sur le Pont-Neuf. Après lui vinrent d'autres saltimbanques, des comédiens en plein vent, des montreurs de marionnettes, des arracheurs de dents. C'était le meilleur endroit de Paris pour les recettes. La statue d'Henri IV érigée sur le terre-plain, le préfet de police interdit le pont aux saltim-

banques. Mieux valaient les saltimbanques. Ils étaient du moins plus divertissants que ce bronze, œuvre de quelque Marochetti de la restauration.

Miette vint un jour s'emparer de l'héritage de Brioché ; il alla s'établir au bas du Pont-Neuf, sur le quai des Augustins. Il est là depuis vingt-cinq ans ; il le dit avec orgueil, et il a raison. Trouvez-en beaucoup de comiques qui aient conservé la faveur du public aussi longtemps ? La raison de ce succès tient à des causes occultes. Ce ne sont pas la *Poudre persane*, le taffetas pour les cors, les escamotages et le *pallas* de Miette qui ont fait son succès ; son succès, il le doit au magnétisme qu'il exerce sur ses spectateurs par deux yeux petits et brillants d'où s'échappe une flamme qui fascine l'auditoire.

Miette sait bien quelle influence il a sur son public, mais il ne s'en rend pas compte. Dans la vie privée, il a l'œil d'un honnête homme, d'un rentier, d'un père de famille ; ce n'est que le soir qu'il darde ses prunelles insidieuses. Il y

a cinq ou six ans, un directeur d'un petit théâtre, le Luxembourg, s'il m'en souvient bien, vint faire des offres à Miette. On avait écrit une pièce pourlui, dans laquelle il devait réciter son *boliment* habituel. Les propositions étaient avantageuses. Miette refusa. — Monsieur, dit-il, je suis escamoteur, je ne veux pas être comédien !

Au premier abord, cette réponse paraît digne des temps antiques ; elle n'est que rusée. Miette craignait le gaz ; il craignait plus encore de ne pas retrouver ce public vierge, ce public naïf qui l'écoute la bouche ouverte, qui est plus attentif à ses moindres paroles qu'à un cri de rage de Frédérick Lemaître, à un cri de douleur de Mme Dorval.

Dans la journée, rien ne révèle l'existence du grand Miette. Seulement, la place où il *exerce*, le soir, est occupée par un petit étal sur lequel sont exposées diverses porcelaines, les unes neuves, les autres cassées. Une bonne femme garde cette boutique en raccommodant force nippes. Saluez !

passants, cette femme est madame Miette ; oui, madame Miette, la légitime épouse du saltimbanque. Vous la reconnaîtrez, l'été, à un vaste chapeau de paille qui protège du soleil sa bonne vieille tête ridée. L'hiver, elle porte assez ordinairement une marmotte ornée d'agréments en plumes noires, comme en mettent à leurs chapeaux les charbonniers. Donnez-lui vos porcelaines à raccommoder, mais ne lui parlez que peu ; surtout évitez de l'interroger sur son mari. Elle cause peu habituellement ; mais quand il s'agit de son mari, elle devient âpre, revêche, et se sert d'une concision de langage telle qu'on pourrait la qualifier de mutisme.

Mme Miette *croit* à son mari. Trente ans de ménage n'ont pu affaiblir son enthousiasme. Singulier privilège du génie masculin ! Depuis vingt-cinq ans, elle assiste à ses *exercices*, et elle les trouve toujours agréables et nouveaux. Elle ne se mêle pas aux travaux de Miette : elle s'y associe à la manière des chats qui occupent le pre-

mier plan de la barraque de Polichinelle, et qui en jouissent sournoisement sans faire mine de les regarder.

Sitôt que l'horloge de la Vallée a annoncé aux libraires du quai la cinquième heure du soir, Miette arrive. Il ôte sa redingote et endosse une petite veste d'artilleur dont les avant-bras sont coupés. Cet habit coupé, dont on ne se rend pas compte d'abord, indique assez l'habileté de l'escamoteur et le mépris qu'il montre pour le charlatanisme. A un certain cri lancé dans les airs et obtenu sans *pratique*, les habitués accourent. Le fond des habitués se compose de jeunes vauriens du faubourg Saint-Germain, des apprentis de tout âge et de tout état. Les soldats qui vont aux Champs-Elysées dans le seul but de voir des arracheurs de dents, s'empressent de profiter d'un saltimbanque aussi proche. Les paysannes, les bonnes d'enfants se groupent. Le public est complet.

Miette, pour *allumer* l'assistance, commence

par des tours d'escamotage. Il ne manque pas un jour d'exécuter le tour de la poule, avec imitation de ce volatile en travail d'enfantement. Vient ensuite le chapeau d'Adam, qui consiste à donner à une casquette vingt formes différentes. — « Le chapeau de nos pères, s'écrie Miette en se coiffant de la casquette affectant deux formes bien accusées de cornes, ce qui met l'assemblée au comble de la jubilation. »

La corne n'a jamais manqué son effet.

On rit de la corne le même soir aux Français et aux Funambules.

Une comédie où il n'y aurait pas de cornes n'aurait pas grandes chances de succès.

Les pièces où un mari passe sa tête par un œil-de-bœuf au-dessus duquel est suspendu un bois de cerf, sont à peu près assurées de cent représentations.

La corne sera toujours le comble du drôle, et le plus comique des effets comiques connus. — Nous, qui n'avons jamais compris la finesse et

le sel de cette plaisanterie édentée, nous pardonnons à Miette d'employer un moyen de succès aussi vulgaire. C'est là, du reste, le seul reproche sérieux que nous lui faisons.

Tout en faisant ses tours d'escamotage, Miette commence ainsi : (1)

« Je ne vous dirai pas que je suis l'élève de Mlle Lenormand...
» Mlle Lenormand n'a jamais fait d'élèves. Je ne vous dirai pas
» que je suis le gendre ou le successeur du célèbre Moreau ;
» *mossieu* Moreau n'a jamais eu ni gendre ni successeur. Mais
» qu'es-tu donc, alors? Messieurs, je n'emprunte le nom à
» personne, je me nomme du mien, je suis MIETTE, l'un
» des sept fils du dragon de Paris. Feu mon père était esca-
» moteur, mon frère était escamoteur, je suis escamoteur, je
» demeure rue Dauphine, n° 12, maison du marchand de vins,
» ce qui ne veut pas dire que je demeure chez le marchand de
» vins, c'est au contraire le marchand de vins qui demeure
» chez moi... J'ai travaillé trois fois devant l'ambassadeur de
» Perse, mais je ne me targuerai point de ce vain titre pour

(1) Ces discours que je tâche de rapporter avec une grande fidélité, ne seront peut-être pas intéressants pour le public qui n'a pas entendu Miette. Il y manque le ton ; il y manque la vie de l'acteur... On doit nier tout acteur mort .. Si les vieillards savaient quels ennuis ils font éprouver à leurs auditeurs avec Lekain ou Talma .....

» vous dire que c'est l'ambassadeur de Perse qui m'a découvert
» le secret de la POUDRE PERSANE... Il ne m'a jamais parlé...
» D'ailleurs l'eût-il fait, je ne l'eusse pas compris, car il m'eût
» parlé persan, et je l'avoue à ma honte, je n'ai point étudié
» les langues orientales; mais ce fut un des officiers de sa
» maison, mossieu *Ugêne* BARRRBARRROUX.. Curieux d'ap-
» prendre à faire des tours, il m'en demanda et je les lui
» démontrai. C'était un élève agréable... Il ne me payait pas
» avec des pommes-de-terre. (*Miette tire des pommes-de-*
» *terre de dessous les gobelets.*) Et voici des pommes-de-
» terre. Il ne vous tirait pas de carottes, (*il fait surgir une*
» *carotte*,) et voici des carottes; mais il y avait de l'ognon,
» (*même jeu*.) et voici de l'ognon; aussi me faisait-il des
» compliments. Il me disait : *Mossieu* MIETTE, pour les tours
» de passe-passe et de gobelets, à vous le pompon (*il montre*
» *le pompon*), et voici le pompon! J'en étais donc très-content,
» aussi vrai que voici la petite balle (*il escamote la petite*
» *balle*), la moyenne balle (*même jeu*), et leur camarade la
» grosse balle (*même jeu*). Un jour je me présentai chez lui;
» il était en train de se nettoyer les dents. Cela ne m'étonna
» pas, la propreté de la bouche étant de tous les âges et de
» toutes les nations; mais ce qui m'étonna, c'est ce qui va
» vous surprendre, c'est ce que, depuis trente-cinq ans que
» j'exerce sur cette place, je n'ai point encore vu ailleurs... La
» poudre dont il se servait était blanche comme de la neige
» (*il ouvre une boîte et la montre en faisant le tour du*

» *cercle*); à peine introduite dans la *boche*, elle devenait » cramoisie comme de la lie de vin. » (*Il introduit dans sa bouche un linge frotté de poudre persane, s'en frotte les dents et fait le tour du cercle en montrant au public le linge devenu rouge. Il tient aussi la bouche ouverte de manière à faire voir ses dents.*) « Voici, je l'espère, du cramoisi. (*Il » remet la boîte en place.*) Curieux de ce phénomène, je » m'en informai, il me le dit, et je l'ai gardé pour moi... Voilà » tout mon talent. Tant que l'ambassade de Perse resta en » France, je ne parlai plus à personne; une fois qu'elle en fut » partie, je me présentai à l'académie *rrroyale* de MÉ-DE-CINE, » j'exposai ma recette et j'obtins mon brevet, ce n'est pas » plus malin que ça .. La POUDRE PERSANE, Messieurs, n'a » que cinq propriétés; mais elles sont irrécusables (*pause*). » Elle blanchit en deux minutes, montre en main, les dents » les plus noires (*pause*). Elle calme à l'instant la douleur de » dents la plus vive (*pause*). Elle corrige la mauvaise haleine, » toutefois et *quantes* la mauvaise haleine n'est point le pro- » duit de la putréfaction de l'estomac (*pause*). Elle raffermit » les dents ébranlées dans leurs alvéoles, en arrête la carie, » en enlève le tartre et le tuf (*pause*). Les dents sont un des » agréments de la physionomie.... Une bouche qui est dé- » meublée n'en offre plus, et pourtant les dentistes vous les » arrachent. L'homme le plus hardi tremble à la vue des ins- » truments qu'il faut introduire dans la *boche* pour opérer » l'extraction de la dent la plus simple. » (*A ce moment, Miette*

déroulait une trousse de dentiste dans laquelle se trouvaient des instruments énormes et rouillés, espèces de tire-bottes monstrueux qui faisaient frissonner l'auditoire; Mielle se plaisait à prolonger la terreur en gardant le silence le plus complet, en promenant ces appareils de terreur devant toutes les bouches des curieux, qui se fermaient instinctivement.) « Me direz-vous que vous voyez entrer
» ces instrumens de sang froid dans la *boche? (Nouvelle
» promenade autour du cercle avec la terrible trousse.)* Non.
» Eh bien! gardons les ornements que la nature nous a dé-
» partis, sans nous livrer aux mains barbares des opérateurs.
» La POUDRE PERSANE nous épargne ces désagréments, et
» voici la manière de s'en servir : Vous prenez un linge blanc,
» de lessive, que vous enroulez autour du doigt comme ceci
» (*il opère en même temps et montre chaque exercice à la
» ronde*); vous le trempez dans l'eau, l'appliquez sur la
» BOATTE, l'introduisez dans la *boche* et vous frottez les
» dents avec... puis vous prenez une gorgée et vous rincez (*il
» l'avale; marque d'étonnement*). Comment, quoi, c....., tu
» l'avales? Oui, Messieurs, la POUDRE PERSANE laisse dans
» la *boche* une odeur si suave, si exquise, si agréable, que
» je ne suis pas assez ennemi de mon estomac pour l'en priver
» volontairement... Avec toutes ces qualités, la POUDRE PER-
» SANE coûtera donc bien cher? Non, Messieurs, nous l'avons
» mise à la portée de toutes les bourses Il y a des *boâtes* de
» un franc cinquante centimes ou trente sous (*pause*). Il y a

» des *boâtes* de un franc ou vingt sous, qui sont les deux tiers
» des *boâtes* de trente (*pause*). Il y a des *boâtes* de soixante-
» et-quinze centimes ou quinze sous, qui sont les deux tiers
» des *boâtes* de vingt et la moitié des *boâtes* de trente (*pause*).
» Il y a des *boâtes* de cinquante centimes ou dix sous, qui
» sont les deux tiers des *boâtes* de quinze, la moitié des *boâtes*
» de vingt et le tiers des *boâtes* de trente (*longue pause*).
» Enfin, Messieurs, il y a des *boâtes*, dites *boâtes* d'essai ou
» d'épreuve, et que je ne vends que dix centimes ou deux
» sous (1). Messieurs, si la POUDRE PERSANE n'a pas rendu
» blanches en deux minutes, montre en main, les dents les
» plus noires... si elle n'a point arrêté la carie... si elle n'a
» point enlevé le tartre et le tuf... si elle n'a point corrigé la
» mauvaise haleine, toutefois pourtant que la mauvaise ha-
» leine ne provient pas de la putréfaction de l'estomac... si
» elle n'a point raffermi les dents dans leurs alvéoles, rendu
» leur couleur naturelle aux gencives... si elle n'a point enfin
» calmé en un clin-d'œil la douleur de dents la plus vive,
» entrez dans ce cercle, démentez-moi, traitez-moi de fourbe
» et d'imposteur, prenez mon ordonnance, déchirez-la et
» jetez-m'en les morceaux à la figure... Au cas contraire,

(1) Les jours où il vendait peu, il cherchait à humilier les pratiques qui n'achetaient que des boites de deux sous, en appuyant fortement sur ces mots : « une *boâte* de deux sous à *mossieu* », au lieu de se servir du terme poli *boâte d'essai* qu'il employait seulement dans les occasions de forte vente.

» Messieurs, dites-le à vos amis et connaissances, et rendez-
» moi justice ! »

Mais ce qui a fait le malheur de Miette, ce qui l'irrite quotidiennement, ça été l'invention de la *lime chimique* pour la destruction des cors. Tous les soirs, il se répand en imprécations contre la lime chimique. Ne serait-ce point là un bas mouvement de jalousie, car Miette s'occupe aussi de la guérison des cors, oignons, durillons *et autres* (sic), qui font le désespoir de tout homme qui descendrait assez gaîment le fleuve de la vie sans ces infirmités de bas étage.

« Mais on vous dira peut-être, ne l'écoutez pas, c'est un
» charlatan... Charlatan! (*Avec indignation c ntenue.*) Savez-
» vous, Messieurs, ce que c'est qu'un charlatan, la liste des
» charlatans est entre les mains de *mossieu* le procureur du
» roi et non point sur la place publique. — Un charlatan est
» un homme qui promet ce qu'il ne peut pas tenir. — Dé-
» couvertes universelles? — *Charlatans!* Un homme ne sau-
» rait tout découvrir à lui tout seul. Eh bien! et les autres,
» ils seraient donc là les bras croisés à le regarder faire. —
» Allons donc!! Panacées, remèdes à tous maux? — *Char-*
» *latans!* Un remède qui est bon pour une maladie n'est pas

» bon pour une autre. Me ferez-vous croire que vous guérirez » le mal de tête avec ce qui guérit les cors aux pieds — Char- » latans, et qui plus est, charlatans imbécilles.

» Ils l'ont pourtant essayé. — Ils ont pris vos pieds pour des » barres de fer; et la preuve, c'est qu'ils les ont limés. — » Vous irez donc, quand vous souffrirez d'un cor, chez le ser- » rurier voisin, poser le pied sur son enclume, et lui direz : » limez-moi mon cor !!! *Charlllatans*. Oui, Messieurs, il y a » bien un moyen de guérir les cors; mais ce n'est point avec » leur *lime chimique*. — Lime chimique ! Pourriez-vous me » dire ce que c'est qu'une lime chimique ? vous m'obligeriez » infiniment (*s'adressant à un gamin.*) Peux-tu me le dire, » toi? — Non, tu n'en sais rien, ni moi non plus. — J'ai con- » sulté Boiste, Vailly, Restaut, Poche (*il confondait avec le* » *dictionnaire de poche*), Napoléon Landais, le dictionnaire » universel, le dictionnaire de pharmacopée, et nulle part je » n'ai trouvé ce mot *lime chimique*. Est-ce donc à dire que » la lime chimique n'existe pas? Si, Messieurs, malheureu- » sement elle existe, mais elle ne sert à rien qu'à faire des » dupes; car, que peut avoir de commun un composé de bois, » de verre pilé, de vermillon pour la rendre rouge, d'indigo » pour la rendre bleue, avec les cors aux pieds qui sont un » produit des humeurs cynoviales. Répêtons-le donc; limes » chimiques, *charlatans !* — Mais ils ont vendu cent mille » limes chimiques à un franc la lime, cela leur a fait cent » mille francs avec lesquels ils ont passé pied en Belgique.

» Voulez-vous savoir où se trouve le dépôt général des limes » chimiques ? Doubles guides sur la route de Bruxelles.

» Oui, Messieurs, les cors se guérissent, et j'en ai le moyen. » — Je ne l'ai pas inventé, je n'ai rien inventé; mais je l'ai » pris dans un livre que voici et que vous pouvez vous procurer » comme moi. Il se vend cul-de-sac Faron, à l'enseigne du » Chat-qui-Pelotte. — Imprimé à Paris en 1738, par *mossieu* » Laforêt, chirurgien pédicure de Sa Majesté Louis XV, » membre de l'académie de médecine de Paris, de celle de » Montpellier, de la société libre des sciences de Turin, et de » plusieurs autres têtes couronnées et corps savants; celui-là » n'était pas un *Charlatan*. Le remède qu'il donne est bien » simple, vous pouvez le préparer vous-même comme moi; » car je vais vous en dire la recette.

» Il se compose de :

» Térébenthine.	8 gros.
» Gentiane	2 grammes.

» Tout cela compose le ciroëne royal. Si vous ne voulez pas » vous donner la peine de le faire vous-même, je me la suis » donnée pour vous.

» Avec ce morceau de ciroëne qui vous coûtera deux sous, » vous aurez de quoi guérir trois cents cors aux pieds. Pour » le franc que vous aurait coûté la lime chimiqne qui n'a ja- » mais guéri un cor, vous aurez de quoi en guérir radicalement » *six mille*.

» Rentré chez vous le soir, vous défaites votre chaussure,
» vous mettez le pied à nu, vous le dégagez de sa sueur, vous
» coupez sur le ciroëne une emplâtre de la grandeur du cor,
» vous l'amollissez avec votre haleine et l'appliquez dessus en
» entortillant l'orteil d'un linge pour qu'il ne s'en aille pas.
» Le lendemain matin le cor est-il guéri? — Non, mais il ne
» fait plus de mal.

» Répétez plusieurs jours de suite, et le cor sera radica-
» lement guéri. »

Une des preuves du génie de Miette, c'est qu'il n'emploie pas de compères. Il travaille seul. Ce n'est pas lui qui se servirait d'un *pitre* grossier qui arrête un public grossier, par de sales histoires remplies de mots obcènes. Il sait qu'il a un public jeune, et il ne s'est jamais permis le moindre mot à double entente, n'étaient les cornes, sa seule faiblesse. Et qui n'en a pas?

Miette est petit et gros. Son *sac à la malice* est attaché par des cordons qui s'enroulent difficilement à sa taille. Il a un petit nez en l'air d'une grande finesse de dessin, qui est bien un nez d'observateur. Chose étonnante, Miette a très

peu de front ; joignez à cela l'habitude de faire avancer sur les yeux une touffe de cheveux grisonnants. La puissance de son œil est masquée par deux paupières très-avancées, qui forment presque deux écailles d'huître. Comme toutes les personnes qui ont des paupières de cette nature, il est obligé de rejeter un peu sa tête en arrière, pour regarder en face. Une de ses épaules est un peu plus forte que l'autre, ce qui a fait avancer à quelques envieux, sans doute, que Miette était bossu. Les gens de génie ont toujours eu des détracteurs! Miette n'est pas bossu, mais il en a l'esprit.

Son organe lui a été très-utile ; aussi, faut-il l'avoir entendu au moins cinq fois pour comprendre la domination qu'il exerce sur les masses. La voix de Miette est aigre et stridente ; on la croirait le fruit des amours d'une girouette et d'une crécelle. Cette voix rend merveilleusement chaque phrase ; elle s'enfle, elle arrive à un *crescendo* extraordinaire pour le mot de la fin qui

retentit longuement dans les airs, comme s'il était répercuté par un écho.

Dans son intérieur de la rue Dauphine, Miette devient simple comme bonjour. Il est très-aimable avec les personnes qui vont lui rendre visite. Il apprend à faire des tours de cartes — encore un *moyen de se rendre agréable en société*. Il parle avec enthousiasme de Napoléon, dont il possède le portrait. Il raconte volontiers la connaissance qu'il fit *avec* Carle Vernet. Miette alors était obscur; il ne s'était pas encore trouvé. Carle Vernet, grand chercheur de figures curieuses pour ses caricatures, le rencontra faisant des tours de gobelets, mais entouré d'nn public pâle. « Il attendit jusqu'à la fin, dit Miette, et il me proposa de me faire mon portrait. Vous pensez bien, monsieur, que j'acceptai. Nous entrons chez le marchand de vins du coin. Le peintre fait venir une bouteille à quinze. Nous buvons, le voilà qui se met à en conter de toutes les couleurs, il fait des calembourgs, j'en ris encore.

Et puis il me dit : — C'est fini, voici cent sous pour ta peine... — Je ne voulais pas recevoir, moi, de l'argent d'un homme si amusant, que c'était moi plutôt qui devais le payer. — Bon, que lui dis en riant, vous êtes artiste, j'en sais quelque chose, vous n'en avez pas de trop pour vous... Ah! bien oui, il n'entend pas tout ça; il ne veut pas reprendre sa monnaie... Moi, je veux payer le vin... le vin était payé... — Ah! ça, camarade, je lui dis, je me fâche pour de bon; nous allons redoubler... Garçon, une autre bouteille à quinze... Figurez-vous, monsieur, qu'il était sauvé avec le portrait, sans crier gare, sans me laisser son nom... Qu'est-ce que je vois un jour à l'étalage de Martinet, mon portrait tout craché, ma ressemblance, quoi!... Il y avait un nom au bas, Carle Vernet... J'entre chez le marchand; il me dit que c'est un grand peintre qui fait de la caricature pour s'amuser... Je *suis été* trois, quatre fois chez lui, on ne le trouvait jamais; c'est si coureur, ces artistes... Enfin,

monsieur, il m'a porté bonheur ; on a voulu voir si je ressemblais à la caricature... Il y a peut-être de ça huit ans, je travaillais sur le quai. Un vieux monsieur bien mis, décoré, s'arrête à m'écouter. — Je connais ce vieux-là, que je dis à ma femme.

» Après la séance, il me dit : Vous ne me reconnaissez pas, mon brave. — Attendez donc un peu, je réponds, je vous ai vu quelque part... Ah ! vous êtes M. Carle Vernet, je gage. — Vous avez la mémoire des physionomies, dit-il en riant. — Oui, et j'ai encore la mémoire d'autres choses. Pourquoi que vous vous êtes couru comme ça de chez le marchand de vins, l'autre fois... — L'autre fois, il y a dix-huit ans de cela. Il avait raison ; il était bien vieilli, bien cassé. Je n'ai pas osé lui offrir une bouteille, c'était bon dans le temps que je ne le connaissais pas. — Eh bien ! les affaires qu'il me dit. — Là, M. Carle, ça va et vient, je ne me plains pas. — Allons, tant mieux, mon ami, et il me donna une poi-

gnée de mains... Depuis, j'ai su que ce pauvre vieux M. Carle était mort... Ma parole, j'ai pleuré... Tenez, j'ai là son portrait que j'ai acheté... Ah! le brave homme. Il paraît qu'Horace Vernet est son fils... Ah! sacristi, en voilà un particulier pour la bataille. J'ai vu son fameux tableau de la Smalah. Eh bien, monsieur, je ne demande qu'une chose avant de mourir, c'est de pouvoir dire au fils que je pense toujours à son brave père Carle. »

Miette était ému en me racontant cette histoire. Je le quittai en songeant à ce grand cœur qui battait sous un habit de saltimbanque, et je compris alors cette phrase à la Bossuet, cette pensée qu'on jurerait écrite par La Rochefoucault et que Miette a le courage de crier tous les soirs en plein air :

« Un escamoteur est un homme qui est pétri du même limon qu'un maréchal de France. »

On devrait écrire, en lettres d'or, cet axiôme

sur le tombeau de Miette, au cas où il aurait un tombeau.[1]

6 octobre 1845.

(1) Mon admiration pour Miette date de loin. J'ai connu le célèbre escamoteur, il y aura tantôt sept ans. Alors j'étais commis-libraire sur le quai des Augustins; bien des fois mon patron me surprit la bouche ouverte, — qui est le signe de la plus profonde attention — devant les tours de Miette.

Il n'est plus, hélas! J'ai appris l'an passé, en province, sa fin. Le convoi était triste et peu nombreux; personne n'a récité de discours sur la tombe du saltimbanque. Que ceci lui serve d'oraison funèbre!

PROFILS

DE BOURGEOISES.

A M. Paul Crubailhes.

M. Oudin, employé à la mairie; physique d'un homme qui porterait constamment une plume derrière l'oreille.

Mme Oudin (Félicité); avant le mariage, elle était une demoiselle Trousseau.

Mme Précharmant; d'une bourgeoisie plus relevée et de meilleures manières que Mme Oudin.

Mlle Julie Mondain, vieille fille sans emploi; passant la journée chez ses connaissances pour ne pas user de bois; reçue partout par crainte de ses mauvais propos. Faux tour. Elle prise.

M. Prétend, célibataire de 45 ans, bavard, ayant des prétentions à la jeunesse. Ne quitte son chapeau blanc que le 30 octobre.

PROFILS

DE BOURGEOISES.

(*La scène se passe rue Coquillette, chez M. Oudin.*)

—

SCÈNE Ire.

Mme Oudin, Mme Précharmant.

Mme OUDIN.

Vous dites, madame Précharmant, que madame Joret-la-jeune est morte. C'est étonnant, il n'y a pas huit jours encore, elle avait apporté son tricot ici pour travailler.

Mme PRÉCHARMANT.

C'est le médecin qui l'a tuée. Figurez-vous, ma chère dame, qu'on lui faisait prendre des

bains deux fois par jour. Les bains affaiblissent ; elle ne mangeait pas avec ça.

Mme OUDIN.

Je ne m'étonne plus alors ; du reste, les médecins n'en font pas d'autres.

Mme PRECHARMANT.

C'était une bien brave femme.

Mme OUDIN.

Ouh ! ouh ! il y avait des jours.

Mme PRECHARMANT.

Bonne tout à fait avec les pauvres.

Mme OUDIN.

Ça ne lui coûtait pas cher, elle était dame de charité ; vous savez, il y a des dames de charité..... je m'entends.

Mme PRÉCHARMANT.

Croyez-vous ?

Mme OUDIN.

Oui, oui, quand on touche à la pâte, il en reste toujours après les doigts.

Mme PRÉCHARMANT.

Ah! qu'est-ce que vous me dites là?

Mme OUDIN.

Ce que j'en dis, voyez-vous..... Enfin c'était l'opinion du quartier.

Mme PRÉCHARMANT.

Tiens, moi je l'aurais crue plus honnête. Et son mari?

Mme OUDIN.

En voilà encore un qui n'a pas pour deux liards à vivre. Il tient à la vie par un fil ; du reste, ça ce voit sur sa figure. Madame Joret-la-jeune croyait bien qu'elle l'enterrreait, allez. C'est une vraie squelette cet homme-là.

Mme PRÉCHARMANT.

Nous avons des personnes qui prétendent qu'il mange peu.

Mme OUDIN.

Le matin, elle lui faisait des pommes cuites;

à midi, souvent il prenait un œuf à la coque; et le soir à dîner, ça faisait pitié de le voir manger.

Mme PRÉCHARMANT.

Oui, c'est trop peu pour un homme.

Mme OUDIN.

Ne dites pas ce que je vais vous dire. Sa femme est morte hier, et je me suis laissé dire qu'il pensait déjà à se remarier.

Mme PRÉCHARMANT.

Ah! quelle horreur! et peut-on sans indiscrétion, vous demander avec qui?

Mme OUDIN.

Quant à ça, je n'en sais rien; le vieux cachait son jeu. (*Mystérieusement.*) Il avait des intrigues en ville.

Mme PRÉCHARMANT.

Oh! Un homme si chétif que ça!

Mme OUDIN.

Mais qu'est-ce qui va avoir un fameux pied de nez, c'est Mme Nonotte et Mme Souvent, les

deux sœurs de la défunte. Si M. Joret-le-jeune se remarie, adieu la succession. Ces gens-là croyaient déjà tenir l'argent; ils se disaient : — V'là ma sœur morte, son mari n'ira pas longtemps. Je sais tout ça, moi, que même aujourd'hui les deux belles-sœurs se battent froid, pour des robes que Mme Joret-la-jeune aurait laissées.

Mme PRÉCHARMANT.

Alors, c'est bien fait qu'il se marie.

SCÈNE IIe.

Mme PRÉCHARMANT, Mme OUDIN, JULIE MONDAIN, *entrant*

JULIE MONDAIN.

Bonjour, Mesdames; qu'est-ce que je viens d'apprendre; Mme Joret la jeune est morte? Vous devez savoir un tas de choses, Madame Oudin, vous qu'êtes voisine. Contez-moi ça.

Mme OUDIN.

Ah! mon Dieu! je ne sais presque rien. Voulez-vous du feu dans votre couvé?

JULIE MONDAIN.

Oui, il fait si froid que j'en ai la *piquette*. Nous aurons bien froid, demain, à l'enterrement, car nous irons.

Mme OUDIN.

Je crois bien. C'est égal, moi, je n'aime pas les enterrements.

JULIE MONDAIN.

Il faut bien que chacun y passe.

Mme PRÉCHARMANT.

C'est ce que disait le nouveau vicaire qui a prêché dimanche dernier.

Mme OUDIN.

A propos, comment est-il, prêche-t-il bien?

JULIE MONDAIN.

C'est un jeune curé qui a bon ton, bonnes manières; bien sûr qu'il invente tout ce qu'il dit. Et puis, il a l'air si doux.

Mme PRÉCHARMANT.

Oh! oui, c'est un orateur; et il a salué les

dames en s'en allant. C'est étonnant comme le temps passe chez vous, madame Oudin; déjà trois heures, et ma soupe qui n'est pas sur le feu! Il faut que je m'en aille.

Mme OUDIN.

Alors, je ne vous retiendrai pas; je sais ce que c'est; si M. Oudin ne trouvait pas sa soupe prête en rentrant, il ferait des cris de paon.

Mme PRÉCHARMANT.

Allons, Mesdames, nous nous reverrons demain à l'enterrement. (*Elle sort.*)

SCÈNE IIIe.

JULIE MONDAIN, Mme OUDIN.

Mme OUDIN.

Avez-vous idée d'une pareille jacasse?

JULIE MONDAIN.

A propos, avez-vous remarqué sa robe?

Mme OUDIN.

C'est ce que j'allais vous dire. Encore une robe neuve.

JULIE MONDAIN.

Elle ne lui coûte pas cher, allez ; vous savez sa robe gros-bleu...

Mme OUDIN.

Oui, qui lui engonçait les épaules.

JULIE MONDAIN.

Eh bien, il y avait deux ans qu'elle l'avait. Je n'en aurais pas voulu pour faire un jupon. Pas du tout, madame économe l'a donnée au teinturier qui demeure près de chez moi ; c'est lui qui m'a dit : — Je ne sais pas comment qu'une vieillerie comme ça résistera à la teinte, je vas lui rendre des loques, c'est sûr... Enfin il l'a teinte, c'était mince comme toile d'araignée. Madame économe y met des pièces, des morceaux, y fait des reprises, tout le diable et son train. Elle la double avec sa robe lilas à petites fleurs.

Mme OUDIN.

La petite maigre de robe qu'elle avait c't'été?

JULIE MONDAIN.

Vous y êtes. Qu'avait coûté 9 sous l'aune; et la voilà qui fait ses grands bras dans les rues avec.

Mme OUDIN.

C'est tout comme son chapeau.

JULIE MONDAIN.

Oh! dites-moi, je ne sais pas l'histoire du chapeau?

Mme OUDIN.

Je la tiens de ces demoiselles Placet qui travaillent pour elle. — Elle achète une forme de chapeau, du taffetas noir, en marchandant comme un Juif. Elle m'avait emprunté une ceinture jaune. Jugez si j'y tenais, c'était ma ceinture de noce, M. Oudin l'aimait beaucoup. Je ne vois plus revenir ma ceinture jaune, et M. Oudin me disait tous les jours : — Pourquoi ne mets-tu plus ta ceinture jaune? Il est de fait qu'elle m'avantageait la taille. Je m'en vais chez Mme Précharmant : vous pensez si un tel procédé de-

vait me rendre la figure aimable. Ah! mon Dieu, me dit-elle, je parie que vous venez pour votre ceinture. — Elle me dit.... devinez un peu ce qu'elle me dit?

JULIE MONDAIN.

Il faut s'attendre à tout de la part de ces gens-là.

Mme OUDIN.

Elle me dit : J'en suis aux cent coups, je ne la trouve plus.

JULIE MONDAIN.

O! mon doux Seigneur!

Mme OUDIN.

Je lui dis, mais comment cela se fait-il! je vous prête une ceinture, on ne perd pas une ceinture. Elle me dit : — Je la chercherai, bien sûr elle n'est pas perdue; peut-être que ma petite a fait des *foufes* avec; mais je lui donnerais le fouet, si cela était. Je lui dis, si votre petite a fait des *foufes*, quand même vous lui donneriez le fouet, ça ne me rendrait pas ma ceinture.

JULIE MONDAIN.

Vous avez parfaitement raison.

Mme OUDIN.

Qu'est-ce que je vois plus tard à son chapeau, mes rubans... non... ma ceinture jaune, elle en avait fait des rubans. Est-ce là un procédé assez inconsidéré?

JULIE MONDAIN.

Oh! mais moi, je n'aurais pas laissé passer cela, je l'aurais attaquée devant le *juré*.

SCÈNE IVe.

M. Prétend, Julie Mondain, Mme Oudin.

Mme OUDIN.

Bonjour, monsieur Prétend, vous devenez rare comme les beaux jours.

M. PRÉTEND.

Madame et mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages. Et la santé, madame Oudin?

Mme OUDIN.

Je vous remercie, Monsieur, et la vôtre...

M. PRÉTEND.

J'ai toujours mes tiraillements d'estomac.

Mme OUDIN.

Par ces temps-ci, ce n'est pas étonnant; approchez donc du feu, je vous prie.

M. PRÉTEND.

Et qu'est-ce que vous me direz de neuf, madame Oudin?

Mme OUDIN.

C'est plutôt à vous qu'il faudrait le demander. Je ne sors pas de chez moi, je suis tout entière à mon ménage.

M. PRÉTEND.

On dit dans la ville que Mme Précharmant pourrait bien remplacer au bureau de charité cette pauvre madame Joret-la-jeune.

JULIE MONDAIN et Mme OUDIN.

Mme Précharmant ! impossible.

M. PRÉTEND.

Ce n'est qu'un bruit...

Mme OUDIN.

Oh! pas possible, après ce qu'elle nous disait encore ce matin. Moi, je sais bien que je n'accepterais pas une pareille place. Si c'est un honneur, c'est un maigre honneur. Et puis il faut avoir une autre réputation que Mme Précharmant pour être nommée dame de charité. Si vous saviez ce que je sais sur son compte. Tenez, j'en parlais à mademoiselle Julie comme vous entriez.

M. PRÉTEND.

Vraiment. Serait-il indiscret de vous en demander la narration?

Mme OUDIN.

Ce serait trop long, et puis ça m'agace rien que d'y penser.

M. PRÉTEND *mystérieusement.*

N'est-ce pas des intrigues?

Mme OUDIN.

Il ne manquerait plus que cela.

0

M. PRÉTEND.

Écoutez, je suis payé pour le savoir; je n'affirme rien, je dis seulement ce que j'ai vu. Il y a une huitaine, passant le soir près de sa maison, sur le derrière, je vois un homme, jeune encore, autant que j'en ai pu juger par l'obscurité, qui s'appuyait contre le mur des remparts. Cela me met la puce à l'oreille.

JULIE MONDAIN

Je vois l'affaire.

M. PRETEND.

Patience! Vous n'y êtes pas. Cet homme, surpris et voulant cacher son jeu, s'approche du mur et feint de... pardon, Mesdames, mais il faut tout dire, il feint de satisfaire à un besoin naturel.

Mme OUDIN, *impatiente.*

Et...

M. PRÉTEND.

Je continue ma route, c'est-à-dire je fais semblant; il y avait de l'ombre projetée par un angle

de muraille, lui, le jeune homme, était éclairé par la lune...

JULIE MONDAIN.

Et...

M. PRÉTEND.

Attendez, voici le beau de l'affaire; le jeune aventurier se met à siffler un air...

Mme OUDIN.

Plus de doute, c'était le signal.

M. PRETEND.

Ce devait être le signal. Je retiens ma respiration pour mieux entendre si on lui répondrait, je me blottis dans mon angle sans remuer, enfin, j'entends....

Mme OUDIN.

Ah!

JULIE MONDAIN.

Vous avez entendu!

M. PRÉTEND.

J'entends des pas qui se dirigent de mon côté : c'était le jeune homme. Je prends mes jambes à

mon cou ; je volais, Madame, et j'arrive tout tremblant chez moi, tout en sueur ; ça m'a valu un rhume énorme. Mais c'est égal, je suis fixé sur Mme Précharmant...

JULIE MONDAIN.

Pardi, c'est assez clair.

Mme OUDIN.

Si c'est clair, je crois bien. Vous n'avez pas entendu, mais c'est la même chose. Il est présumable qu'elle n'aura pas pu venir au rendez-vous. Quel jour était-ce?

M. PRÉTEND.

Vendredi dernier.

JULIE MONDAIN.

Vendredi, elle a dû dîner avec son mari chez M. Sénégra. Il paraît qu'il avait acheté ce jour-là un brochet au marché, et M. Sénégra n'est pas homme à acheter un brochet pour lui seul.

Mme OUDIN.

Notez qu'il n'y a qu'eux qui savent trouver le moyen de vivre avec M. Sénégra ; aussi ils ne se font pas faute d'aller manger chez lui.

M. PRÉTEND.

Surtout, madame, n'en dites rien à personne, je vous le dis à vous...

Mme OUDIN.

Oh! soyez sans crainte de ce côté-là. Mais comment voulez-vous, maintenant, qu'une femme comme ça, violente, gourmande, de mauvaises mœurs, soit dame de charité?

M. PRÉTEND.

Ça regarde le conseil municipal. Elle va intriguer chez l'un, chez l'autre; le maire est de ses amis, et quand je dis amis, je m'entends.

JULIE MONDAIN.

Il y a longtemps de cela, c'était aux alliés.

Mme OUDIN.

Je me suis laissé dire qu'elle aimait beaucoup les officiers prussiens.

JULIE MONDAIN.

L'indigne! des sauvages!

M. PRÉTEND.

Mesdames, je suis désolé d'être obligé de

terminer une conversation aussi attrayante, mais on m'attend dans une maison.

Mme OUDIN.

Quoi, si tôt. Vous reviendrez au moins un de ces quatre matins.

M. PRÉTEND.

On ne peut me reprocher que cela, c'est d'être toujours pendu après les gens.

Mme OUDIN.

Sans adieu donc, M. Prétend. (*Il sort.*)

JULIE MONDAIN.

Je profiterai de l'occasion pour vous tirer ma révérence.

Mme OUDIN.

Vous aussi, c'est donc un parti pris?

JULIE MONDAIN.

Non pas, mais vous savez, Madame Oudin, que chacun a ses petites affaires.

Mme OUDIN.

Adieu, Mademoiselle Julie. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Mme OUDIN, PUIS M. OUDIN.

Mme OUDIN, *seule.*

Voilà des nouvelles! j'irai demain chez ces demoiselles Placet. Vont-elles être contentes. Elles en sauront, et... (*M. Oudin entre*). Ah! te voilà déjà, Monsieur Oudin?

M. OUDIN.

Comment déjà, mais je sors du bureau à l'heure. La table n'est pas mise?

Mme OUDIN.

Tu le vois bien. Je suis en retard, il est venu beaucoup de monde cette après-midi.

M. OUDIN.

Qui ça?

Mme OUDIN.

Mme Précharmant d'abord, Mlle Julie et M. Prétend.

M. OUDIN.

Je t'ai déjà dit mille et mille fois que je ne voulais pas de Mlle Julie chez moi, encore moins

de M. Prétend, un petit animal, sot, bavard et compromettant. Quant à Mme Précharmant, ça m'est égal.

Mme OUDIN.

Vois comme tu es! Mme Précharmant est en ce moment la dérision de toute la ville.

M. OUDIN.

Parce qu'elle vaut mieux que toutes ces bavardes de Julie Mondain et autres. Ah! ça, mets la table, en attendant j'ai une faim de cheval.

Mme OUDIN.

Tu attendras un peu, si tu veux bien. Rien n'est cuit.

M. OUDIN.

Comment, rien n'est cuit?

Mme OUDIN.

Je croyais qu'il n'était que trois heures.

M. OUDIN.

Je me moque bien de tes croyances; j'ai faim.

Mme OUDIN.

Ne dirait-on pas qu'il n'a pas mangé de huit jours!

M. OUDIN.

Allons, veux-tu mettre la table. Ton pot-au-feu est cuit, au moins?

Mme OUDIN.

S'il était cuit!

M. OUDIN, *s'exaspérant.*

Comment le pot-au-feu n'est pas cuit, qu'est-ce qu'il y a alors?

Mme OUDIN.

Il y a... il y a...

M. OUDIN.

Eh bien?

Mme OUDIN.

Il y a...

M. OUDIN.

Je m'en vais moi-même à la cuisine, puisque tu ne veux pas le dire. (*Il sort.*)

Mme OUDIN, *seule.*

Ah! mon Dieu! je suis perdue!

M. OUDIN, *rentrant en fureur.*

Le fourneau n'est pas allumé. Voudrais-tu m'en dire la raison?...

Mme OUDIN.

C'est Julie Mondain et M. Prétend...

M. OUDIN.

Encore. Va-t'-en au diable avec ces gens-là. Me donnent-ils à dîner?

Mme OUDIN.

A-t-on idée d'un homme aussi brutal?

M. OUDIN.

Tu as dit brutal, je crois. Tiens. (*Il lui donne un soufflet.*)

Mme OUDIN, *pleurant.*

Lâche, tu bats une femme.

M. OUDIN.

Il me semble que tu m'as appelé lâche. (*Il lui donne un autre soufflet.*)

Mme OUDIN.

Despote! Sans cœur! Grossier personnage! Jésuite!

M. OUDIN.

Ah! despote! (3e *soufflet*); sans cœur! (4e *soufflet*); grossier personnage! (5e *soufflet*); jé-

suite! (*pluie de soufflets*). Ah! tu passeras ton temps à bavarder, tu ne me feras pas à dîner et tu viendras m'insulter.

Mme OUDIN, *sanglottant.*

Je le savais bien, en t'épousant que tu ferais mon malheur.

M. OUDIN.

C'est plutôt toi qui fais mon malheur en ne faisant pas ma soupe.

Mme OUDIN, *toujours en larmes.*

Je vais la faire votre soupe. C'est le pot-au-feu d'hier, il n'y a qu'à le faire réchauffer. Mais vous verrez....

M. OUDIN.

Encore des menaces. Allons, vas à ta cuisine, Félicité. Avant, viens faire la paix. Qu'est-ce que je demande, moi? Que mon dîner soit prêt à l'heure. Au lieu de cela, tu te croises les bras, tu vas et viens chez ta voisine; tu ne me raccommodes pas mes pantalons. Est-ce là une position

sociale? Non. Moi, je me fâche, tu sais combien je suis violent. (*Mme Oudin fond en sanglots.*) Allons, Tété, venez dire bonjour à votre petit mari, dites-lui que vous n'êtes pas fâchée.

Mme OUDIN.

Mais vous savez bien....

M. OUDIN *l'embrasse.*

Nous ne sommes plus fâchés? Vas vite faire chauffer ma soupe. (*Mme Oudin s'en va*).

SCÈNE VI.

M. OUDIN, *seul.*

Ah! les femmes! les femmes! il n'y a que ce moyen de les rendre souples. (*Criant.*) Ça chauffe-t-il, Zizi?

Mme OUDIN, *en dehors.*

Je l'apporte.

24 mars 1845.

TABLE.

Chez les mêmes Editeurs.

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

Format in-18 Anglais.

1re Série à 2 francs le volume.

		vol.
LAMARTINE.	Trois mois au Pouvoir . . .	1
ALEX. DUMAS.	Mém. d'un Médecin (Balsamo)	5
—	Les Quarante-Cinq	3
—	Le Comte de Monte-Cristo. .	6
	Le Capitaine Paul.	1
—	Le Chev. d'Harmental . . .	2
—	Les Trois Mousquetaires. . .	2
—	Vingt ans après.	3
—	La Reine Margot	2
—	La Dame de Monsoreau . . .	3
—	Jacques Ortis	1
—	Le Chev. de Maison-Rouge .	1
	Georges.	1
—	Fernande	1
—	Pauline et Pascal Bruno . .	1
—	Souvenirs d'Antony.	1
—	Sylvandire	1
—	Le Maître d'Armes	1
—	Une Fille du Régent	1
—	La Guerre des Femmes . . .	2
	Isabel de Bavière.	2
—	Amaury.	1
—	Cécile.	1
—	Les Frères Corses	1
—	Impressions de Voyage :	
—	— Suisse	3
	— Le Corricolo . .	2
—	Souv. Dramatiq. (s. presse)	
—	Théâtre nouveau. (»)	2
—	Ascanio. (»)	2
E. de GIRARDIN.	Études politiques (Nouvelle édition)	1
—	Questions administratives et financières	1
—	Le Pour et le Contre	1
—	Bon Sens, bonne Foi	1
—	Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée Nationale, avec une Introduction	2
PAUL FÉVAL.	Le Fils du diable	4
—	Les Mystères de Londres . .	3
—	Les Amours de Paris	2
MICHEL MASSON.	Les Contes de l'Atelier . . .	2
LOUIS REYBAUD.	Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques.	4
JULES SANDEAU.	Sacs et Parchemins.	2
—	Catherine	1
—	Nouvelles	1
—	Un Roman (sous presse) . .	1
ALPHONSE KARR.	Raoul	2
—	Albert et Rodolphe.	2
—	Récits sur la Plage (sous presse)	2
JULES JANIN.	Un Roman nouv. (s. presse).	2
EUGÈNE SUE.	Les Sept Péchés capitaux :	
—	l'Orgueil.	2
—	L'Envie, la Colère	2
—	La Luxure, la Paresse. . .	1
—	La Gourmandise, l'Avarice	1
EM. SOUVESTRE.	Un Philosophe sous les toits.	1
—	Confessions d'un ouvrier. .	1
—	Derniers Paysans (s. presse).	2
CHAMPFLEURY.	Contes	1
FRÉD. SOULIÉ.	Le Veau d'Or (sous presse).	4
F. LAMENNAIS.	De la Société première. . .	1
L.-P. d'ORLÉANS	Mon Journal. Evénements	1
ex-roi des Franç.	de 1815	2
L. VITET.	Les Etats d'Orléans.—Scènes historiques	1
BAR.-LARIBIÈRE.	H[illegible]ire de l'Assemblée Na[illegible]nale constituante. . . .	2
EUGÈNE SCRIBE	[illegible]oman (sous presse). . .	1
EMILE THOMAS.	[illegible] des Atel. nationaux. .	1
ERNEST ALBY.	Histoire des prisonniers français en Afrique . . .	2
ALBERT AUBERT.	Illusions de jeunesse. . .	1

2e Série à 3 francs le volume.

GEORGE SAND.	La Petite Fadette.	1
D'HAUSSONVILLE	Histoire de la politique extérieure du gouvernement français, 1830-1848, avec notes, documents, pièces justificatives, entièrement inédits.	2
HENRY MURGER.	Scènes de la Bohême. . . .	1
—	Scènes de la Vie de jeunesse	1
HENRI BLAZE.	Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne	1

Paris.—Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00058 8745

